

EXAMEN
HISTORIQUE
ET MILITAIRE

de la principale cauſe des ſuccès ou des diſgraces à la guerre, depuis le premier CYRUS juſqu'à FREDERIC LE GRAND.

Par Monſ. le Bar. D'ECRAMMEVILLE.

TOME TROISIÈME.









EXAMEN HISTORIQUE

ET MILITAIRE

de la principale cause des succès ou des disgraces à la guerre, depuis le premier Cyrus jusqu'à Frederic le Grand.

Par Monf. le Bar. d'Ecrammeville,
Capitaine de remplacement au regiment de Cambresis.

Legent judicantque periti.

TOME TROISIÈME.



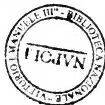
1791.

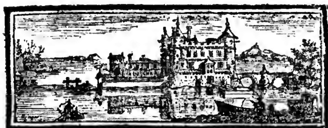
Du *ſée en ſoixante-quinze parties,*
co *à la* minute, *en commençant*
pa

1er. P	. . . . . 1.2.v . . . . . 1 2.v . . . . . 1.2 v
2e. . .	. 1.2 v . . . . . 1.2.v . . . . . 1.2.v . . . .
3e. . .	.v . . . . . 1.2.v . . . . . 1.2.v 1.2
4e. . .	. . 1.2.v . . . . . 1.2.v . . . . . 1.2.v . . .
5e. . .	.2.v . . . . . 1.2.v 1.2.v 1
6e. . .	. . . 1.2.v . . . . . 1.2.v . . . . . 1.2.v . .
7e. . .	1.2.v . . . . . 1.2.v . . . . . 1.2 v . . . . .
8e. . .	. . . . 1.2.v . . . . . 1.2.v . . . . . 1.2.v .
9e. . .	. 1.2.v . . . . . 1.2.v . . . . . 1.2.v . . . .
10e. . .	. . . . . 1.2.v . . . . . 1.2.v 1.2.v

ſien. . . . . 91.

Nota. premier commandement fait au premier
Pel ns pour faire feu de pied ferme. 3, que
la *rmes*, déſigné par le 1. Le ſecond eſt :
en j





ESSAI HISTORIQUE
ET MILITAIRE
SUR L'ART DE LA GUERRE,
Depuis son origine jusqu'à nos jours.

CHAPITRE PREMIER.
Grands Evénements de la Guerre, depuis la Paix de Dresde jusqu'à celle d'Aix-la-Chapelle.

§. I.
1746.

DANS la Campagne de 1746, le Maréchal de Saxe donna de grandes preuves de capacité, par des mouve-



mens ſi bien combinés, qu'ils obligèrent non-ſeulement les Alliés d'abandonner la Méhaigne, & enſuite la rive gauche de la Meuſe, mais même encore de ſe rapprocher aſſez du pays de Limbourg & de Juliers, pour que Namur, n'étant plus ſoutenu, fût facile à attaquer, & à prendre.

La réduction de cette Forteresſe importante, jointe au grand avantage d'avoir ſçu couvrir l'armée du Prince de Conti aſſez efficacement pour lui permettre de ſe rendre maîtreſſe de Mons, avoit rendu cette Campagne auſſi utile à la France que glorieuſe pour ſon Général.

Arrivé au 8 Octobre, la Campagne paroiſſoit finie, nous dit lui-même l'Hiſtorien de ce Grand-Homme; quelle raiſon eut-il donc de donner la bataille de Rocoux? . . . Nous ſavons, par lui-même, que « lorſqu'un Général » ne ſait que faire, il donne bataille...

» Que les batailles ſont la reſſource des » ignorants ». [1] D'après ce principe, il falloit donc un puiſſant motif pour le décider à une auſſi grande entrepriſe? Mais pouvoit-il ſe promettre un avantage bien déciſif, en la donnant dans une ſaiſon auſſi avancée ? Pouvoit-il être jamais aſſez grand pour entrer en comparaiſon, avec les ſuites d'une défaite ?

Voyons ſi nous en ſerons bien inſtruits par ſon Hiſtorien.

« On rapporta au Maréchal que » le *camp des Alliés avoit peu de pro-* » *fondeur* ; qu'il étoit coupé dans ſon » centre, par deux ravins, dont l'un » allant au Jaar, & l'autre à la Meuſe, » ne laiſſoient pour communication » d'une moitié de l'armée à l'autre, » qu'une trouée très étroite, près de » Melmont. . . . . Le Maréchal étoit » aſſûré que, s'*ils l'attendoient dans leur*

[1] Rêveries du Comte de Saxe.

» *camp*, il détruiroit la moitié de leur » armée : *il devoit du moins en résulter l'avantage* de les forcer à repasser » la Meuse, & *de donner ainsi plus* » *de liberté dans les mouvements des* » *troupes, pour se rendre dans les quartiers d'hiver* [1] ».

Cette position qu'on avoit annoncée *manquer de profondeur*, en a pourtant une d'environ trois mille toises de France, d'un terrein favorable, même pour les mouvemens de la cavalerie, en supposant qu'elle auroit employés quelques heures des trois jours qu'elle passa dans ce camp, à faire des communications faciles dans les ravins ou chemins creux qu'on trouve dans cette plaine, & sur-tout dans celui qui va au Jaar. Il n'est, ce nous semble, aucun Militaire qui, en voyant cette position, ne se chargeât de la rendre

[1] Histoire du Maréchal de Saxe. Tome II. pag. 189.

commode, en y faisant travailler pendant huit ou dix heures au plus. A l'égard de ce ravin si facheux, allant à la Meuse, qui ne laissoit *de communication entre les deux moitiés de l'armée*, que par *cette trouée près de Melmont*, les Alliés avoient le choix ou d'y pratiquer des communications, ou de le repasser pour en faire la ligne de défense de leur gauche. A la vérité, cette démarche annonçoit bien clairement le projet de se retirer sur S.-Pierre & Maestricht, & il semble qu'on ne pouvoit se flatter d'obtenir de grands & solides avantages, qu'en parvenant à les en empêcher : mais, si l'on en croit l'Historien, le Maréchal n'avoit que le foible espoir de trouver des ennemis assez mal-adroits, pour occuper une position où ils n'auroient pu se remuer.

S'il put s'en flatter un moment, il dut être complettement détrompé

en marchant ſur l'armée Alliée, le 11 Octobre, & « *en trouvant* ſa gauche » reployée », dit l'Hiſtorien, « dans » la nuit du 10 au 11, pendant une » pluie aſſez groſſe, pour retarder le » départ de l'armée Françaiſe » : Cette gauche ainſi reployée, formoit une potence, défendue par ce ravin, & le village d'Ance ; le reſte de leur ligne, appuyant ſon flanc à ce village, continuoit à s'étendre à Waroux, Rocoux, Lier, & Houtain.

Ce dernier point, éloigné d'Ance d'environ deux mille toiſes, étan placé ſur une colline commandant la plaine, allant à Wotem & Wiſet, & ſe trouvant fortifié d'une batterie, marquoit encore plus évidemment le projet des Alliés de ſe retirer par Wotem, ſur S.-Pierre & Maeſtricht en cas de défaite. D'après une pareille diſpoſition, il ſembleroit donc qu'il auroit été bon d'en faire une propre à les en empêcher. Si la principale

attaque avoit été dirigée sur le village de Lier, & que partie de la cavalerie se fût portée derrière Houtain, alors sa formation sur le flanc droit de l'armée Alliée, sembleroit avoir du couper à cette dernière sa retraite sur S.-Pierre & Maestricht. L'Historien du Maréchal nous apprend bien « qu'il y avoit eu une at- » taque de projettée sur ce point, mais » qu'elle n'eut pas lieu, à cause d'un » mal-entendu au sujet du village de » Lier, confondu avec celui de » Waroux, appellé souvent *Waroux-* » *les-Lier* ». D'après ce récit, l'on pourroit croire que le Maréchal, fit une attaque générale, à-peu-près en ordre parallèle, mais alors cette disposition prouveroit qu'il étoit peu instruit de la nature du terrein.

Nous avons déjà vu que le principal motif, pour livrer bataille, dans une saison aussi retardée, étoit l'espoir de détruire la *moitié de l'armée*

Alliée. Pour obtenir un avantage aussi décisif, nous avons encore vu que le Maréchal « avoit l'espoir de » trouver l'armée Alliée, sans com» munication entre ses moitiés » : dès qu'il put être instruit du peu de fondement de cette espérance, il ne lui restoit donc plus que la ressource de tourner l'armée des Alliés par sa droite, en portant des colonnes sur Houtain, & lui couper ainsi sa communication avec Maestricht. Tout homme ayant quelques connoissances & du militaire & du pays, ne pourra s'empêcher de convenir que, si le Maréchal avoit pu s'établir entre cette droite & Maestricht, (comme rien n'est plus possible, par la nature des trois grandes lieues que l'on compte d'Houtain à cette dernière ville,) il auroit obligé l'armée ennemie de se reployer sur la haute Meuse, & de la repasser, suivant toute apparence, fort en désordre.

Sans doute que, pour l'exécution de ce projet, il auroit fallu ne pas porter tant de forces à la droite des Français. Sans doute que le corps de M. le Comte d'Eſtrées, étoit ſeul bien ſuffiſant pour donner de la jalouſie à la gauche des Alliés, & pour faire de fauſſes attaques ſur Ance; mais, ſi celle qu'on voulut faire exécuter à la diviſion du Marquis de Clermont-Gallerande ſur le village de Lier, manqua, par ce mal-entendu dont nous avons parlé, il paroît certain que le Maréchal abandonna ce projet un peu vîte. A la vérité il ceſſa d'être facile, dès que la droite des Français eut fait une très-véritable attaque. Parvenue à ſe rendre maîtreſſe du village d'Ance, & s'étant ainſi formée ſur le flanc gauche des Alliés, la témérité avec laquelle une partie de ſon infanterie oſa ſe montrer dans la plaine, fut ſur le point de lui devenir funeſte. Il fallut rallier au plus

vîte, cette infanterie, chargée si à propos par la cavalerie Hollandaise, qu'elle avoit été rechassée jusques dans les haies d'Ance, & ce ne fut qu'en allant avec ordre, & par conséquent avec quelque lenteur, qu'elle parvint à déboucher au-delà de ce village. Malgré le prétendu *manque de profondeur*, cette cavalerie Hollandaise manœuvra si bien, & fit soutenir si convenablement son infanterie par sa cavalerie & par son canon, qu'elle se retira dans cette plaine, depuis Ance jusqu'à Houtain, (plaine que nous avons dit en être à plus de trois mille toises,) sans pouvoir jamais être entamée. Après avoir soutenu quelque temps les villages de Waroux & de Rocoux, en couvrant leur flanc gauche, elle continua cette fière retraite en observant le plus bel ordre. Lorsque ces deux villages eurent été enfin emportés par onze brigades d'infante-

rie : lorſqu'après avoir été d'abord repouſſées, parce qu'elles n'avoient point concerté leurs attaques, & ne les avoient point exécutées en ligne, elles furent parvenues à dépoſter les Alliés, en les attaquant avec plus de concert [1]. Cette diviſion Hollandaiſe manœuvra ſi bien, malgré le défaut de profondeur qui avoit donné de ſi grandes eſpérances au Maréchal, qu'elle ſut ſe couvrir aſſez efficacement d'une redoute & d'un redan placés derrière le village de Rocoux, pour ſe reployer ſur les ponts qui avoient été jettés ſur la Meuſe, & pour paſſer tranquillement cette grande rivière.

C'eſt en vain que ce même Hiſ-

[1] Ce ſont les termes employés par l'Hiſtorien : quant aux eſcarpements dont il parle, il n'y en a aucun dans les deux villages, & il paroît difficile qu'il y en ait eu dans une plaine, à-peu-près comme celle de Meudon. Ces villages ſont formés par des vergers, entourés de murs de terre : pour chaſſer des ennemis qui s'y ſont arrangés, il y a aſſez à faire, ſans être obligé de ſuppoſer des eſcarpements.

torien nous assûre que, s'il y *avoit eu deux heures de plus de jour, la moitié de l'armée des Alliés auroit été écrasée*; le Maréchal est un trop Grand-Homme, pour avoir besoin d'être loué, par des suppositions.

Il est constant que la retraite des Alliés, se fit dans le plus bel ordre. L'artillerie Hollandaise attachée à la division qui faisoit l'arrière-garde, perdit seulement quelques-unes de ses piéces. La démarche du Maréchal, de se porter sur l'éminence derrière Rocoux, paroît avoir été trop tardive, puisqu'elle ne s'effectua que lorsque la cavalerie Hollandaise, faisant l'arrière-garde de sa division, fut décidément hors d'atteinte. Il est donc peu adroit à l'Auteur de l'Histoire du Maréchal, de parler de cette manœuvre, & sur-tout de vouloir la faire regarder comme digne d'éloges.

On reconnoît à ce trait, le même

eſprit qui a donné comme motifs ſuffiſants d'une action auſſi importante, ceux dont nous venons de démontrer le peu de ſolidité.

Dès le lendemain de cette grande journée, l'armée victorieuſe rétrograda au même camp d'où elle étoit partie le 11, & les différens corps dont elle étoit compoſée, s'étant mis ſucceſſivement à marcher en arrière ſur Bruxelles, Namur & la France, elle fut entièrement ſéparée le 25. Ainſi tout ce que cette action produiſit, fut de couter trois à quatre mille hommes à la France, & un grand nombre de chevaux.

Il eſt donc facile de ſe décider ſur la nature des vues qui décidèrent le Maréchal à la donner. Aucune ne paroît aſſez forte pour avoir du l'y engager. L'avantage qui en réſulta put ajouter quelque choſe à ſa gloire, à des yeux plus faciles à éblouir qu'à éclairer ; mais elle doit être loin de

produire cet effet ſur ceux du petit nombre des hommes qui, examinant les grands événemens, avec tout le dégré d'attention dont ils ſont capables, paroiſſent, & ſont ſeuls en état de les diſcuter, & de les juger.

Si, au lieu de ſe déterminer à attaquer la gauche des Alliés, le Maréchal s'étoit décidé à les tourner par leur droite, il auroit pu ne faire qu'inquiéter leur gauche par le corps du Comte d'Eſtrées, & faire attaquer un peu plus vivement, les villages de Waroux & de Rocoux : les douze bataillons Hanovriens & Anglais qui les défendoient, ſuivant ce que nous apprend l'Hiſtorien du Maréchal, (obligé ici d'être d'accord avec les Relations du temps,) étoient loin de faire cette *nombreuſe infanterie*, qu'il y établit de ſon autorité, (pag. 303.) On pourroit croire que cette inexactitude lui eſt échappée, pour motiver la réſolution du Géné-

ralissime, de réunir aux huit brigades commandées par les Marquis de Maubourg & d'Hérouville, faisant environ trente-deux bataillons, les trois autres brigades & le régiment de Grenadiers-Royaux de Chabrillant.

En réunissant ainsi quarante-quatre à quarante-cinq bataillons contre douze, le succès auroit du être plus prompt sans doute qu'il ne le fut. Si cette attaque avoit été destinée à percer l'armée ennemie, à-peu-près dans son centre, & qu'elle eut pu pu réussir complettement, (ainsi qu'on pouvoit assez raisonnablement s'en flatter), l'armée des Alliés, séparée alors en deux, auroit pu perdre réellement, une de ses moitiés.

Il falloit donc le dire pour justifier le Maréchal, & non le laisser simplement conjecturer. Au reste, le peu de succès qui résulta de cette attaque centrale, démontre celui qu'on

peut espérer des promesses & des spéculations à perte de vue sur cet objet, de quelques Auteurs modernes. En suivant la méthode d'attaquer par une aîle, la droite des Alliés l'auroit été par les divisions des Marquis de Maubourg & d'Hérouville, réunies à celle du Marquis de Clermont-Gallerande, soutenus par cette réserve du Vicomte du Chayla, qui ne paroît pas avoir été fort utile, pendant la bataille. L'attaque de ces divisions sur Houtain, secondée par les efforts qu'auroit pu tenter le Comte de Lowendalh réuni à cette autre partie de réserve, aux ordres du Marquis de Contades, qui ne servit pas plus que l'autre pendant l'action, cette attaque, disons-nous, ainsi préparée, auroit du réussir à emporter Houtain très-vîte, malgré sa position assez avantageuse. Le plateau sur lequel est ce village, pouvoit, comme tous les

les autres plateaux, être tourné facilement. De plus, le nombre ſupérieur des troupes attaquantes, leur donnoit les moyens de pouvoir environner ſon flanc droit, pendant qu'il auroit été attaqué de front. Pluſieurs petits rideaux propres à couvrir & à dérober l'approche des troupes Françaiſes, devoient encore multiplier les moyens de s'en emparer.

Ce premier ſuccès, ordinaire à des troupes qui ont la liberté de combiner leur mouvements, & d'attaquer le point qu'elles jugent le plus à propos, ſuffiſoit pour rendre cette bataille une des plus déciſives de cette guerre. Le Maréchal, s'étant emparé de Houtain, il lui étoit aiſé d'en faire diriger le canon ſur le flanc de la ligne ennemie. Obligée alors de replier ſa droite en potence, pour oppoſer un front à l'armée Françaiſe, cette ligne auroit eu le grand déſavantage d'être placée dans un terrein

commandé par la hauteur d'Houtain. Elle auroit encore eu celui de former deux flancs, dont l'un se trouvant dans la plaine au dessous de cette hauteur, auroit été si exposé au feu de l'artillerie, & à être attaqué de tous côtés, qu'il auroit fallu reculer cette ligne de plus de cinq-cents toises, & la placer sur l'éminence qui est derrière Rocoux. Mais cette position auroit été difficile à prendre, sans avoir beaucoup perdu, & son flanc gauche n'auroit été défendu que par le village de Rocoux. Ce dernier placé dans un fond, au pied de cette grande éminence & de quelques petites, auroit été alors facilement attaqué par le front & par son flanc droit. comme il est absolument couvert d'arbres, & de grosses hayes, il n'auroit pu être protégé bien efficacement contre une attaque. Dirigée ainsi, la réserve du Marquis de Contades

employée à cette opération, & soutenue des divisions Françaises, maîtresses d'Houtain & de la plaine entre Houtain & Rocoux, s'en seroit bientôt emparée, on l'auroit brûlé facilement avec ses Hautbuz. C'auroit été alors, que la position des Alliés auroit véritablement manqué de profondeur, puisquelle se seroit trouvée obligée de diminuer la largueur de son terrein des trois à quatre-cents toises qu'il y a des hayes de Rocoux les plus occidentales, aux éminences derrière ce village, où les Alliés avoient une batterie, & un redan.

Si Rocoux avoit été forcé, la position des Alliés devenoit de plus en plus dangereuse. S'il avoit été brûlé, elle l'étoit à-peu-près également; dans ces deux suppositions, il ne leur restoit que le parti désespéré de se remparer d'Houtain, & de rouvrir par cette prise, leur com-

munication avec Maestricht : ou de repasser la Meuse sur le pont d'Herstal, comme ils y firent passer leur gauche : mais alors leur armée entière, n'ayant qu'un seul pont de pontons pour passer cette grande rivière, n'auroit pu en venir à bout aussi promptement que le fit cette colonne, composée seulement de leur gauche. L'artillerie Française auroit eu assez de temps pour arriver, & pour être placée si avantageusement sur les hauteurs qui bordent la rive gauche de la Meuse, à une petite demi-portée de canon au plus, qu'elle auroit eu toute facilité de mettre assez de désordre dans l'armée ennemie, pour que son arrière-garde eut pu être forcée & culbutée en entier dans la Meuse, ou faite prisonnière.

Il est aisé de juger combien cette armée auroit perdu. Alors ces avantages auroient été assez grands, assez décisifs, pour engager à livrer bataille.

Alors ils auroient pu obliger les Alliés de songer à faire la paix, & à éviter à la France, les deux campagnes suivantes. Alors il semble que le Maréchal mériteroit des éloges pour avoir formé ce grand projet. Sans doute il est fâcheux pour nous, d'avoir été réduits à ne former que des conjectures plus ou moins vraisemblables, mais qui cependant nous ont paru plus dignes du génie d'un Homme de Guerre, que les motifs superficiels, & à peu près sans fondement, que nous venons d'être obligés d'apprécier [1].

[1] Pour achever de prouver le peu de solidité des raisonnements de l'Historien du Maréchal, il faut encore faire observer que, suivant lui, les villages de Waroux, & de Rocoux, étoient défendus par des *escarpements* dont nous avons observé qu'il ne reste plus à présent presqu'aucune trace. Entre Houtain & Ance, il y avoit *deux ravins très-escarpés*, à present il n'y en a qu'un, assez large, pour pouvoir y marcher avec un bataillon de front, & trop peu escarpé, pour ne pouvoir pas être franchi par une ligne de cavalerie, obligée seulement de faire doubler pendant six à huit minutes.

Ce ravin est pourtant le seul dont il puisse à present,

L'armée Françaiſe combinée alors en Italie, avec celle d'Eſpagne, avoit eu le malheur de perdre, le 16 Juin de cette même année 1746, la bataille de Plaiſance. La principale cauſe avoit été l'égarement d'une colonne, menée par un Officier Général : du moins telle avoit été celle qu'on avoit

---

être queſtion depuis Ance ; peut-être qu'alors il y en avoit d'autres, puiſque l'Hiſtorien, après nous avoir appris que huit bataillons s'étant portés au-delà d'Ance, avec la brigade de Roſen, ne nous parle plus du reſte de la cavalerie de la droite, que pour nous dire qu'elle ne pût *charger la cavalerie Hollandaiſe, à cauſe des ravins dont cette plaine eſt coupée.*

Dans le même temps que ces ravins ſi fâcheux exiſtoient, les défilés qui empêchèrent, ſuivant ce même Hiſtorien, le Maréchal de *ſe porter auſſi vîte qu'il auroit voulu*, ſur la hauteur où étoit la batterie marquée dans le plan, exiſtoient ſans doute auſſi : pour le moment préſent nous n'avons pu y en trouver aucun qui puiſſe empêcher d'y arriver par la trouée d'entre Waroux & Rocoux, ſur trois eſcadrons de front au moins.

Il n'eſt ſans doute pas poſſible qu'un Officier auſſi éclairé, ſe ſoit trompé à ce point ; mais il eſt malheureux pour quelqu'un qui voit un terrein ſi différent de celui qui eſt décrit, d'en être réduit à un pirroniſme qui ne devroit être que le préſervatif des erreurs faites par des hommes ignorants la guerre, & n'être jamais employé, lorſqu'on lit une Hiſtoire faite par un Militaire ayant joué un rôle important dans ce qu'il raconte, & dont par conſéquent les moindres détails devroient faire autorité.

donnée à la Cour, & celle qui a prévalu dans l'Hiſtoire.

La poſition qu'elle avoit priſe ſur la rive gauche du Pô, en occupant Plaiſance ſur la rive droite, avec un corps de ſix mille hommes aux ordres du Général de Caſtela, lui donnoit les moyens de tirer ſes ſubſiſtances du Milanais & de l'Etat de Veniſe. Par cette poſition elle avoit rendu à-peu-près inutiles, le ſuccès des ennemis.

Le Roi de Sardaigne qui les commandoit, ayant reçu un renfort de dix à douze mille Autrichiens, ſe décida à manœuvrer pour priver l'armée Alliée de ces reſſources.

Ayant fait paſſer ſon armée ſur la rive gauche du Pô, il chercha à ſe placer ſur le flanc droit des Français, pour être à portée de couper leur communication avec l'Etat de Veniſe, en s'emparant de Lôdi, poſte trop éloigné de la droite de l'armée, pour

pouvoir en être soutenu. Cette démonstration paroissoit indiquer le projet de passer l'Embrô, dans ses parties basses, & la marche qu'il fit le 5 Août sur S.-Angelo, à quatre lieues de Lodi, ne permit plus d'être incertain sur la nature de ses desseins. Cette dernière ville, par où les Français tiroient leurs vivres de l'Etat de Venise, fut serrée alors de si près, qu'il paroissoit presque impossible de la conserver, sans renoncer à la facilité de se porter alternativement sur l'une ou sur l'autre rive du Pô, & à toute communication, avec le Duché de Parme.

D'un autre côté le Général Botta, campé à Aréna, sur la rive droite du fleuve, éclairoit, avec vingt mille hommes, toute cette rive droite jusqu'à Parpanéza, & devoit même pousser quelques détachements en avant de la Bardinezza, pour être instruit de ce qui se passoit sur le Tydone.

Dans cette position respective des deux armées, celle de France, après avoir mûrement pesé les avantages & les inconvéniens de la sienne, prit le parti de repasser sur la rive droite du Pô; d'abandonner Plaisance, & de se mettre à portée de rentrer dans la Loméline, pour gêner la communication du Roi de Sardaigne, avec ses Etats.

Ce projet étoit très-délicat. Il exposoit l'armée à être culbutée sur l'une ou sur l'autre rive du Pô. Le Roi de Sardaigne pouvant se porter, par la rive gauche, sur l'arrière-garde Française, au moment où elle passeroit ce fleuve; tandis que le Général Botta, averti du mouvement général de l'armée, & par ses détachemens étendus jusqu'à Parpanezza, & par l'évacuation de Plaisance, occupé alors par M. de Castela, étoit à même de tomber sur l'avant-garde, ou la partie de l'armée qui auroit passé sur cette rive droite.

Le danger étoit donc très-grand pour les Français, & ils ne pouvoient ſe tirer d'un ſi mauvais pas, qu'avec le ſecours des diſpoſitions les plus préciſes, & le plus rapidement exécutés. Heureuſement qu'ils poſſédoient un Maréchal-Général-des-Logis, dont les talens s'étoient annoncés brillamment à l'affaire du Tanaro : (en 1743). Lorſque l'année précédente (1745), il avoit ſçu trouver le moyen de faire arriver l'eau de la rivière de la Serivia au camp de Sanguliano, malgré les hauteurs & les obſtacles qui ſéparoient le camp de la rivière, il avoit prouvé qu'il ſavoit les combiner ſi profondément, que l'armée ne douta plus d'un heureux paſſage du Pô, dès qu'elle fut ſûre qu'il n'avoit été décidé que d'après ſon avis, & qu'il en dirigeroit la principale exécution.

Le lieu en ayant été fixé, en-deça de l'embouchure du Tidone, M. de la Chétardie s'y porta, & parvint à

passer sur cette rive droite du Pô, sans que les détachements de l'ennemi lui eussent fait perdre plus de quinze ou vingt hommes. Sans doute que la plus grande partie de cet avantage, fut due à la négligence avec laquelle les Alliés veilloient sur ce point important; au retard qu'ils mirent à en avertir M. de Botta, & au peu d'activité que mit ce dernier, à couper la communication de Plaisance avec l'armée, en passant brusquement le Tidone, & en s'établissant sur le flanc gauche, & sur le derrière des corps qui auroient passé le Pô. Pouvant alors les attaquer avec avantage, ou du moins retarder assez le passage du reste pour donner le temps au Roi de Sardaigne de venir attaquer en queue, ce qui seroit resté en-deça du fleuve, le passage auroit pu être difficile. Mais comme les armées ne se remuoient pas alors avec autant de promptitude qu'à présent, le mouvement de l'ar-

mée combinée, quoiqu'il durat *plus de vingt-quatre heures*, fut cependant encore aſſez prompt pour que le Général Botta, ne put l'interrompre. Ce fut ainſi que M. de la Chétardie ayant paſſé le Pô à la tête de l'avant-garde, occupa le Tidone depuis ſon embouchure juſqu'à *Verate dy Sotto*, & fit de cette petite rivière, ſa ligne de défenſe contre le Maréchal de Botta; tandis que l'armée paſſoit fort lentement, comme on vient de l'obſerver, & bordoit le Tidone pour couvrir la marche des gros équipages, défilants ſur la gauche en toute ſûreté, pendant l'eſpace de plus d'une bonne lieue.

Pour être en parfaite ſécurité, M. de Monteynard qui commandoit la droite du corps de M. de la Chétardie, ſe porta diligemment en avant du Tydone: occupa en force le poſte important de Caſtel-ſan-Giovanni; chaſſa de Parpaneza le

détachement Autrichien qui le gardoit, & parvint bientôt à porter une tête à la Stradella. Alors le Général Botta, se trouvant ainsi prévenu, prit le parti plus courageux que prudent, de charger l'armée Françaife avec ses seuls vingt mille hommes. il paroît que la négligence d'un Officier Général, à ne pas exécuter avec autant d'attention que de valeur, les ordres qu'il avoit reçus, put seule l'engager à risquer une action qui pouvoit devenir si sérieuse pour lui. Ce Maréchal voyant que la marche de l'armée combinée s'éloignoit du Pô, & se dirigeoit sur sa gauche, s'apperçut que la droite Française avoit laissé un grand intervalle entre son flanc droit, & le chemin nommé la Strada-Romea. Ce chemin élevé, comme il est d'usage de le faire, dans ce pays bas & humide pour mettre les chaussées au-dessus des innondations, étoit important à occu-

per, pour garantir le flanc droit de toute insulte : mais cet Officier Général, ayant négligé d'exécuter les ordres qu'il avoit reçus, avoit préféré de se diriger décidément à gauche, & avoit porté la tête de sa colonne, à plus de douze-cents pas de cette chaussée.

Le Maréchal de Botta voulant profiter de cette faute, fit avancer & établir toute son avant-garde sur cette chaussée, & par conséquent sur le flanc droit de l'armée Française. Il faisoit avancer ses colonnes dans cette position menaçante, lorsqu'il fut chargé par la droite Française, qui commençoit enfin à voir le danger où elle étoit ; mais quoique ses premiers efforts contre l'avant-garde, eussent paru heureux, cependant le reste de l'armée Autrichienne étant arrivé, le cassines qui défendoient la tête de la chaussée près du Tidone, furent emportées par le feu supérieur des

nemis, & leur avant garde paſſa
conſéquence le Tidone. Si le reſte
cette armée en avoit pu faire
:ant, il ſe ſeroit trouvé établi ſur
derrière de celle de France, &
Roi de Sardaigne arrivant ſur le
, & faiſant paſſer tout de ſuite
tie de ſon armée, auroit pu mettre
Jénéral de Botta, en état de s'em-
er de Plaiſance, & du corps de
mille hommes aux ordre du Gé-
ıl de Caſtella. Mais ce dernier
ıt exécuté ſes ordres à la lettre,
t évacué Plaiſance, à l'heure
:, & ſe montra tout-à-coup, ſe
ȝeant ſur l'armée Françaiſe. Cette
ayant fait ſentir au Maréchal
Botta, que ſes projets ne pou-
nt plus s'exécuter, il arrêta les
de ſes colonnes; fit repaſſer le
one à ſon avant-garde, & ſe
ʻa ainſi établi très-près de la rive
e du Pô.

ette poſition ne paroît pas avoir

été bien sûre, mais les Français ne paroissant pas avoir eu d'autres projets que celui de la retraite, n'eurent jamais celui de l'y attaquer. Sans doute que si le Général de Botta avoit été écrasé, comme il semble qu'il étoit possible de le faire, cet événement changeant la constitution de la guerre d'Italie, auroit empêché d'abandonner les Génois à la discrétion des Impériaux, & d'essuyer l'invasion des ennemis dans la Provence.

§. II.

1747, & 1748.

La bataille de Lauwfeldt donnée l'année suivante, ne paroît avoir eu lieu que par le faux rapport des espions, sur la force du corps d'armée campé à la Commanderie du Vieux-jonc : selon eux, ce n'étoit que la réserve du Prince de Wolfembutel & celle de M. de Baronay, dans le vrai

rai c'étoit l'armée entière ennemie.
Comme le Duc de Cumberland
: tarda pas à découvrir le peu de
oupes à qui il avoit à faire, il vou-
t faire ses dispositions avec célérité,
ur attaquer tout de suite. Heureu-
nent pour les Français, que le mau-
is temps, & *des routes mal recon-*
es, l'empêchèrent de former *son*
lre de bataille avant la nuit....
ttaquer cette tête d'armée, (avancée
p légèrement) & *de-là fair replier*
Tongres [1].
Lauwfeldt fermoit la gauche des
emis; il étoit occupé par quatre
nents Anglais, soutenus de quatre
es, communiquant avec toute la
he de la ligne d'infanterie.
'étoit le point décisif qu'il falloit
rter, pour obliger, *à ce qu'on*
it, les ennemis de s'éloigner de
tricht. Quatre brigades d'infan-

[1] istoire du Maréchal de Saxe, Tome II. pag. ooo.

terie, avec vingt piéces de canon, & les quatre escadrons du corps de Clermont-Prince, l'attaquèrent vainement de front. Une autre attaque, par les brigades de Bettens & de Monin, également de front, ne fut pas plus heureuse. Ce ne fut qu'à celle de la brigade des Vaissaux & des Irlandais, que les ennemis, tournés en partie par leurs flancs, furent poussés jusqu'aux dernières hayes : mais le Duc de Cumberland, faisant toujours appuyer par sa gauche, les troupes défendant ce village, il fallut que le Maréchal de Saxe, longeat les hayes de Lauwfeldt sur la droite, & fit attaquer cette ligne d'infanterie, remplaçant par des bataillons frais, ceux qui souffroient le plus en défendant ce village, pour la forçer de s'en éloigner. Alors étant parvenu à envelopper Lauwfeldt, il le fit attaquer par derrière & par sa tête, & parvenant bientôt à s'en rendre maître, il gagna enfin cette sanglante victoire.

L'action auroit pu ne pas tourner aussi bien [1]. Du moins il est apparent que, si l'attaque du centre de l'armée Françaife avoit été plus vigoureufement conduite. Si les Alliés avoient pouffé plus vivement l'avantage d'avoir repris Wilre, & d'avoir fait retirer la cavalerie du Comte d'Eftrées. S'ils n'avoient pas été mis en erreur par la préfence du Roi fur la hauteur d'Héerderen, derrière la gauche, préfence qui fit croire au Maréchal de Bathiany, que cette gauche devoit être plus en force, *quoiqu'il vit le contraire* de fes yeux, l'avantage auroit pu être de leur côté.

Il n'eft pas inutile de remarquer

[1] Si M. le Duc de Cumberland ne s'étoit pas laiffé *rop entraîner en ce moment*, comme à Fontenoy, à cette *réfomption Anglaife* qui regarde comme au-deffous d'elle *recevoir aucun* fecours, il auroit pu repouffer le Maré-*al de Saxe*, lorfqu'il longeoit les hayes; du moins il paffa *ur conftant alors*, que ce Généraliffime refufa tous ceux les *Autrichiens* & les Hollandois lui offroient. Telle eft *ore la tradition* exiftante à ce fujet, dans l'armée Hollan- & *Autrichienne*.

qu'on vit à cette bataille, un changement dans l'ordre accoutumé de placer la cavalerie, sur les deux aîles de l'infanterie.

Celle, sous les ordres du Marquis de Senneterre, avoit sur sa droite de la cavalerie, & cette ligne de cavalerie étoit prolongée par celle de douze bataillons, soutenue par une seconde ligne composée des Carabiniers & des Cuirassiers.

Cette bataille, au reste, paroit avoir été encore plutôt donnée par hazard, & pour ne pas faire reculer le Roi, qu'on avoit fait trop avancer, que pour en obtenir des suites utiles & durables.

Les Alliés n'abandonnèrent point Maestricht, & l'on en fut réduit à rétrograder & à risquer le siége de Berg-op-zoom, sans être au fait de sa situation, que parce qu'en disoit une vieille carte qui assûroit qu'à marée basse, on *pouvoit aisément pénétrer*

de Berg-op-zoom en Zélande [1]. Aussi l'on eut besoin que le hazard le plus heureux secondât des dispositions aussi légèrement prises, pour obtenir l'avantage de se rendre maître d'une place défendue par une armée, & rafraîchie sans cesse par elle.

Au reste la prise de cette Ville fut un des plus brillants, quoiqu'un des plus aisés exploits de cette guerre. Le Public qui juge toujours sur l'événement, voyant les grands succès de cette campagne, oublia bientôt que tout le sang qui avoit été versé à Lauwfeldt auroit pu être épargné. L'heureux Généralissime des Français ayant fini la guerre, par le savant investissement de Maestricht, exécuté l'année suivante, & par la prise de cette ville importante, mérita, à bien

1] Nous n'aurions jamais osé citer une pareille raison de déterminer, si elle ne se trouvoit pas dans le Livre Pa-rique, bien plus qu'Historique, sur le Comte de Saxe. e II. pag. 389.

des égards, l'admiration & la reconnoiſſance publique. Une haute naiſſance, des talens auſſi diſtingués, joints à cette fortune plus aiſée à remarquer qu'à expliquer, lui firent occuper la brillante place du plus grand Homme de guerre de la Nation.



CHAPITRE II.

Coup d'œil ſur l'état & les opinions du Militaire en commençant la Guerre de 1756.

NOUS avons déjà fait remarquer que le Maréchal de Noailles s'étoit plaint au Roi, de l'inſuffiſance de la diſcipline de l'armée Françaiſe. La juſtice de ces plaintes n'avoit été, malheureuſement, que trop démontrée, par ce qui s'étoit paſſé à la bataille du Mein.

Les Officiers Généraux voulant s'ériger en Généraliſſimes, avoient fait exécuter, aux corps qu'ils commandoient, des mouvements ſi déouſus, ſi peu enſemble, que les ns s'étoient portés en avant, malgré s ordres exprés de n'en rien faire,

tandis que d'autres avoient fait rester leurs corps en panne, recevant des coups de canon & de fusil, sans avoir du moins l'occupation de rendre à leurs ennemis, une partie du mal qu'ils en recevoient.

La plupart d'entr'eux, parvenus au commandement, à un âge ou l'on n'est encore fait que pour obéir, prouvoient à chaque instant, tout le vice des préférences, accordées au seul hazard de la naissance. La présomption naturelle à tous les jeunes-gens, & sur-tout aux jeunes Français, leur faisant regarder le soin de s'instruire, comme au-dessous de leur naissance. une bouillante valeur tenoit lieu, à leurs yeux, de toutes les qualités & de toute l'instruction qu'on exige à présent, d'un bon Militaire.

Le Maréchal de Saxe, doué d'un jugement plus rassis; ayant été instruit à la grande école de l'adversité; avoit apporté, en entrant au service

de la France, la connoiſſance de l'utilité de cette diſcipline, qu'il avoit vue porter ſi loin, dans les armées étrangères, où il s'étoit tant diſtingué. Son déſir paroît avoir été d'en introduire une dans l'armée Françaiſe, bien ſupérieure à celle qui y exiſtoit. Il auroit été bien ſecondé dans ce grand projet, par ſon digne ami le Maréchal de Lowandalh. Ce dernier ayant ſervi ſous Munich, Keith, & Laſcy, s'étoit également convaincu de toute l'importance de ce grand moyen. Mais ils étoient doués de trop de pénétration, pour ne pas voir l'exceſſive difficulté de faire réuſſir une entrepriſe, contre laquelle l'opinion, à peu-près générale, s'élevoit avec toute ſa force. Voyant de plus, qu'ils ne pouvoient ſe flatter de faire adopter, par le Souverain, des idées dont la néceſſité n'eſt démontrée que par l'expérience & la réflexion; que les inſtigations, les inſinuations, &

même les ſollicitations ouvertes de tout ce qui avoit le plus de poids ſur ſes déciſions, apporteroient un obſtacle invincible, à l'introduction de cette diſcipline, ils s'étoient bornés à faire obſerver un peu plus d'enſemble, aux mouvements en ligne des armées qu'ils avoient eues ſous leur commandement.

Lowandalh ſortant d'une armée où nous avons vu que l'uſage des diviſions étoit établi ; ou chaque Commandant de diviſion reſte en place, à moins qu'il n'encourre la diſgrâce de la Cour, par des fautes que ſon Général lui reproche, ou par des révolutions de Cour, voyoit ſans doute avec peine & avec regret, cette inſtabilité dans le nombre, & dans les fonctions des Officiers Généraux, employés ſous ſes ordres.

Le Maréchal ſentoit également combien il étoit difficile, pour l'Officier général le plus capable, d'ob-

tenir d'aussi grands succès en changeant souvent les corps qu'il avoit sous ses ordres, qu'en conservant sous son commandement, les régimens dont il avoit vu & jugé les actions à la guerre.

Louis XV eut égard en partie à ses représentations sur cet objet. La liste des Officiers Généraux destinés à servir sous lui, fut constamment rédigée d'après ses avis, & ce ne fut pas sans doute, une des moindres causes de ses grands succès.

C'est dans cette guerre de 1741, qu'il sçut dévolopper & employer avec succès, les talens des S.-Germain, des d'Etrées, des Contades, & de tant d'autres que nous avons vu jouer un rôle, plus ou moins brillant.

Son désir de répandre plus d'instruction parmi les troupes, se manifesta bien clairement pendant son fameux camp de Courtray. Nous

n'avons pas négligé de faire remarquer les progrès dont ces ſoins avoient été cauſe, & les ſuccès dont la France leur avoit été redevable.

Ces idées étoient trop bonnes, pour n'avoir pas fixé l'attention de l'homme de génie, préſidant alors au Département de la Guerre. Comme c'étoit donner à ſon miniſtère, une importance, dont ce Département eſt privé en temps de paix. Comme, en fixant ſur lui, pendant quelques moments, l'attention du Monarque, cette importance devenoit plus conſidérable, il n'eſt pas ſans apparence que cet intérêt particulier, influoit beaucoup ſur les mouvements qu'il ſe donna.

Différens détachemens furent raſſemblés aux Invalides, dès l'année 1749, pour y faire l'eſſai de quelques nouvelles manœuvres. C'étoit y donner de l'importance & de la ſolidité, que de les faire approuver par le Maréchal. En conſéquence, il fut

vité par le Miniſtre à venir juger
ır lui-même, de ces nouvelles tenta-
/es. Le compte qu'il lui rendit de
ffet qu'avoient produit ſur ſon eſ-
it ces nouveautés, leur étoit mé-
ɔcrement favorable. Ayant fait ſen-
au Miniſtre, qu'il ne ſuffiſoit pas
vouloir vaguement faire un grand
ıngement, mais qu'il en falloit faire
véritablement utile ou reſter comme
ı étoit, M. d'Argenſon retarda
:ore juſqu'en 1753, à rendre une
donnance Militaire.

Par malheur la conſtitution Fran-
'e n'étoit pas aſſez connue du Ma-
ıal, & s'il l'étudia, il paroit que
'ut avec peu d'utilité, puiſqu'on
ıve dans cette Ordonnance, à la-
lle il contribua beaucoup, le ger-
des idées qui, ayant voulu Germa-
r notre Militaire, n'ont pas peu
ribué à le rendre foible & flottant.
auroit pas été tel ſans doute, s'il
:u le puiſſant ſecours d'un Code,

dans lequel les grandes idées Militaires, esquissées dans les rêveries, auroient été fondues & digérées, avec la maturité & la réflexion que trois années de paix auroient données à cette excellente tête, & rédigées par l'esprit & le génie de Monsieur d'Argenson. L'armée Françoise auroit aquis alors, une constitution & une force qui nous auroit épargné les revers & les disgrâces de la guerre de sept ans, & l'inextricable cahos de fausses opinions, d'abus, d'erreurs, dans lequel nous sommes plongés, seroit loin d'exister.

L'Ordonnance de 1753, avoit sans doute quelques avantages sur le Réglement de 1703, & sur ceux qui l'avoient suivi. On ne peut refuser à ses rédacteurs, le mérite d'avoir diminué le maniement des armes, & quelqu'autres bagatelles de ce genre; mais en leur rendant cette justice, il faut en même-temps remarquer qu'ils tom-

·ent dans le même défaut qui a été
·roché ; non ſans fondement, à
'rdonnance actuelle des exercices de
:re infanterie, de n'avoir conſidéré
exercices que, rélativement aux ſim-
; évolutions d'un régiment de deux
de quatre bataillons, & de ne
re point occupés des manœures
ın bataillon ou un régiment doit
:uter, lorſqu'étant réuni avec d'au-
, il compoſe un corps d'armée.
ıs n'ignorons nullement que les
iſans des détails, ces Officiers qui
paſſé leur vie à ne s'occuper que
e qui concerne leur compagnie,
quefois leur bataillon, & tout au
leur régiment, alléguoient alors
les évolutions d'un bataillon,
elles d'un régiment, étant réglés
:ette Ordonnance, elle ne de-
pas en dire davantage : que ces
tions particulières de chaque ré-
ıt, ſe faiſant dans toute une
, ou dans un corps d'armée,

devenoient alors des manœuvres, dont l'ensemble ne pouvoit manquer d'être exact, si chaque bataillon exécutoit avec précision, les évolutions prescrites par l'Ordonnance.

Ce raisonnement assez spécieux, & sur-tout fort commode pour l'administration, en ce qu'il la dispensoit des dépenses & des embarras que la défectueuse constitution du Département de la Guerre, rend inévitables pour assembler des camps, satisfit sans doute assez le Ministère, pour qu'il s'en tint à assembler celui de pendant tout le temps qui s'écoula entre la paix de 1748, & la guerre qui s'alluma en 1756.

La jeunesse, sur-tout la Française, est d'ordinaire fort éloignée des idées d'ordre & de discipline. Le plus souvent même, elle va jusqu'à se faire une sorte d'honneur de se mettre au dessus. Sensible, mais ardente & fougueuse, il faut sans cesse lui faire sentir,

ntir, plus encore que lui prouver, ›mbien les régles qu'on vient de lui ıposer, sont pour le bien & l'utilité : ce service qu'elle aime, & qu'elle ıonore de rendre à son Roi, & à Patrie.

Ce caractère, qu'un si grand nom- : de Français conservent presque ıte leur vie, lorsqu'il n'est pas mo- ié par de sérieuses réflexions sur les nds inconvénients qui en sont la e indispensable, rendent la dissipa- ı presque nécessaire à une foule de ›es-gens qui ne s'occupent pas assez leur métier, pour que cette étude ›uisse pas remplir tous les moments ı camp de vingt-quatre ou trente 's. Cette ardeur pour courir après laisir, si difficile à rencontrer, les voler vers tout ce qui s'annonce à sous des apparences si attrayantes, ır-tout si exagérées.

es chefs, par une suite de ce peti- t dangereux, voyent encore plus

dans ces camps, une occaſion de briller par leur dépenſe, & de faire leur cour aux Dames, que celle de s'inſtruire à fonds, & de faire part de leurs inſtructions, à ceux qui ſont ſous leurs ordres. D'après cette manière de voir, ils s'occupent bien plus de tenir un grand état, de donner des fêtes aux Femmes, que de démontrer, par des expériences faites avec ſoin, & réitérées ſouvent, quels ſont les vrais principes du grand Art qu'ils cultivent.

Il étoit réſervé à un ſeul Prince, de faire, des raſſemblements de ſes troupes, la meilleure école où l'on put former d'habiles & de grands Officiers : de démontrer à tous les Militaires, que cette méthode bien peu pratiquée par les anciens, étoit la ſeule qui put faire ſentir la bonté, ou le défaut des Ordonnances : comme le ſeul moyen de ſubſtituer des manœuvres, à ces évolutions que des demi-connoiſſances engageoient alors,

c engagent encore si souvent, tant 'Officiers à qualifier de ce grand om.

La sévère discipline du corps des Uhlans du Maréchal de Saxe, & elle des autres régiments étrangers, excellente pour les corps qui l'avoient loptée, étoit loin alors d'être regar-ée comme un modéle si essentiel à ivre, qu'il fallut absolument asservir ce joug de fer, non-seulement les Sol-ts, mais même les Officiers particu-rs, Français.

Ces derniers, remplis alors d'une ésomption, suite assez naturelle des toires, étoient bien éloignés de pen- qu'il pouvoit y avoir une armée, érieure à celle dans laquelle ils ser-ent.

Peu d'entr'eux étoient sortis de leur 's, ou n'avoient pas recueilli de rs voyages, l'esprit d'observation, à force de comparer les différents ets qu'il ne cesse de rencontrer,

apprend à rendre à chacun d'eux, la justice qui lui est due. Enivrés de la fausse idée d'une supériorité décidée pour tout ce qui étoit Français, ou simplement d'usage en France, ils étoient encore loin de reconnoître ce que les étrangers avoient de bon, & encore plus éloignés de chercher à les égaler.

Ce fut donc en vain, que le Maréchal de Saxe après avoir démontré à toute l'armée de Flandre, l'excellence de la formation de son corps d'Uhlans, par les succès constant qu'il obtint dans toute la guerre de 1741, fit encore voir aux Parisiens, & à ce qu'il y avoit de Militaires dans cette Capitale, la célérité, & l'ensemble des différentes évolutions de ce beau régiment

Très-peu de ces derniers, s'avisèrent de penser à la grande utilité de cette demi-lance, au fer de laquelle tenoit une banderolle. Ils ne regardèrent,

que comme une espéce de bizarrerie, cet armement qui donnoit un avantage assûré aux escadrons de cette nouvelle troupe, sur toute autre troupe à cheval.

La cavalerie ayant gardé ses cuirasses, conserva, de même, sa pésanteur & sa mal-adresse. Elle continua d'aller au petit trot : de faire de fréquentes haltes ; & de s'arrêter lorsqu'elle trouvoit le moindre fossé, & la plus petite haye, pour en faire le tour.

Les régiments de cette arme, passants deux années sur trois, éparpillés par compagnies, étoient quelquefois plus d'un an sans être ensemble. Chaque Capitaine faisoit alors exercer sa troupe, sans autre régle que sa volonté. Les chevaux mis au verd dès le mois d'Avril, ou au plus tard dès le 1er. de Mai, & y restant au moins jusqu'au 1er. de Novembre, n'étoient montés que rarement, & très-peu de temps.

Si les Cavaliers & Dragons, étoient plus souvent exercés, c'étoit presque toujours à pied. Dans les villes de garnison, ils passoient pour être plus en haleine, mais leurs grandes opérations se bornoient le plus souvent à se rassembler dans leurs quartiers; à aller faire quelques évolutions bien quarrées & totalement de manége, dans une esplanade, ou même dans une plaine parfaitement unie, & à fournir le piquet pour la garde.

Quelques Militaires avoient à la vérité, commencé à ouvrir les yeux, sur une partie des défauts de la constitution, & de la formation de l'armée. La publication de l'Art Militaire par le Maréchal de Puységur, leur avoit fait sentir que s'ils avoient été constamment victorieux dans la Guerre de 1741, ils étoient cependant encore bien éloignés du point de perfection auquel ils pouvoient arriver.

Profitant du loisir que leur don-

noit ce temps de paix, plusieurs d'entr'eux s'efforçoient de marcher sur les traces des Montécuculli, des Feuquières, du Chevalier Folard, & sur celles de ce Général qui les avoit toujours conduits à la victoire.

Un des ouvrages les plus intéressants qui parût dans ce premier moment d'effervescence, fut celui d'un Officier aussi distingué par ses talents & son application, que par sa naissance. Les essais de M. le Comte de Turpin, sur l'Art de la Guerre, prouvent combien il posséde les grandes parties de cette importante science. Nous verrons avec quelle application & quelle suite, il n'a cessé de contribuer à notre instruction, par ses differens Livres sur cet objet.

D'autres Officiers bien moins marquans, voulurent aussi se charger du soin d'instruire leurs camarades, mais ils avoient à faire à des gens trop

légers, & trop ennemis de l'application pour y réussir si-tôt.

En lisant les premiers ouvrages de Maizeroi ; du Père de l'Ordre Français, &c., on seroit peut-être tenté d'être peu surpris du médiocre accueil qu'ils reçurent. La science Militaire eut alors le sort de toutes les sciences. Ses premiers Professeurs la rendirent peu intelligible, & comme il falloit infiniment d'attention, pour pouvoir saisir quelques résultats éparpillés dans de gros volumes, il est assez simple qu'ils n'ayent pas fait dans le temps, une bien grande sensation.

De vieux Militaires qui avoient fait les guerres d'Italie, de Bohême, & de Flandres, & qui y avoient remporté tant de victoires, sans avoir le plus souvent, d'autres connoissances de leur Art, que celles qui peuvent s'acquérir par la pratique, se mocquoient bien haut de toutes ces nouveautés. Plusieurs d'entr'eux employoient

même cet esprit naturel à tant de Français, pour les tourner en ridicule. En vain un de ces jeunes auteurs, auroit voulu démontrer à un Lieutenant-Colonel de Cavalerie, ayant au moins trente-cinq à trente-six ans de service, que son régiment marchoit trop lentement, & avec trop peu d'ensemble, pour ne pas être exposé à être battu par un autre qui, se remuant plus légèrement, pourroit à ce moyen, le charger en tête & en flanc : il lui auroit répondu avec autorité, qu'à Leuze, à Fridlingue, & à Sahay, la cavalerie Française avoit battu celle des ennemis, en se servant des moyens connus. Il lui auroit affirmé qu'elle les battroit encore de même à la première occasion; & le ton d'autorité dont il auroit appuyé ces assertions, auroit fermé sans retour, la bouche au pauvre Péroreur.

Ceux d'infanterie pensoient abso-

lument de même. Tous ne voyoient rien de mieux dans le monde, que leur régiment, leur arme, leur armée, & leur pays.

La constitution Militaire leur paroissoit la meilleure possible, lorsqu'ils avoient des pensions de la Cour. s'ils n'en obtenoient pas, ils savoient s'en dédomager en accusant le Ministre de l'injustice la plus criante, & en étant persuadés que s'ils prenoient la peine d'aller parler au Roi, ils feroient vîte cesser les abus, contre lesquels ils étoient si révoltés.

Tel étoit l'esprit général d'une armée, & d'une Nation peu réfléchissante, lorsque la guerre qui commença en 1756, vint faire une révolution compléte, non seulement dans les idées militaires, mais même encore dans celles qui ne paroissent pas au premier coup-d'œil, y avoir un rapport direct, quoiqu'il ne soit pourtant nullement difficile d'en démontrer l'influence sur les premieres.

CHAPITRE III.

Examen approfondi des principales Actions, des Campagnes de 1756 & 1757.

§. I.

Actions passées en 1756, entre les Prussiens & les Armées étrangères.

CETTE Guerre offre à tous les Militaires un peu réfléchissans, les plus grands modéles à étudier, & les plus beaux exemples à suivre.

Jamais l'Art de la Guerre n'avoit été porté au point dont notre jeunesse a été, ou pu être si souvent le témoin. Jamais aucune Histoire Militaire n'a offert autant de prodiges de science, de combinaison que dans les immortelles Campagnes de Frédéric, & de Henri de Prusse. C'est en

les étudiant qu'on ſe démontre la ſupériorité d'une inſtruction approfondie, ſur toute autre qui, ſe faiſant aſſez d'illuſion pour croire que la ſeule valeur doit toujours l'emporter, a été ſi ſouvent punie de cette folle préſomption, ſans en être encore trop bien corrigée. A quelle cauſe faut-il donc attribuer le peu d'inſtructions ſatisfaiſantes qu'on peut ſe procurer en France, ſur des objets auſſi importans ? . . . Seroit-ce parce que les événemens ſe ſont paſſés trop récemment? ſeroit-ce parce que pluſieurs de ceux qui y ont joué les principaux rôles, n'ayant pas encore tous ceſſé d'exiſter, on auroit été aſſez arrêté par la puſillanime crainte d'être obligé de mortifier quelquefois leur amour propre, pour ne pas avoir publié les morceaux intéreſſans qui exiſtent ſur cet objet ? . . .

Nous le ſavons, on travaille préſentement à rédiger un Ouvrage, dont le titre ſera au moins impoſant. S'il

paroît bientôt, nous ne pouvons que désirer ardemment d'y trouver des sources aussi abondantes d'instruction que dans l'excellent premier volume du Général Loyd. Nous n'ignorons pas non plus qu'il existe une Histoire de cette guerre, qui nous auroit été du plus grand secours, si nous avions pu en avoir quelque communication [1].

Il nous a semblé qu'il étoit enfin temps, après vingt-six ans que ces grands événemens ont eu lieu, de rechercher avec la plus grande attention, quelle a été leur cause. Nous croyons pouvoir espérer que si nous ne l'avons pas rendue entièrement sensible, nous avons du moins, mis sur la voie des hommes ayant plus

---

[1] A la fin de l'année 1786, où nous écrivions ceci, nous étions informés que le premier de ces Ouvrages étoit entrepris par un ancien Militaire, ayant sous sa direction le dépôt général des Plans & des Archives de la Guerre.

Nous avions sçu qu'il existoit une Histoire des Campagnes du Prince Ferdinand, & une autre Histoire de la Guerre de sept ans; mais nous n'avions pu nous en procurer que des extraits manuscrits, & très-tronqués.

de talens, & plus de ressources que nous.

Persuadés que pour acquérir quelques-unes des connoissances les plus indispensables sur cette guerre, il falloit chercher à suppléer au grand inconvénient de n'avoir pas été témoin occulaire de ce qui s'est passé entre les Prussiens & les Autrichiens, nous avons été dans les pays où les plus grandes actions entre ces armées ont eu lieu. La, nous avons examiné de notre mieux, la nature de ces contrées; les positions qu'y ont prises les différentes armées, nous nous sommes servis des meilleures Cartes, & de Plans dont nous avons vérifié l'exactitude sur le terrein; nous avons profité des instructions que les Officiers & les Généraux Prussiens & Autrichiens (suivant cette politesse dont nous avons eu tant de sujets de nous louer), ont bien voulu nous donner. Nous avons ajouté à ces secours, les bonnes choses

que nous avons pu nous procurer par la lecture des Auteurs Allemands qui ont écrit avec la plus grande ſagacité, ſur ces importants objets [1]. ce n'eſt qu'après avoir employé plus de trois années à ces recherches, que nous avons cru pouvoir riſquer de préſenter aux Militaires, un objet vraiment eſſentiel pour eux, & fait à tant d'égards, pour intéreſſer tous les hommes, curieux de s'inſtruire à fonds, de la nature des reſſorts qui mettent en mouvement la politique actuelle de l'Europe.

Pour bien entendre ce que nous allons dire, il eſt néceſſaire d'avoir préſente à l'eſprit, la deſcription Militaire du Théâtre de la Guerre en Allemagne, qu'on trouve dans

[1] Dans le nombre de ces Auteurs, on doit diſtinguer particulièrement M. le Général de Wunf, & M. le Capitaine de Tilk. Tous deux ſont Officiers Saxons; leurs Ouvrages prouvent que l'inſtruction eſt très-commune dans une armée qui ne paroiſſoit pas encore avec beaucoup d'avantage, dans la guerre de ſept ans.

l'hiſtoire qu'en a fait le Général Loyd. C'auroit été le copier inutilement, que de vouloir en donner une ici. Nous nous permettrons ſeulement, de faire quelques obſervations ſur la conſtitution générale des pays, & ſur la nature du terrein, lorſqu'elles nous paroîtront avoir pu échapper à ſa ſcrupuleuſe attention.

L'ouverture de cette longue carrière de gloire & d'humiliations, de grands talents & d'erreurs ſi funeſtes aux hommes; cette ſuite non interrompue de grands ſuccès, & de plus éclatans revers, commença en Allemagne, par la bataille de Lowoſitz.

La deſcription qu'on en trouve dans le Général Loyd, eſt trop connue de tous les Militaires pour en reparler avec beaucoup de détail. D'ailleurs on la trouve encore faite de main de Maître, dans la nouvelle Hiſtoire de Frédéric II, qui vient de paroître.

L'objet des Autrichiens étoit de

dégager

dégager les Saxons, renfermés dans la grande prison de leur camp de Yrna. Le Maréchal de Brown vouloit pénétrer jusqu'à eux, par la rive gauche de l'Elbe ; le projet de Frédéric étoit de l'en empêcher.

Pour y parvenir, il falloit déposter le Maréchal de Brown de sa position au-dessus de Lowozitz, & le forcer d'abandonner un camp qui lui donnoit des facilités, pour s'ouvrir le chemin de Konigsteim. Toute la force de la discipline Prussienne étoit nécessaire pour faire parvenir cette armée en ligne jusques sur les sommets escarpés du Loboseh-Berg & du Hamelka. De ces points élevés, elle foudroya tellement les Croates & les Hongrais, postés dans les vignes sur le revers nord de cette montagne, qu'ils furent obligés de se retirer très-vîte. L'opiniâtreté du Maréchal Brown & du Général Lascy de venir attaquer des troupes aussi avantageusement postées

que l'étoient alors les Prussiens, ne servit qu'à faire tuer de braves gens, & faire blesser le Général Lascy. Tous leurs efforts ne purent jamais réparer la faute d'avoir négligé d'occuper le sommet de ces montagnes. Lowozitz, situé au bas de la première, ne pouvoit être conservé quoiqu'il fut gardé par des Croates, des Hongrais & une batterie. Les troupes, qui furent envoyées pour les soutenir, ne purent jamais y parvenir, & la batterie fut bientôt emportée, ainsi que le village, par l'infanterie Prussienne, observant autant d'ordre & de fermeté, que si elle se fût déjà trouvée à plusieurs affaires.

Les suites de cette bataille furent d'empêcher le Maréchal Brown d'effectuer sa jonction avec l'armée Saxonne, par la rive gauche de l'Elbe; mais, comme il lui restoit encore la ressource de pénétrer jusqu'à Pyrna par

la rive droite ; comme la réussite de ce projet auroit porté le Théâtre de la Guerre, en Saxe, au lieu de le laisser en Bohême, ce Général voulut encore faire une tentative sur la rive droite de l'Elbe.

En conséquence, après être convenu de son projet avec les Saxons, il se dirigea par Slumburg sur Rotmensdorff & Borsdorff. Parvenu, le 11, sur les hauteurs d'Altendorff, à un demi mille environ au-dessus de Schandaw, (bourg à une petite lieue de Konnigstain, à la tête d'un corps de douze mille hommes) [1], son apparition surprit d'abord le cordon Prussien, destiné à fermer toute communication aux Saxons avec la Bohême, par la rive droite de l'Elbe. Ce Général s'empara, sans coup férir, du

[1] Le Général Loyd dit que le Maréchal Brown n'avoit que huit mille hommes, le Général Warnery, acteur de cette grande scène, assûre qu'il en avoit douze. Cette assertion étant conforme à ce qui m'a été dit par des Officiers Autrichiens, m'engage à la préférer.

point important de Lichtenhayn, & des hauteurs d'Altendorff, dès le soir du 11.

Le poste de Schandaw est fort mal placé pour être défendu. Les montagnes, au milieu desquelles court l'Elbe, s'ouvrent assez sur la rive droite, pour former une espèce de petite plaine. Schandaw a été bâti à l'extrémité de cette vallée, resserrée sur le bord du fleuve : un assez mauvais bac, nous dit Warnery, & quelques canots, entretenoient une espèce de communication entre les deux rives de l'Elbe. Les hauteurs qui entourent Schandau, n'en étant souvent qu'à une petite partie de canon, auroient été aussi importantes que faciles à emporter par le corps, qui, maître de celles d'Altendorff, les commandoit. Mais le caprice de la nature a formé tant d'inégalités dans la petite lieue que l'on trouve de distance, qu'il étoit presqu'impossible de les emporter en

les attaquant de front, à moins d'être soutenu par une attaque faite par derrière. C'étoit à celle-là que le Maréchal avoit destiné l'armée Saxonne. L'on voit qu'il ne lui étoit nullement impossible de la rendre heureuse, en passant sur le ventre de ce bataillon seul, gardant alors l'abbatis, & en attaquant tout de suite la queue des défilés de Brokersdorff. Alors le Maréchal Brown, averti par la progression en avant de leur feu, auroit renforcé le sien. En vain les huit ou onze bataillons Prussiens [1] auroient eu pour eux l'avantage des défilés étroits de Zugenruck ou de Windich-fahre ; pressés à leur tête par douze mille Autrichiens placés audessus d'eux ; attaqué en queue par quatorze à quinze mille Saxons, ce corps auroit pu être forcé de repasser le fleuve à Schandau. Cette retraite ne pouvant se faire que par le

[1] Les écrits &, les relations devroient céder à l'autorité de Frédéric, qui nous assûre que ce corps étoit de onze bataillons & cinq escadrons. Page 110.

moyen de ces canots & de ce mauvais bac, qui entretenoient la communication, auroit été bien dangereuse, & n'auroit pu s'effectuer sans perdre au moins la plus grande partie de leur artillerie.

Mais les Saxons qui devoient passer l'Elbe, la nuit du 11 au 12, avoient si négligemment pris leurs mesures, & avoient été si attachés à leur canon, qu'ils ne purent venir à bout de finir ce passage que le 13 au matin. Dans la nuit du 13 au 14, cette armée n'eut même pas la présence d'esprit de passer sur le ventre du seul bataillon qui lui barroit le chemin pour s'étendre le long de l'Elbe, en se dirigeant vers Schandaw, de sorte qu'ayant perdu le moment décisif, le Maréchal de Brown, craignant avec raison d'être coupé, fut obligé de se retirer.

Lorsqu'on se représente que les Prussiens, ayant passé l'Elbe à Lowositz

ou Lentmeritz, pouvoient prendre une poſition ſur la rive droite de l'Elbe, & lui couper ainſi ſa communication avec Raudnitz, & toute retraite en Bohême, on voit combien il lui étoit indiſpenſable de l'accélérer.

L'armée Saxonne ſuccombant ſous ſa mauvaiſe fortune, ou plutôt ſans ſes groſſières fautes, fut obligée de ſubir cette capitulation qui fit alors tant de bruit.

La conquête de la Saxe entière; la réunion de l'armée Saxonne à celle de Pruſſe, par une incorporation forcée, étoient d'aſſez grands avantages pour ne pas diminuer la juſte confiance que le Roi avoit en ſes rares talens, & le peu de cas qu'il faiſoit de ceux de ſes ennemis.

§. II.

Campagne de 1757.

Les meſures que prit le Maréchal de Brown, au commencement de la

campagne de 1757, pour conserver la Bohême, ne paroissent pas avoir été de nature à faire changer l'opinion défavorable de Frédéric, pour les talens des Généraux qu'il avoit en tête. Les quatre corps Autrichiens, destinés à couvrir ce Royaume, avoient des communications trop difficiles pour pouvoir se rassembler en mesure de s'opposer vigoureusement à l'entrée de l'ennemi. Chacun d'eux étoit trop foible pour pouvoir se défendre seul; ainsi il ne pouvoit éviter d'être défait qu'en reculant, & en abandonnant les magasins qu'il avoit trop près de lui, & par conséquent sur les frontières. A la vérité le vice de cette disposition venoit en entier de l'idée présomptueuse, que ce Généralissime avoit conçue, d'obliger Frédéric, par la supériorité de ses forces, de se réduire à défendre la Saxe. Il paroît que l'impératrice, affermie dans ses projets d'offensive, si rians pour l'imagination,

par le ſoin affecté des Pruſſiens de fortifier & les fauxbourgs de Dreſde & Torgaw, crut devoir placer ſes magaſins, le plus près poſſible de la Saxe, & diſpoſer les quartiers d'hiver de ſon armée, de manière à pouvoir pénétrer en Saxe, dès que la ſaiſon ordinaire le lui permettroit. Frédéric ſut tirer parti de cette erreur. Ayant raſſemblé ſes troupes, dès le commencement d'Avril, il les fit pénétrer en Bohême. Deux de ſes colonnes firent replier deux diviſions de la gauche Autrichienne, placées à Eger & à Auſſig; &, par conſéquent, à plus de ſeize milles l'une de l'autre. Leurs magaſins furent enlevés, & ces deux colonnes Pruſſiennes ſe réunirent à Trebnitz ſous le commandement du Roi.

La troiſiéme venant de la haute Luſace, ſous les ordres du Prince de Bévern, trouva un ennemi qui, comptant ſur la bonté d'une poſition dans les montagnes, voulut entreprendre

de lui barrer le chemin, en s'obſtinant à garder le poſte de Reichenberg.

Le Prince de Bévern ne balança pas à y attaquer le Général Konigſeg [1]. Sa première manœuvre auroit pu lui en aſſûrer le ſuccès, ſi ce n'avoit pas été, à preſque tous les égards, une affaire de poſte. Ses colonnes étant parvenues à une bonne portée du canon de l'ennemi, il les fit ſerrer, & développer tout de ſuite. Cette manœuvre, par laquelle une armée entière eſt en bataille en moins de huit à dix minutes, auroit été excellente à employer contre une armée qui n'auroit pas été poſtée ; elle a ſans doute le grand avantage de diriger l'attaque, ſur le point que le Général croit devoir lui être le plus favorable : mais le Prince ne paroît pas l'avoir choiſi d'abord, de la manière

[1] Le Duc de Bévern avoit vingt-deux mille hommes, Konigſeg n'en avoit que vingt mille.

la plus convenable. Ayant fait attaquer la cavalerie des Autrichiens, ſans faire attention qu'elle étoit ſoutenue par le feu d'une infanterie à portée d'elle, & par celui d'une batterie de canon, la cavalerie Pruſſienne tenta en vain, dans deux charges preſque conſécutives, de ſurmonter d'auſſi grands obſtacles. Toute ſa valeur ne pût jamais lui procurer l'avantage de charger réellement celle de l'ennemi ; le feu violent dont elle étoit battue, ayant à chaque fois rompu ſes eſcadrons & dérangé ſa ligne avant qu'elle eut pu charger, il fallut alors corriger le premier plan, & en revenir à la manœuvre qui ſeule pouvoit réuſſir. En conſéquence, le Prince de Bévern fit monter ſon infanterie ſur des montagnes qui commandoient le flanc, & les derrières de l'infanterie Autrichienne & des batteries. Le feu nourri de ſes bataillons força bientôt ceux des Au-

trichiens de reculer, au point d'être hors de portée de ſoutenir les batteries. Alors il les fit attaquer par ces mêmes bataillons, & ſa cavalerie chargea en même-temps l'Autrichienne. Le Général Purpurati ayant voulu ſoutenir cette charge, à coups de piſtolet & l'épée haute, ſa cavalerie fut chargée & culbutée preſque ſur le champ ; les batteries enlevées ; & le Général Koëniſeck obligé de ſe retirer, en déſordre ſur Libenau, & enfin ſur Pragg.

La ſupériorité d'inſtruction de l'armée Pruſſienne, paroît avoir été une des principales cauſes de ce ſuccès. Sa cavalerie combattit ſerrée par eſcadrons, ayant des intervalles bien égaux : elle ne s'amuſa pas à tirailler, ni à lever inutilement le bras, mais joignit ſon ennemi avec l'impétuoſité qui lui eſt ordinaire, en lui portant la pointe au corps.

L'Infanterie, ſe porta avec ordre &

enſemble, ſur des montagnes très-difficiles. Elle profita de cette poſition avantageuſe pour déloger, par un feu ſupérieur, celle des Autrichiens; &, ayant marché avec fierté aux batteries ennemies, ſeconda efficacement les efforts de ſa cavalerie, par la priſe de ce canon qui lui étoit ſi nuiſible.

Pour ſe mettre bien au fait de la bataille de Prague, je crois qu'il faut donner une deſcription Militaire du terrein où elle s'eſt paſſée.

Prague eſt à cheval ſur la rivière, ou torrent de la Moldaw. La ville eſt commandée par des collines qui vont en s'élevant du côté de l'oueſt, ou de la rive droite de la Moldaw. Ces collines s'applaniſſent à quatre à cinq-cents pas de la ville, & forment une eſpéce de plaine raboteuſe qui ſe termine en face de Poſtchernitz, & Biſchowitz, à trois fortes lieues de Pragg. Cette plaine mon-

tagneuse est terminée au nord, par l'escarpement du Ziskaberg, qui, s'élevant presque à pic, auprès de Pragg, se prolonge, en diminuant de hauteur, jusqu'au village de Kigg, dans la direction de l'ouest à l'est. Cette chaîne de hauteurs, en a une autre vis-à-vis d'elle, sur laquelle elle domine; entre les deux, régne un vallon serré & encaissé, dans lequel coule un ruisseau, dont le cours n'étant nullement retenu, forme des flaques d'eau, & de petits étangs. Ce vallon s'élargit, en approchant de la Moldaw, de manière que le grand-chemin de Péterwald à Pragg y est tracé.

Au village de Hloupetin, placé sur la chaîne vis-à-vis celle du Ziskaberg, au-delà du vallon, & à un quart de mille de celui de Kigg, les côteaux s'élévent au-dessus de la chaîne amortie du Ziskaberg, & vont en amphithéâtre jusqu'à Satalitz, éloigné

d'une bonne lieue de Poſtchernitz.

Le vallon bourbeux qui ſépare ce dernier village, de celui de Kigg, commence, en cet endroit, à être moins reſerré; il offre même un défilé de près de cent toiſes de large, en approchant de Poſtchernitz. Pluſieurs chauſſées d'étangs traverſent ce vallon, en tout ou en partie.

La direction du terrein tourne de Kigg à Poſtchernitz, au ſud-eſt; de Poſtchernitz à Biſchowitz, elle eſt preſqu'entièrement au midi.

A l'égard de la rive gauche de la Moldaw, à laquelle on parvient par l'unique pont qu'il y ait à Prague, dès qu'on l'a paſſé, il faut plutôt grimper que monter, la montagne du Weiſſchérad.

La porte d'Egra eſt celle par laquelle les Français exécutèrent leur belle retraite, ſous les ordres du Maréchal de Belleiſle.

En ſe dirigeant au midi, on

trouve les bords de la Moldaw si escarpés, qu'il est très-difficile d'y faire passer une armée.

En se portant au nord de Pragg, cette rivière forme un arc, dont le bois s'étend à l'est, & est dessiné par les montagnes de Troya & de Liében, pendant une lieue & demie d'étendue.

C'est à l'extrémité du nord de cet arc, que le Roi de Prusse arriva au village de Podhaba, à deux lieues de France de Prague, le 5 de Mai. Son corps étoit de cinquante bataillons & de soixante-seize escadrons, formant, à-peu-près, cinquante-quatre mille hommes. Comme le Maréchal de Brown s'étoit laissé pousser & qu'il avoit toujours reculé de Budin à Velwarn, & de ce dernier endroit à Pragg, il se contenta de traverser cette ville, & de se porter sur le Ziskaberg.

Frédéric, n'ayant plus rien à craindre, de

des cinquante bataillons & des cent escadrons, sous les ordres du Maréchal Brown, fit jetter tout de suite deux ponts vers Podhaba.

Il n'ignoroit pas que l'envoi du Prince Charles, avoit donné tant de dégout au Maréchal de Brown, que ce dernier ne vouloit plus ni rien exécuter, ni même rien conseiller.

Le nouveau Généralissime connoissoit, sans doute, trop peu le terrein, pour se décider à faire des manœuvres qui, peut-être, lui paroissoient pouvoir le compromettre [1]. Ainsi rien ne s'opposant à l'activité de Frédéric, il fit passer la Moldaw au village

[1] En lisant avec atention ce qui a été écrit sur cette bataille, on pourroit croire que l'armée Autrichienne en changeant de position le 5 de Mai, avoit fait un mouvement pour se rapprocher de Pragg, & avoit par conséquent quitté sa position en avant du Ziskaberg pour se mettre sur son sommet, & se couvrir du vallon escarpé, des flaques d'eau, & des marécages qui se trouvent au pied : Si cette supposition est conforme à la vérité, alors le Prince Charles étant obligé de faire défiler son armée par l'unique pont que Pragg ait sur la Moldaw, & ayant plus de trois lieues de France à faire pour arriver à Podhaba, étoit presque nécessité de s'en tenir à la foible manœuvre qu'il employa.

de Seltz, à vingt bataillons, & à trente-huit escadrons, en prêtant le flanc à l'armée Autrichienne, supposée avoir passé sur la rive gauche de la rivière. Ayant porté cette armée sur les hauteurs de Prozits, il effectua sa jonction avec le Maréchal de Schwerin, après avoir chassé une espéce de grosse patrouille de cavalerie, trop foible pour lui résister. Alors ayant joint à son corps, les trente-un bataillons & les soixante escadrons [1], que lui amenoit le Maréchal, le premier projet d'un Général aussi entreprenant, fut d'attaquer l'armée Impériale de front,

[1] D'après cet état, qu'on croit exact, Frédéric avoit cinquante & un bataillons & quatre-vingt-dix-huit escadrons.

Comme chaque bataillon, quelque complet qu'il soit, n'est que de onze-cents hommes, il n'auroit donc eu que 56,000 hommes d'infanterie, au complet le plus effectif. Chaque escadron n'étant que de 160 à 175, le nombre des cavaliers n'alloit au plus qu'à 17,000 hommes : ainsi le total de l'armée ne devoit être au plus, que de 73,000 combattans. Ce nombre est différent de celui de 100,000, que toutes les rélations Autrichiennes, ont assuré être celui des Prussiens.

pendant que le Maréchal Keith, passant la Moldaw au-dessus méridional de Pragg, pour attaquer par derrière, cette armée ennemie, contribueroit à l'exterminer en entier.

La vue de la position des Autrichiens, l'obligea de faire quelques changemens à ce Plan.

L'armée postée sur le Ziskaberg, ne pouvoit être attaquée de front qu'après avoir escaladé la chaîne de hauteurs dont il est formé ; ainsi qu'après avoir franchi le vallon profond, escarpé & marécageux qui régne au pied de ces monticules.

Il fallut donc chercher sur la gauche, quelqu'endroit moins difficile. Le Maréchal Schwerin crût l'avoir trouvé entre Kigg, & Poschernitz.

Nous venons de voir combien il offroit encore de difficultés ; mais ce Général voulant sans doute seconder l'impatience de Frédéric, prit

le parti de faire déboucher la gauche de ses vingt-huit bataillons *AA*, commandée par Winterfeldt, pour soutenir les soixante escadrons de cette même gauche, qui défiloient au-dessus de Postchernitz, jusqu'en face d'un défilé *BB*, qui peut avoir environ 500 toises de large.

L'armée Impériale, voyant les Prussiens prendre cette direction, marcha par sa droite, & se porta jusqu'à Sterboholy, où elle s'appuya à un petit étang, ou plutôt à une potence *aa* de hussards.

Cette position faisoit face au grand débouché B entre Postchernitz & Bischowitz. La gauche se retiroit plus vers Pragg; dépassoit le chemin Impérial, & s'étendoit jusques sur les hauteurs *bb*, au delà de Kigg. La bataille ayant commencé par le passage de la colonne d'infanterie Prussienne aux points *AA*, la cavalerie de la gauche se prolongea bientôt assez, pour se

trouver au-delà de Poſtchernitz, & de la chaine de petits étangs qui régne ſur ſa gauche méridionale vis-à-vis de ce grand défilé *BB*, qu'on trouve à la fin de cette chaîne.

Les Autrichiens ayant auſſitôt porté toute la cavalerie de leur gauche à l'appui de leur droite, le Prince de Schonaich, les voyant ſe renforcer continuellement, prit le parti de les charger ſans avoir demandé du renfort. Comme il paroit qu'il avoit affaire à un nombre d'eſcadrons ſupérieur au ſien, ce fut en vain qu'il fit hazarder une attaque, par ſa première ligne *CC*, à-peu-près pleine. Il fut débordé, pris en flanc, & décidément repouſſé : ce mauvais ſuccès ne l'ayant pu empêcher d'en eſſayer une ſeconde, en faiſant paſſer quelques eſcadrons de ſa ſeconde ligne dans ſa première, pour en élargir le front, il fut encore pris en flanc, & mis dans un commencement de déſordre. Son

état feroit devenu bientôt encore plus fâcheux, fi le commandeur Warnery *DD*, n'avait pas battu les Huffards d'Haddick *aa*, apres avoir fait le tour de l'étang *a* ; & fi cet habile officier n'avoit profité de cet avantage pour fe montrer fur le flanc droit de l'aîle ennemie & pour l'obliger d'être circonfpecte.

Pendant ce temps le centre & la gauche de l'aîle droite Autrichienne repouffoient, fur-tout par le feu, la colonne Pruffienne débouchant en *A*. Fouquet ayant remplacé Winterfield, bleffé dangéreufement, porta une tête en avant des défilés, mais étant menacé fur fon flanc gauche *E* : fe trouvant écrafé par le feu de la batterie *EE*, ce corps fe repliait, en-deça du défilé *Af*, lorfque le Maréchal Schewrin qui s'étoit toujours tenu au-delà, vint prendre un drapeau de fon régiment, & faifant quelques pas en avant, cet exemple de courage & d'intrépidité, fut fuivi par toute la colonne.

Ce brave Chef ayant été frappé à mort dans cet instant, la colonne *A*, n'en passa pas moins le défilé, & forma la ligne, en *E E*.

Mais bientôt la gauche Prussienne *E*, entrainée par le désordre de sa cavalerie *G*, fut obligée de reculer beaucoup. Le Maréchal de Brown, se livrant à toute l'ardeur d'un jeune soldat, rompit sa ligne, en s'avançant avec sa seule aîle droite, pour achever la défaite de l'aîle gauche Prussienne.

Comme la cavalerie de cette gauche, continuoit de reculer, & que l'infanterie suivoit ce fâcheux exemple; ce mouvement en avant auroit pu être décisif si la cavalerie de cette aîle, avoit poussé décidément celle des Prussiens, & sur-tout si la ligne d'infanterie se fut portée toute entière en avant. Mais cette droite, n'ayant point été suivie de sa gauche, & l'ardeur de la poursuite

l'ayant emportée plus de ſix-cents pas au-delà de ſa gauche, Frédéric accouru dans ce moment critique, trouva le moyen de le rendre déciſif en ſa faveur. Sur le champ il fit porter la brigade de Dreskow en *HH*, & la fit placer, dans cet intervalle de ſix-cents pas, ſur le flanc gauche de cette aîle droite ſi entreprenante. Cette belle manœuvre en ayant impoſé aux grenadiers Autrichiens, fut vivement ſecondée par l'attaque vigoureuſe du brave Zeidlitz, accourant avec les vingt eſcadrons de ſa réſerve, au ſecours du Prince de Schonaich, ſi mal mené juſqu'à ce moment.

Sa ligne, formée preſqu'en entier de Dragons & de Huſſards, ayant, dès le premier choc, enfoncé & fait reculer la ligne Autrichienne, juſques vers Beneſchau, ſe trouva décidément ſur le flanc de la diviſion de Brown, de ſorte que partie de

cette cavalerie se trouva sur son flanc droit, tandis que la brigade de Tresckow, étoit sur son flanc gauche.

Comme pareille position n'est pas tenable, le Maréchal Brown fut alors forcé de reculer fort en désordre, & reçut une blessure mortelle.

Le Prince Henri à la tête de la droite Prussienne, se trouvant engagé à combattre par l'ardeur non réfléchie de Manstein, avoit attaqué en marchant à pied au premier rang de sa division, la batterie *J, J* qui avoit été si fatale au Maréchal de Schwerin & à tant d'autres braves Prussiens. Ce magnanime exemple enflammant le courage du Soldat, cette batterie fut bientôt emportée, avec un grand carnage de ses défenseurs.

Alors la gauche Impériale se trouvant également attaquée de front & de flanc, par les trente-trois bataillons du centre & de la droite Prussienne; étant battue par son propre canon

que le Prince Henri venoit de lui enlever, profita de sa position rentrante vers Pragg, pour se retirer vers cette ville.

On voit par ce récit que l'ordre & l'ensemble observés si imperturbablement par les Prussiens, furent certainement la principale cause du gain de cette importante bataille.

S'ils avoient été moins bien exercés, jamais Frédéric n'eût pu faire porter les colonnes de son centre, dans l'intervalle que la droite Autrichienne avoit eu la mal-adresse de laisser entr'elle & sa gauche.

Mais le coup-d'œil d'aigle de Frédéric, lui ayant découvert cette faute, il se hata d'en profiter.

Cette manœuvre décisive ayant été exécutée avec la plus grande fermeté fut encore secondée par la capacité de son digne frère, & par l'ordre & l'ensemble de son infanterie. A l'égard

de sa cavalerie, les manœuvres de celle de sa gauche, furent encore plus audacieuses que savantes. Pour que le Général Ziethen mit en déroute, avec une première ligne composée, presqu'en entier, de Dragons & de Hussards, (comme nous venons de le faire observer), une ligne ennemie composée de cuirassiers. Pour qu'il put réussir à la jetter sur la seconde, & à la mettre si fort en désordre, que la seconde ligne Prussienne, eut le temps de se remettre du dérangement qu'elle avoit essuyé dans ses deux premières attaques malheureuses, & d'arriver par les intervalles de cette première, lorsqu'elle eût culbuté les Impériaux, il fallut encore plus d'intrépidité que de manœuvres. Bientôt la seconde ligne Impériale, mise en déroute par la fuite de la première, se rejetta sur la troisième, de sorte que les cent escadrons dont ces lignes étoient compo-

fées, furent obligés de fe retirer fur Bénefchau, dans le plus grand défordre. Cette attaque fut exécutée parallelement. Mais les petites colonnes en potence, à l'extrêmité de la ligne, gagnèrent le flanc des Autrichiens au moment du choc, ainfi que la grande attaque s'exécute toujours en Pruffe. Comme cette première ligne Autrichienne avoit perdu des cavaliers, dans les deux premiers chocs, fon front étoit diminué : mais il ne paroît pas que fon Commandant ait penfé à l'élargir, en faifant paffer des efcadrons de la feconde ligne dans la première.

Ce mouvement étoit fans doute facile, mais il auroit dérangé l'ordre de bataille. Le fyftême de l'habitude, fi puiffant fur les Allemands, ne leur permit pas fans doute, d'exécuter quelque chofe d'auffi fimple & d'auffi aifé.

Il paroît donc que fi le Général de Ziethen eut la gloire de battre

une cavalerie cuiraſſée, avec des Dragons & des Huſſards, une des principales cauſes fut que ces cuiraſſiers avoient déjà ſoutenu & repouſſé deux attaques, & que leurs eſcadrons y ayant perdu des hommes & des chevaux, étoient néceſſairement plus mal en ordre que ceux menés par Ziethen, qui n'avoient encore rien fait.

Le ſuccès de cette bataille auroit été bien plus complet, ſi le Maréchal Keith avoit pu exécuter ſes ordres de paſſer la Moldaw, au-deſſous méridional de Pragg.

Alors l'armée Impériale attaquée par derrière, ſe ſeroit trouvée entre deux feux, & auroit été vraiſemblablement preſqu'entièrement détruite.

Mais le manque de pontons, l'eſcarpement des rives de la Moldaw, ne permirent pas au Maréchal d'exécuter ce projet peut-être plus brillant que ſolide.

Si Frédéric n'avoit pas un peu trop compté ſur le ſecours d'une auſſi

difficile diverſion, que celle d'une attaque faite par derrière, il ſe ſeroit ſans doute plus appliqué à reconnoître le terrein. Alors, *comme il en eſt convenu lui-même*, il ſe ſeroit prolongé par ſa gauche juſques entre Poſtchernitz & Biſchowitz. C'eſt-là qu'ayant la hauteur dominante de ſon côté, il auroit pu faire paſſer ſon armée ſur un front de cinq-cents toiſes au moins, & qu'en faiſant chaſſer Lawdon, alors ſimple Lieutenant-Colonel, occupant, avec quelques Croates, le village de Biſchowitz & les bois qui ſe trouvent à droite, il auroit eu ſon flanc gauche en ſûreté. Enſuite en déployant ſa ligne vis-à-vis des Autrichiens, il auroit profité, & de ſa ſupériorité en nombre, & de ſa ſupériorité en manœuvres, pour les battre encore bien plus complettement qu'il ne le fit.

L'un de ces deux événemens qui paroiſſent avoir été ſi poſſibles, auroit

fini cette guerre de sept ans [1], qui le mit tant de fois sur le point de succomber [2].

Le fâmeux blocus qui suivit cette

---

[1] On est d'autant plus fondé à le penser, que peu de tems après, lorsque le Roi fit bombarder Pragg, & lui fit encore bien plus de mal en l'affamant, l'Impératrice se voyant à la veille de perdre l'armée qui étoit dans cette Place, & craignant que le Général Dawn qu'elle envoyoit au secours, ne fut battu, avoit pris le parti extrême de se mettre à la discrétion du Roi de Prusse, dans le cas supposé de l'un de ces deux malheurs. On m'a assûré que M. le Prince de Kannitz avoit sa voiture attelée, & étoit prêt à partir pour aller trouver le Roi avec un blanc signé, que Frédéric auroit été le maître de remplir à son gré. Tels auroient été les fruits glorieux & utiles de la capacité & de l'instruction supérieure des troupes Prussiennes : de leur habitude imperturbable de garder toujours le plus grand ordre & le plus grand ensemble, au milieu de la chaleur du combat, & d'être ainsi toujours en état d'exécuter les mouvemens rapides & décisifs, dont le génie du grand Frédéric & celui des habiles généraux formés à cette grande école, ont sçu si bien se servir dans le cours de cette guerre.

Les réflexions du Général Loyd sur cette grande journée, sont extrêmement judicieuses : mais quoi qu'elles aient eu l'avantage de paroître avant les nôtres ; ce ne sont point elles qui ont guidé notre opinion, comme il sera aisé de s'en convaincre, en nous lisant avec quelque attention.

[2] Cette bataille étoit assez constamment l'objet de l'attention de l'Empereur. Dans les camps qu'il assembloit tous les ans à Pragg, il n'en est guères où cette action ne soit répétée. Tantôt l'Empereur commandoit l'armée qui se défendoit, tantôt celle qui l'attaquoit. Mais alors les fautes capitales de M. de Brown n'étoient plus commises. C'est ainsi que ce camp étoit vraiment instructif, & vraiment militaire.

action, fut sur le point de réussir à Frédéric. Pragg souffroit considérablement de la famine, sans que les Autrichiens parussent préférer de courir le risque de mourir glorieusement dans un combat, à celui de mourir lentement de faim. Ce fut en vain que les règles ordinaires de la guerre, sembloient leur promettre de se dégager, lorsqu'un orage eut emporté le pont d'au-dessus de Pragg. Le corps du Maréchal de Keith étant, dans ce moment, isolé sur la rive gauche de la Moldaw, sans autre communication avec le Roi, que par le pont placé au-dessous vers Lieben, & obligé par conséquent d'occuper un pays de plus d'un grand mille d'Allemagne, présentoit ce semble, de grandes facilités pour le combattre avec avantage.

Lorsqu'on a visité ce terrein : lorsqu'on a vû que l'armée Autrichienne pouvoit, à son choix, se porter au-
dessus

dessus de Pragg, par une des trois portes de la partie de la ville, appellée le petit côté. Qu'elle étoit maîtresse de tomber, avec trente ou quarante des bataillons renfermés, sur telle partie de ceux des Prussiens qu'elle auroit préféré d'attaquer, en profitant de leur dispersion dans des postes isolés dans un terrein de plus d'un grand mille; il est difficile de regarder, comme une conduite digne d'un grand Homme de guerre, & d'une armée aguérie, la foible tentative qu'elle fit le 24 Juin. Le Général Loyd, en disant « que ceux qui ont » la moindre idée des opérations mili- »taires, ne peuvent comprendre pour- » quoi les Autrichiens ne firent pas » cette tentative » (1), leur a fait un reproche très-juste & fondé.

Si ces ennemis avoient été plus entreprenans, sans doute que Frédéric

(1) Page 63.

auroit prouvé, par sa triste expérience, combien il est dangereux d'attaquer une armée sous *une forteresse*.

Le Maréchal Dawn ayant remplacé Piccolomini, dans le commandement des troupes de Moravie, étoit à Bohmischbrod, le lendemain de la bataille de Pragg.

Cette position, à cinq lieues au plus de l'endroit où s'étoit passée cette grande action, le mit à portée de recueillir toute l'aîle droite Autrichienne, retirée sur Béneschau. Craignant bientôt d'être attaqué par le Duc de Bevern, détaché de la grande armée Prussienne, il se retira sur Kolin & Kuttenberg. Là, s'étant renforcé par tout ce que la Cour de Vienne pût lui envoyer de troupes, il en reçut l'ordre positif de marcher au secours de Pragg.

Pour l'exécuter, il se porta sur le Prince de Bévern, le 12 Juin, & l'ayant tâté dès le 13 à Kuttemberg,

ce dernier craignant d'être attaqué férieufement le lendemain, prit le parti de fe retirer fur Kolin. Le 15, étant inquété par les mouvemens des Autrichiens, & fur-tout par la pofition de Nadafti à Zafmuski. il continua fa retraite fur la grande armée, un peu *précipitamment*, puifqu'il dépaffa la pofition avantageufe de Swoyfchits, où il auroit pu & du tenir jufqu'à l'arrivée de Frédéric.

Ce Prince, en continuant fa retraite fur Kaurfim, renconrra fon Roi, dès le lendemain.

Frédéric n'avoit avec lui que fix bataillons & cinq efcadrons; ainfi l'on voit qu'il s'étoit un peu mis en l'air. Le lendemain le Prince Moritz le joignit avec cinq bataillons, & autant d'efcadrons. Toutes ces réunions ne lui donnoient que trente-un ou trente-deux bataillons, & quatre-vingt efcadrons, formant en tout trente-cinq

à quarante mille hommes. (1). Le Maréchal Dawn, dont le projet paroiſſoit être de s'ouvrir le chemin de Pragg, rétrograda alors dès le 16 à Krichnau. Le 17 il prit encore une poſition plus propre à ne pouvoir être attaqué par ſon flanc droit, à ce qu'il croyoit, en portant ſa droite juſqu'au village de Kreſczor, marqué A dans le Plan.

Ce village commande impérieuſement la vallée, rocailleuſe dans quelques endroits, marécageuſe en d'autres, s'étendant depuis ce village juſqu'à

(1) Dans la lettre à Milord Marshall, Frédéric s'eſt jugé lui-même, en diſant : « vingt-trois bataillons ne ſuffiſoient » pas pour déloger ſoixante mille hommes d'un poſte avan- » tageux ». Nous croyons qu'il s'étoit trompé de 8 à 9 bataillons ; avec le petit nombre de 23, il auroit été difficile de perdre, en tués & en bleſſés, les douze mille deux cens hommes, que la relation officielle fait perdre à l'infanterie Pruſſienne. Les 23 bataillons ne devoient guères faire, en ce moment, plus de vingt-quatre mille hommes. Il auroit été réſervé à une armée Pruſſienne, de donner l'exemple unique d'un corps qui, ayant perdu la moitié de ſes ſoldats, ſut encore ſe retirer avec ordre, & ſauver ainſi ceux qui lui reſtoient. D'après notre calcul, l'armée Pruſſienne devant être de trente-un mille hommes d'infanterie, ſa perte de douze mille deux cens hommes devient un peu plus vraiſemblable.

Kolin. Dans cette vallée, qui court le long de l'Elbe, & qui est à-peu-près large d'un bon mille, on trouve le village de Kurtlitz, situé sur la rive droite d'un ruisseau escarpé, allant se jetter dans l'Elbe. Ce même ruisseau forme une ligne de défense au nord de ce village. La ligne Autrichienne se prolongeoit sur sa gauche, jusqu'à Kresczor, en passant derrière les villages de Brzist, & de Chotzemitz.

A l'est du premier, régne un ravin escarpé dans la direction du nord au sud. Ce ravin a, dans des endroits, plus de cent pieds de large, il va mourir dans le chemin impérial.

Une petite hauteur au-dessus de Brzist, avoit décidé à y établir une batterie *f*.

Celle qui s'éléve à Chotzemitz, servoit d'emplacement à une plus forte *G*.

Tout ce terrein, de plus d'une lieue de France, est une plaine mon-

tagneuse, commandée par le chemin impérial de Pragg à Kolin. Ce grand chemin est à une bonne lieue de France, de ces villages. La ligne faisoit un crochet sur la gauche, au-dessus de Chotzemitz, pour occuper la hauteur de Brzeszerau. Cette dernière se rapproche beaucoup du chemin impérial; mais comme elle est rude & escarpée, il n'étoit pas facile d'y aborder. Une batterie de gros canon, U, couvrant la plaine de son feu, la rendoit encore plus respectable. Mais d'un autre côté, si cette aîle gauche étoit postée de manière à ne pouvoir être attaquée qu'avec un grand danger, on pouvoit être à-peu-près sûr qu'elle ne descendroit pas pour secourir le reste de sa ligne, ni pour attaquer, de concert avec elle. Ce fut sur cette disposition que Frédéric régla la sienne. Malgré la grande inégalité du nombre, il ne craignit pas de se montrer en plein jour aux Autrichiens.

Le 18 Juin, Frédéric marcha sur quatre colonnes aux ennemis, dans la direction du grand chemin impérial, allant de Planian à Kolin. Sa gauche se porta sur Braditz, & sa droite étoit à-peu-près vers Statizluntz.

Il n'y avoit d'autre moyen d'attaquer la droite Autrichienne, que d'escalader les hauteurs du village de Kersczor & celles des batteries. Ce mouvement, exécuté avec autant de fierté que d'audace, par le général Hulzen, à la tête de sept bataillons, & de quelques escadrons *A a*, après que le Général Ziethen *P P*, passant le ruisseau de Kurtlitz *O*, eut rencogné le général Nadasty, posté en *D*, dans le fonds du vallon de Kolin, & jusqu'au de-là d'un ravin pierreux *q*, eut d'abord le succès le plus complet. Le village de Kresczor fut emporté d'emblée, ainsi que les batteries *B B*. Les premiers bataillons d'Hulzen, pénétrèrent au-delà de ce village en *K*.

Ce brave général croyant être soutenu, continua de charger avec vigueur la ligne ennemie. Ayant pénétré jusqu'en *M*, bientôt quelques grenadiers se formant en demi quarré, percèrent la droite Autrichienne en *N*, & la mirent dans un assez grand désordre. Mais la première ligne Prussienne, qui, d'après les ordres du Roi, devoit former la droite de l'attaque, & s'y appuyer, eut la mal adresse de continuer à marcher en colonne, en se dirigeant trop à gauche en *R*.

Le Prince Moritz s'étant ainsi trompé de direction, ne put suivre les ordres du Roi. Pour les exécuter, il auroit fallu se porter directement sur Krefczor, soit en colonnes, soit en bataille : mais s'étant enfourné peu-à-peu dans l'espéce d'entonnoir renversé, formé par la vallée que commande Krefczor, ce général se trouva bientôt auprès de Kurtlitz.

Sa division ayant alors essuyé quel-

ques coups de fusil de la part de six à sept cents Croates, abandonnés par Nadasty, le Prince fut assez peu éclairé pour vouloir employer toutes ses forces, à un aussi chétif exploit. Cette besogne fut bientôt finie; mais comme il se trouvoit alors empêtré dans cette vallée difficile, il se trouva totalement isolé, & de la ligne entière, & de l'avant-garde.

Ce fut en vain que ce corps Prussien tenta de réparer cette grande faute, dès qu'il se fut emparé de Kurtlitz, & qu'il essaya de pénétrer jusqu'à Krefczor, par le flanc droit de ce village.

Hulzen ayant été accablé par le nombre, venoit d'être obligé de s'en retirer avec tant de précipitation, qu'il avoit été obligé d'y mettre le feu, & n'avoit pu faire enclouer les canons de batteries *B B*.

Les Impériaux s'en étant remis en possession, s'en servirent pour fou-

droyer la colonne Prussienne qui vouloit pénétrer à Kresczor. Comme les monticules sur lesquelles ce village est situé, seroient fort difficiles pour deux ou trois hommes seuls qui voudroient y grimper, la division de Moritz ; battue par le canon, ne put jamais ni se former, ni parconséquent être en état de les escalader.

Bientôt les pertes qu'elle faisoit à chaque décharge de l'artillerie Impériale, l'obligèrent de se retirer fort en désordre du côté de Braditz (1).

Le Maréchal de Dawn, voyant qu'il n'avoit affaire qu'à la petite division de Hulzen, porta sur son flanc

(1) Ceci diffère du compte que rend, de cette affaire, l'auteur du tableau du régne de Frédéric. On lit, dans cet ouvrage, « que la gauche Prussienne s'approcha trop de la » *gauche* & du centre des ennemis ». L'erreur de la gauche des ennemis, au lieu de la droite, est sûrement celle de l'Imprimeur. Mais ce dont nous croyons être sûrs, c'est que cette bataille fut perdue principalement « pour avoir laissé entre la » premiere ligne Prussienne & l'aîle gauche, un vuide dont » les Autrichiens surent profiter ». On voit que ce stile n'est pas trop celui d'un militaire. Un homme du métier auroit dit : entre la droite de la première ligne & l'aîle gauche, &c. Alors il auroit présenté un sens clair & précis.

gauche tout la droite de ſa ſeconde ligne *LL*. Cette attaque fut encore renforcée par une partie de ſa réſerve *EE*, placée d'abord derrière ſa gauche, pour repouſſer une attaque par le centre, que le Maréchal craignoit, non ſans apparence, pour ceux qui ſe ſont convaincus de ſa poſſibilité, par l'inſpection du terrein.

Une ſupériorité auſſi écraſante, ne tarda pas à forcer le brave Hulzen d'abandonner une victoire qu'il croyoit être ſi près d'obtenir.

Sa retraite précipitée, ſur le grand chemin, lui fit rencontrer la colonne du Prince Moritz qui ſe retiroit de même.

Deux diviſions ainſi battues, ne pouvoient être bien en ordre. Leur rencontre imprévue ne put qu'augmenter le commencement de déſord e qu'elles éprouvoient.

Comme Hulzen avoit donné le ſignal de la priſe de Kreſczor, en faiſant

mettre le feu à quelques maisons isolées, ce signal de succès avoit engagé le combat sur tout le front de la ligne, malgré les ordres du Roi, donnés à la droite de ne pas entrer en action.

La ligne Prussienne avoit le très-grand inconvénient d'être séparée par une trouée que le corps du Prince Moritz auroit dû remplir.

Nadasty, accouru à cet endroit, remarqua bien vîte ce vuide. Il courut aussitôt en avertir le Maréchal Dawn; lui fit cesser d'écrire des ordres de retraite, & l'ayant amené vers le point S, il le convainquit par ses yeux, de la facilité qu'il y avoit de battre les Prussiens de la même manière qu'ils avoient sçu vaincre à Pragg. Sur le champ ce brave Hongrais se jetta, avec ses hussards, soutenu par un régiment d'infanterie Wallone R, dans l'intervalle TT, que la fausse direction du Prince Moritz avoit laissé dans la ligne. Bientôt

chargé & repoussé par le régiment de cavalerie du Prince de Prusse, ce dernier voulut encore enfoncer le régiment Wallon ; mais il fut si maltraité par le feu de ce corps, par celui de l'artillerie, & par les chevaux légers Saxons, qu'il ne pût soutenir l'attaque de quelques autres escadrons Autrichiens, aux ordres du général Serbelloni. Ces derniers, animés par l'exemple de leurs camarades, forcèrent le régiment du Prince, ainsi que celui de Bévern, de sortir de la ligne ; & de ne plus entretenir sa communication.

Frédéric accouru de Kawinsdorff, fut le témoin d'une retraite aussi forcée, & du désordre de sa ligne. Il ne put réussir à la remettre un peu en ordre, qu'en la portant en arrière & à-peu-près hors de la portée du canon. Mais ce fut en vain qu'il s'opiniatra de nouveau à vouloir emporter le village de Kresczor. Ses troupes rebutées revinrent, à la vérité, jusqu'à

ſept fois à la charge ; mais comme elles trouvèrent toujours le corps de réſerve Autrichien ; placé en potence ſur l'aîle droite, pour prendre en flanc tout ce qui viendroit l'attaquer, le courage, l'ordre & l'enſemble ne purent jamais ſurmonter tous ces obſtacles. En vain le Roi ſe porta-t-il à la queue de ſes colonnes d'attaque. En vain tint-il, à ſes grenadiers, ce propos qui peint ſi bien les mouvemens dont ſon âme fière étoit agitée (1), ne pouvant pas leur donner les forces ſurnaturelles dont ils auroient eu beſoin ; il fallut enfin les faire retirer (2).

La diverſion qu'il eſſaya de faire en attaquant un peu la gauche Au-

(1) Avez-vous donc le projet d'être éternels, dit-il à ceux de cette colonne, qui ſe trouvoient forcés de rétrograder.

(2) Dans une lettre de Frédéric à Mylord Marshall, ce grand général avoue que « dans le vrai, il devoit prendre » plus d'infanterie. *Les ſuccès*, mon cher Lord, *donnent ſou-* » *vent une confiance nuiſible* ».

C'eſt dans cette lettre qu'il ne parle que de 23 bataillons.

Mais dans l'hiſtoire de la guerre de ſept ans, *tom.* 3, *pag.* 171. il parle de 31 bataillons, comme nous l'avons obſervé ci-deſſus.

trichienne, ne fut pas heureuse, parce que s'étant trop décidément dirigé à gauche, il ne lui restoit plus assez de troupes pour tourner la hauteur de Brzerau, & qu'il ne put l'attaquer que de front. Cette diversion sembleroit avoir pû être plus utile, si elle avoit plutôt été dirigée sur le centre, où la cavalerie, assez inutilement placée à gauche, auroit eu pleine & entière liberté de manœuvrer. En refusant décidément sa droite, & renforçant d'autant son attaque du centre, sa ligne auroit pu être mieux garnie, malgré la fausse démarche de la colonne qui s'étoit jettée dans la vallée de Kolin. Cette même colonne s'étant retirée au même endroit que l'avant-garde, comme nous l'avons dit, s'embrouilla de manière qu'elle ne put se remettre en ligne régulière que très-tard. Les Autrichiens avoient dès-lors des succès si décidés, que tout le génie militaire de Frédéric, se trouva im-

puiſſant pour rétablir les affaires.

Plus on examine le terrein avec attention, plus il devient apparent qu'il étoit poſſible à Frédéric, de former une principale attaque ſur le centre, le terrein y étant aſſez libre & aſſez ouvert, il auroit pu faire ſoutenir la ligne d'infanterie qu'il auroit poſtée contre Britz & Chotzemitz, par une autre de cavalerie. N'ayant pas alors à combattre les grands obſtacles que la nature du terrein lui oppoſoit à la droite, ainſi qu'à la gauche de ſes ennemis, il auroit pu, vraiſemblablement, enfoncer ce centre; alors il auroit eu à choiſir l'aîle qu'il auroit voulu détruire.

C'eſt ainſi qu'il ſemble que, ſi Frédéric avoit été moins preſſé de combattre, & *qu'il eut pris une connoiſſance plus exacte de la nature du terrein*, il auroit eu la gloire de finir tout d'un coup la guerre, de la manière la plus brillante, par le gain de

cette

cette journée : elle l'auroit rendu maître de faire assez la loi à l'Impératrice, pour qu'elle lui abandonnât partie des Luzaces, le Comté de Glatz, & la Silésie Autrichienne.

Par malheur pour lui, il ne se *donna pas le tems de connoître mieux ce champ de bataille, que celui de Pragg.* Sans cette grande inattention, la régle qu'il a suivie si constamment, d'attaquer en flanc, parce qu'il *étoit toujours inférieur en nombre*, n'auroit sans doute pu l'engager a préférer un avantage si difficile à obtenir par sa droite, à ceux bien autrement faciles que lui offroit la nature de ce terrein.

L'avantage d'avoir repoussé Frédéric, parut devoir suffire au circonspect général Autrichien. Peut-être crut-il que la retraite des Prussiens n'étoit qu'une ruse pour l'engager à quitter une position qui lui avoit valu l'avantage inespéré de les faire retirer : ce qu'il y a de certain, c'est qu'il les

laissa faire leur retraite sur Planian, & sur Nymburg, sans chercher à profiter du désordre où ils se trouvoient.

Ce premier échec, qu'une armée Prussienne, commandée par Frédéric, ait essuyé, ne doit nullement empêcher de rendre justice à l'ensemble & à l'ordre imperturbable de ces redoutables légions. Ce fut à ces deux grands moyens qu'elles furent redevables de ce premier succès, que la faute du Commandant de la première ligne, les empêcha de rendre décisif.

Le Maréchal Dawn ayant ainsi laissé retirer l'armée Prussienne sans *la poursuivre*, cette molesse contribua peut-être à donner assez de confiance à Frédéric, pour lui faire concevoir le projet de se maintenir long-tems en Bohême.

Le Prince de Prusse fut chargé du soin important de veiller sur les magasins de Nymbourg & de Zittau, ainsi que de garder la communication

de la Bohême avec la Siléſie, « parce » que l'on ſuppoſoit que le Maréchal » Dawn agiroit contre l'armée du Roi, » & le Prince de Lorraine, contre » celle du Maréchal Keith, *& l'on ſe » trompa* ».

Cet aveu magnanime d'une grande erreur, ne peut cependant empêcher de trouver un peu extraordinaire qu'elle ait duré pendant à-peu-près *un mois.* Il ſemble qu'un tems auſſi long auroit pu donner les moyens à Frédéric de ſe r'ouvrir une communication avec l'armée campée à *Nimes.*

La diviſion du Prince Henri, placée à Trabotſchau, ſur la droite de l'Elbe, donnoit, ce ſemble, de grandes facilités pour une opération auſſi importante. Sans doute il auroit fallu être poſitivement inſtruit de l'eſpéce d'armée qu'il avoit en tête. L'on voit avec peine, qu'un auſſi grand

(1) Hiſtoire de la guerre de ſept ans, *tom.* 3.

homme que ce Prince n'ait pas sçu plutôt qu'il n'avoit affaire qu'à Nadasty (1).

Cette erreur lui coûta plus de dix mille hommes dans la fâcheuse retraite du Prince de Prusse, mal secondé de la plupart de ses généraux. Bientôt revenu de cet état de langueur, le Roi

(1) Dans la correspondance entre Frédéric & son frère Auguste, on voit que cette erreur duroit encore le 7 Juillet, puisqu'il donnoit pour motif de son séjour à Leutmeritz, celui de tenir les montagnes de Saxe, pour couvrir son *magasin de Dresde*; pour avoir l'Elbe libre, & pour détacher des corps, destinés à réprimer les incursions *des Français*. Dès qu'il n'avoit affaire qu'à Nadasty, toute son armée ne lui étoit nullement nécessaire pour garder les montagnes de Saxe, ni pour avoir la liberté de l'Elbe. A l'égard des incursions des Français, comme la bataille d'Hasteinbeck n'eut lieu qu'en Juillet, & qu'ils ne furent à Erfurt qu'à la fin d'Août, suivant Frédéric lui-même (*tom.* 3, *pag.* 131,) ils ne pouvoient lui causer une inquiétude bien fondée, dès le 20 Juillet.

Le Roi ne nous parle pas de l'accueil farouche qu'il fit à Bautzen, au Prince de Prusse, en lui ordonnant de partir *sur le champ*. Cette dûreté ne paroît cependant avoir été que trop réelle.

Frédéric ne se rappelloit pas ce que valloit Zittau, lorsqu'il écrivoit : « Zittau n'est en lui-même d'aucune conséquence », cette ville est l'une des plus peuplées & des plus riches de l'Allemagne, nous dit le général Loyd. « Zittau » est une des villes la plus *opulente par son négoce*, après celles » de Saxe » suivant Warnery. Busching en parle dans les mêmes termes.

de Prusse voulut en sortir brillamment en combattant le Prince Charles. Mais les camps de ce Prince furent toujours trop bien choisis pour qu'il fut possible de l'y attaquer.

Pendant plus d'un mois employé à ces tentatives, les Français arrivèrent à Erfurth. Frédéric résolut d'aller lui-même à leur rencontre, espérant sans doute qu'il en viendroit à bout, plus aisément que des Autrichiens.

Douze jours après son départ de Silésie, son général de confiance; ce Winterfeld, dont Warnery nous a laissé un portrait ayant l'air de la plus grande vérité (1); cet homme sur lequel « le Roi avoit compté pour exé» cuter les mesures prises pour la dé-

(1) « Jamais homme n'a été doué *d'un plus heureux* génie. » Ses ordres étoient courts & précis. Comme il étoit homme, » il étoit accusé d'avoir une ambition outrée; de ne pouvoir » souffrir d'égal, d'être vindicatif, aimant trop la flatterie. » On dit que c'est lui qui a introduit dans l'armée une cer» taine méfiance les uns des autres, & un air rampant, qui » sent trop l'esclavage ». *Campagnes de Frédéric, par Warnery,* » *pag.* 214.

» fense de la Siléſie », fut battu & tué à l'affaire de Moys (1).

Si l'on en croit Warnery, ſon intime, ce fut par ſa faute, de n'y avoir pas porté tout ſon corps. Si l'on en croit Frédéric, *qui n'y étoit pas*, ce fut pour avoir été conférer avec le Prince de Bévern (2).

---

(1) Warnery, l'ami & le compagnon d'armes de ce général, aſſure « qu'il avoit placé deux bataillons ſur le Holzberg, » *trop loin de lui*; qu'il etoit à Gorlitz, lorſqu'on vint l'a- » vertir de l'approche de l'ennemi; que n'en ayant d'abord » voulu rien croire, il finit par aller avec le ſeul régiment » de Menteuffel, tandis qu'il auroit dû avancer avec tout » ſon corps ».

(2) Frédéric accuſe ce Prince « d'avoir négligé de prendre » le camp de Lawenberg, ou celui de Schmutzeifen, par leſ- » quels il auroit couvert la Siléſie ». Warnery, qui étoit de cette armée, *nous apprend que* « la mort de Winterfeld, fit » perdre courage aux ſoldats, connoiſſants peu le Prince de » Bévern, & embarraſſa beaucoup ce Prince, parce que ce » général étoit dépoſitaire de l'ordre & du ſecret du Roi ». Il convient bien que le Prince renforça les garniſons de Glarz, Neuſſ; mais il aſſure que le Prince eut la gloire « de prévenir » le Prince Charles à Breſlau, quoiqu'il eut douze milles » de plus à faire que lui, & pluſieurs rivières à paſſer ».

Il nous apprend encore que cette armée de Bévern, ne fut jamais de plus de 22,000 hommes, tandis que celle des Autrichiens alloit à près de 100,000.

Lequel des deux doit être crû? Le Journal intitulé *Dantziger Beytrage*, confirme preſque toujours les aſſertions de Warnery. Les autres ſources dans leſquelles j'ai puiſé, ſont peu ſatisfaiſantes ſur un point auſſi propre à inſtruire de la ſorte de juſtice avec laquelle Frédéric traitoit quelquefois ſes généraux.

Quelques jours avant (le 25 d'Août), le général Lehwald ayant attaqué de lui-même ou *par des ordres particuliers du Roi* (1), l'armée Russe, perdit la bataille de Jagendorff.

L'armée Prussienne n'étant au plus que de 23,000 hommes, avoit affaire à près de 100,000 ennemis. Cette extrême inégalité ne pouvoit être réparée que par la science des manœuvres & celle des mouvemens.

Le Maréchal Lehwald, parut d'abord sur le point de réussir, en ayant à-peu-près surpris l'armée Russe, puisque d'après sa propre relation, le Maréchal Apraxin fut attaqué *avant que son armée fut formée.*

(1) Dans l'histoire de la guerre de sept ans, on lit : « le » Roi avait donné carte blanche à M. de Lehwald ». Mais cette manière paroît si opposée au caractère connu de Frédéric, & elle est contrariée si positivement par tout ce que nous avons lu à ce sujet, que c'est, de notre part, une déférence marquée pour tout ce qui vient de ce grand homme, d'avoir balancé l'opinion unanime, par la sienne seule.

Frédéric paroît faire un reproche à son général, de n'avoir pas attaqué les Russes, après la prise de Mémel, pour empêcher la réunion de leurs *deux corps* ; nous ignorons si ce reproche est réellement bien fondé.

Frédéric nous apprend que l'infanterie Prussienne ayant d'abord emporté le bois placé au centre de l'armée Russe, fut prise en flanc & à dos par M. de Romantzow, avec 20 bataillons de la seconde ligne, & obligée de se retirer.

Suivant d'autres Auteurs, les Russes n'ayant pas été attaqués le 29, comme ils auroient pu l'être, selon Frédéric, s'étoient mis en marche le 30 au matin, par leur seconde ligne.

Comme elle pénétroit au travers du bois, sur la direction du flanc gauche des Prussiens, ceux-ci en obliquant à droite, se trouvèrent bientôt après leur première attaque, exposés à un feu de flanc & de derrière par cette seconde ligne Russe.

Comme celle des Prussiens marchoit par la lisière du bois avec le projet de la tourner, ainsi que les batteries qu'y avoient placées les Russes, elle rencontra celle de ses ennemis. Sur-

pris de cette rencontre imprévue, les Pruſſiens firent ſur les ennemis, deux décharges *de trop loin.*

L'inutilité de ce feu encouragea ceux qui l'avoient eſſuyé, de s'avancer plus vîte ſur cette ligne troublée, & à la forcer de rebrouſſer chemin.

Dans la confuſion de ſa retraite au travers du bois, ayant apperçu des troupes ſur le chemin par où elle ſe retiroit, cette ſeconde ligne s'aviſa très mal-à-propos, de tirer deſſus.

Ce feu inattendu, ſortant d'une partie du bois pour laquelle la première ligne n'avoit nulle inquiétude, lui ayant fait croire qu'il partoit des ennemis, la força de ſe retirer aſſez en déſordre, dans la plaine. C'eſt là que ces deux lignes, de la même armée, s'apperçurent de leur fatale erreur; mais il étoit trop tard pour la réparer. La ſeconde ligne Ruſſe ayant ſuivi la ſeconde ligne Pruſſienne, avoit

à-peu-près gagné le flanc de la première. Les grenadiers qui gardoient le bois, y revinrent dès que les Prussiens furent ainsi obligés de s'en retirer. Ainsi le Maréchal Lehwald n'eut plus autre chose à faire, que d'exécuter une retraite mesurée & courageuse.

L'invasion de Berlin ; l'apparition menaçante de l'armée combinée de l'Empire, avec un gros détachement de celle de France ; la convention de Closter-Seven; la prise de Schweidnitz, avoient réduit le Roi de Prusse, au dégré le plus effrayant d'infortune. Son courage seul put alors le soutenir, & lui laisser assez de présence d'esprit pour remporter cette victoire de Rosback, qui commença à rétablir si bien ses affaires.

Comme nous ne rendons compte, dans ce chapitre, que des événemens ayant eu lieu entre ses armées & celles des Autrichiens, nous ne dirons en-

core rien de cette mémorable journée.

Le Prince de Bévern, avec ses 22,000 hommes, assez mal composés, & si mal équipés que la plupart n'avoient *plus de souliers*, avoit été trop heureux que le Prince Charles ne l'eut pas accablé avec ses 100,000 hommes.

Le général Autrichien, s'étant borné à soutenir le siége de Schweidnitz, avoit laissé le tems à l'armée Prussienne de se rétablir un peu, dans son camp, sous Breslaw (1). De son côté le Prince de Bévern avoit peut-être trop montré, par un séjour de plus de six semaines

---

(1) Frédéric nous assure que « le Prince de Bévern n'avoit » qu'un mouvement à faire pour se porter sur le flanc de l'en- » nemi, qu'*il auroit battu probablement*, pag. 227 ».

D'après ce qu'on vient de lire, il sera difficile de ne pas voir combien il a été induit en erreur sur ce point. Si l'on en croit Warnery, son éloignement pour le Prince a pu y contribuer beaucoup. A la vérité, il semble que le séjour de l'armée Prussienne fut bien long à Breslaw : il semble encore que les dix escadrons d'hussards, qui furent pris à Schweidnitz, auroient pû être plus utilement employés à l'armée de campagne ; mais toutes ces fautes n'égalent pas celle d'avoir pu vaincre les Autrichiens, & de ne l'avoir pas fait. Il paroît que cette entreprise étoit trop téméraire, pour pouvoir être tentée par un autre général que Frédéric.

dans ce camp, qu'il se trouvoit trop heureux de n'y pas être inquiété. Dès que Schweidnitz, mal défendu, eut été pris, toute l'armée Autrichienne vint lui tomber sur le corps. Comme, à l'avantage d'une supériorité de plus de deux tiers, elle joignoit encore celle d'agir offensivement, elle profita d'une position trop étendue, pour la forcer dans l'endroit le plus foible.

Une batterie de 70 piéces ayant bientôt fait taire les 12 qui défendoient Schmiedenfeld & la Loo, cette petite rivière fut couverte de Ponts, & l'armée Autrichienne la passa. Comme les retranchemens placés sur le front des Prussiens, ne se tenoient point, l'infanterie se trouvoit découverte, sur-tout au centre, vers Grabischen. Ce centre finit par être enfoncé; & l'infanterie qui le défendoit, fit sa retraite sur Breslaw, sans que le Prince de Bévern, *l'eut ordonnée.* Ce général étoit allé à sa gauche, où

il paroît que ſa préſence étoit peu néceſſaire, puiſqu'elle étoit commandée par Zeiten, & qu'elle n'avoit affaire qu'à *Nadaſti*. On a reproché à Zeiten, avec beaucoup d'apparence, de ne s'être pas plus reſerré ſur Grabiſchen, lorſqu'il vit les Autrichiens paſſer la Lohe à Groſſmochber ; effectivement il ſe trouva trop éloigné du centre, pour pouvoir le ſecourir, lorſqu'il fut attaqué. L'étendue de terrein que ce centre occupoit, n'étant pas aſſez garni de troupes, ce fut dans cet endroit foible que les Autrichiens parvinrent à pénétrer.

Après avoir remporté cette victoire de Breſlaw ; après s'être rendu maître de la ville de ce nom, par une capitulation ſi prompte, qu'elle fit peu d'honneur à la réputation du commandant, le Prince Charles croyoit la campagne finie.

Quoiqu'il eut appris, depuis pluſieurs jours, la victoire de Rosback,

il ne pouvoit croire que Frédéric pût *faire voler son armée*, pour la transporter à plus de 40 grands milles dans le mois de Décembre. Mais la nécessité de rétablir les affaires, ayant fait imaginer à Frédéric de faire voyager son infanterie *en chariots*, il se montra bientôt en Silésie, à la tête de 36 à 40,000 hommes.

Le Prince Charles croyant qu'il étoit honteux de l'attendre, avec une armée victorieuse, & à-peu près le double de celle des Prussiens, marcha à eux, & eut l'imprudence de passer la Schweidnitz-wasser, au lieu de s'en servir pour se couvrir. Alors il prit poste à Leuthen, un peu en avant de la rive gauche de cette rivière, & à plus d'une lieue de France, en avant de Lissa.

Sa position étoit dans une plaine, coupée par quelques villages & parsemée de quelques hauteurs. La gauche de l'infanterie finissoit derrière le

village de Saghutz, placé ſur une de ces hauteurs. Cette aîle étoit défendue par un bois, un abattis & une batterie. La cavalerie de l'aîle gauche ſe retiroit en arrière de ce point, en formant un angle rentrant en forme de crochet A, dont la ligne gauche alloit s'appuyer aux hauteurs boiſées, aux pieds deſquelles eſt le village de Groſſgolhau. Le flanc gauche de cette aîle étoit encore couvert par les huſſards de Nadaſty B, formant une équerre en arrière. De ce village de Saghutz, cette infanterie s'étendoit juſques à celui de Frobelwitz, ayant Leuthen vis à vis de ſon centre, & Frobelwitz en avant de ſa droite. L'aîle droite de cavalerie, aux ordres du général Luchéſi C C, s'appuyoit à cette infanterie & alloit rendre aux bois qui bordent la plaine de Leutheu. La réſerve D, formoit un angle, un peu moins rentrant que celui de la gauche, à peu de diſtance de la

droite, & elle s'étendoit dans la direction du village de Nypern. Des bois la masquoient en partie, le reste étoit à découvert dans la plaine de Nypern. (1).

Un général ordinaire auroit sûrement attaqué cette droite qui étoit à-peu-près en l'air. Aussi la crainte que les Autrichiens avoient pour elle, facilita beaucoup l'illusion que les mouvemens des Prussiens leur causèrent. Ceux-ci après avoir délogé l'avant garde des Autrichiens, de quelques hauteurs au-delà de Born qui étoit à plus d'une lieue & demie de leur position, sans corps intermédiaire, & cette avant-garde s'étant retirée pour couvrir leur flanc droit, les Prussiens se trouvèrent libres de faire tous les mouvemens qu'ils jugèrent convenables. En conséquence, Frédéric fit paroître son avant-garde E,

(1) Cette position tient deux bonnes lieues de France.

dans la plaine au-delà de Born ; & il sçut si bien augmenter la crainte que les Autrichiens avoient pour leur droite, que le général Luchési ne cessa de demander d'être secouru. Ses pressantes sollicitations ayant engagé à lui envoyer la réserve, le Général Dawn s'y porta lui-même, pour la placer convenablement, sur la droite, comme nous l'avons observé Pendant que les Autrichiens étoient occupés de ce faux mouvement, Frédéric avoit profité d'une vallée assez profonde *ff*, qui s'étend de Born jusqu'à Lobelintz, (village placé sur une hauteur, vis-à-vis un plateau, sur lequel est le village de Saghutz,) pour y faire marcher les quatre colonnes de son armée. Celle de la droite étoit de cavalerie ; les deux du milieu, d'infanterie, & la quatriéme de cavalerie. Les têtes de ces colonnes s'étant montrées au-delà de Born, avoient changé de direction, par un quart de conver-

ſion à droite, ſur un front de diviſion.

Comme il n'y avoit pas un ſeul huſſard ſur les points de Heiden, de Redandorff, ni même de Lobelintz. Comme ceux de Nadaſty ſe contentèrent d'éclairer les hauteurs & les marécages de Kleint-gohlaw, (c'eſt-à-dire le flanc droit des Autrichiens), qui pouvoit être gardé ſuffiſamment par bien moins de moitié de ce corps nombreux, ces colonnes arrivèrent juſqu'en avant de Saghutz. Elles firent ainſi plus d'une grande lieue, en ſe dirigeant ſur l'aîle gauche des Autrichiens, ſans que ceux-ci, occupés en entier de l'attention qu'ils avoient pour leur droite, & ayant pouſſé l'inattention au point de ne pas éclairer le terrein à une demi lieue au plus en avant de leur ligne, ſe fuſſent apperçus de rien. Partie de l'avant-garde Pruſſienne, après avoir maſqué ce mouvement des colonnes, fila légèrement par ſa droite. Lorſque les

têtes des colonnes eurent joint les queues de celles qu'elles avoient à leur droite, l'armée n'eut qu'un quart de conversion à faire pour se trouver en bataille, & en état d'attaquer la hauteur fortifiée; la batterie; & le village de Saghutz. Quatre bataillons de l'avant-garde firent cette attaque *GG*, & furent soutenus par l'aîle droite de l'infanterie *H*, aux ordres du Prince Ferdinand. Le flanc droit de cette aîle fut couvert par quatre bataillons *J*, qui étoient en potence sur le flanc de l'aîle droite de cavalerie, & qui faisant demi tour à droite, lorsque le Général de Ziethen fit ses efforts pour se porter en avant, malgré la difficulté du terrein, vinrent fermer l'intervalle des premières & secondes lignes d'infanterie. Ce Général, à la tête de deux lignes de cavalerie, & d'une troisiéme de hussards, secondoit l'attaque du village de Saghutz, avec son intrépidité

ordinaire. La difficulté du terrein ayant rompu plusieurs de ses escadrons, le Général Nadasty sortant précipitamment de derrière un grand bois, se trouva sur son flanc droit *K*, & le fit reculer vers son infanterie. Ce fut alors que ces quatre bataillons placés en potence, furent d'un bien grand secours. Leur feu fit bien vîte rebrousser chemin au corps de Nadasty, & le Géneral de Zeithen eut alors le tems de prendre sa revanche avec tant d'usure, que cette aîle fut culbutée, & poussée jusques derrière la seconde ligne d'infanterie. Pendant ce tems l'attaque du village de Saghutz avoit parfaitement réussi. Les batteries avoient été emportées, & les troupes de Wurtemberg & de Bavière *L*, que l'on avoit eu l'imprudence de mettre en première ligne, & celle de leur confier le point important de la défense du flanc de l'aîle gauche, malgré leur peu d'expérience à la guerre, cédèrent,

après une très-molle résistance. Bientôt elles furent mises dans un si grand désordre, que le Général Prince d'Esterhazy, & les Généraux Macquier & Angern se portèrent inutilement à leurs secours avec de la cavalerie *M*, & avec la seconde ligne *N*. Ils virent bientôt leurs lignes rompues, mises en confusion, & battues en détail par l'aîle droite Prussienne qui s'avançoit en ordre, soutenue du feu d'une artillerie nombreuse. Ces Généraux Autrichiens n'ayant pu empêcher leurs divisions de quitter une position où elles étoient écharpées par des batteries enlevées la plupart à Saghutz, essayèrent vainement de les rallier sur les hauteurs de Gukerwitz, & de Krampitz, avec les fuyards de la gauche, au moyen d'une conversion centrale. Les fuyards ayant mis le désordre parmi les colonnes, chaque corps se trouvant isolé, ne put avoir assez de tems pour exécuter ce mouvement

avec préciſion, & pour former une ligne régulière. Celle des Pruſſiens marchant en oblique ſur ſa droite, & en tenant ſa gauche fort en arrière, ſon centre & cette gauche parvinrent à embraſſer Leuthen, lorſque leur droite commençoit à le dépaſſer.

L'infatigable Zeithen pouſſant ſans relâche, & le corps de Nadaſty, & la cavalerie de la ſeconde ligne, parvint enfin à les obliger de s'enfuir vers Liſſa, & vers les ponts que l'armée Autrichienne avoit fait jetter ſur la Schewidnitz-waſſer. Ce fut en vain que les Autrichiens s'étant enfin décidés à faire agir cette droite, qui, juſques là, leur avoit été bien plus à charge qu'utile, la portèrent à plus d'un quart de lieue en avant de Frobelwitz, en *laiſſant ſon flanc abſolument en l'air.* Ce fut inutilement qu'ils eſſayèrent de former deux nouvelles lignes d'infanterie, de manière que la première avoit le village de Leuthen,

à dos & à son centre, & que la seconde tenoit à ce même village; leur gauche repoussée & battue pendant ce tems, n'en fut pas moins obligée de se retirer bien plus près de Lissa, qu'elle ne l'étoit au commencement de la bataille. Cette seconde position, prise avec la précipitation qu'occasionne le tumulte & la confusion d'un combat, avoit le grand défaut d'être infiniment gênée par ce village de Leuthen, qui empêchoit que les deux lignes ne pussent se communiquer avec liberté. La droite étoit commandée par trois hauteurs, *P*, *Q*, *R*, qui n'en étoient pas à plus d'une grande demi portée de canon, ainsi sa position n'étoit pas tenable, dès que l'ennemi viendroit les occuper. Le régiment de Ferdinand Brunswich profitant de cette négligence, se saisit de ces postes si importants, & y établit aussi-tôt une batterie. Les Prussiens n'hésitèrent pas à porter par derrière la

hauteur marquée *R*, la cavalerie de leur gauche, ſous les ordres du Général Drieſen. On voit que Frédéric abandonnoit le flanc de ſa gauche d'infanterie, en ne lui laiſſant de protection que celle de la batterie, & de ces hauteurs qui occupent près d'un grand quart de lieue de longueur. L'attaque de ce Général Pruſſien ſe dirigea ſur le flanc droit de la cavalerie Autrichienne, & fut conduite avec tant de vigueur & d'intelligence, que le Général Lucheſi vit ſon aîle culbutée, & fut tué en voulant la remettre en ordre. Alors la cavalerie Pruſſienne s'étant rabattue ſur le flanc droit de l'infanterie Autrichienne, la mit en déſordre, & en fit jetter la plus grande partie dans le village de Leuthen. Cette dernière attaque fut exécutée avec tant d'ardeur, que cette brave infanterie ne voulut pas ſe donner le temps de faire avancer du canon, & qu'elle attaqua à l'arme blanche. Les Autrichiens ſe

défendirent avec courage; mais ne pouvant pas manœuvrer dans un village où ils étoient entassés; n'ayant pas pratiqué assez d'ouvertures aux maisons & aux vergers, pour pouvoir former une ligne, leurs pelotons ou leurs corps étant isolés les uns des autres, furent forcés, & non cependant, sans avoir tué assez d'ennemis pour ne pas avoir fait voir, qu'ils étoient dignes d'être soldats (1).

C'est ainsi que finit cette grande action, à quatre heures passées du soir, le 5 Décembre. L'obscurité qui régne à cette heure, dans ce mois, n'empêcha pas trente-huit à quarante

(1) Frédéric ne parle point de cette résistance, mais il parle d'un corps commandé par M. de Wedel, auquel il attribue la dernière manœuvre qui fixa la victoire, après avoir emporté Leuthen. Comme la relation Prussienne dit que « l'ennemi redoubla de force & de courage au village de » Leuthen ... La prise de Leuthen décida le succès de la » bataille ». Comme nous n'avons lu que dans l'histoire de 7 ans, les exploits de ce corps commandé par M. de Wedel, nous ne pouvons que mettre notre lecteur en état de juger si c'est à tort ou avec raison, que nous n'avons donné place à ce témoignage *unique*, que dans cette note.

mille Prussiens, de détruire ou de prendre plus de vingt-un mille des soixante-dix à quatre-vingt mille combattans, dont étoit composée l'armée Autrichienne (1). C'est ainsi que le triomphe de la supériorité de capacité de Frédéric, & celui des principes d'instruction de son armée, fut aussi brillamment que solidement établi.

Ce grand exemple prouva encore combien une victoire de cette importance peut être décisive. Frédéric ayant poursuivi l'armée battue sans relâche, l'obligea d'abandonner Breslaw à ses propres forces, en se retirant d'abord sous Schweidnitz : dès qu'elle fut que Breslaw & les dix-sept mille hommes qu'elle y avoit laissés, étoient tombés le 19 Décembre, en son pouvoir, elle fut se réfugier en Bohême.

---

(1) Suivant Frédéric, « on diroit que l'armée Impériale » étoit de 60,000 hommes ». A la vérité, il n'en met que 33,000 pour l'armée Prussienne. S'il a été trompé, comme nous le croyons, sur les quantités, il ne l'a pas été sur les proportions.

Il falloit deux aussi grandes victoires pour rétablir les affaires des Prussiens. Toutes deux furent remportées par des armées, ayant à faire à un nombre de combattans au moins le double du leur. Toutes deux furent cependant gagnées en attaquant, & en *portant un plus grand nombre de soldats* sur *le point de l'attaque*, que celui auquel ils avoient à faire. Toutes deux dûrent ce succès au soin de déborder l'ennemi, & à celui de l'attaquer de front & de flanc : toutes deux eurent les plus grandes suites, par l'activité & la capacité de Frédéric. Toutes deux enfin, sont les plus beaux monumens que la science militaire de ce siécle puisse offrir à l'étude & à l'admiration de tous les gens de guerre, & deux des bâses immuables sur lesquelles les talens militaires de Frédéric ont pris place dans le Livre immortel des Fastes des guerriers.

DEUXIÈME SECTION.

Grands Evènemens Militaires entre les François, les Alliés & les Pruſſiens, en 1757.

UNE armée Française, ſous les ordres du Maréchal d'Eſtrées, avoit pénétré dans les Etats de Frédéric, entre le Rhin & le Weſer. Parvenue à ce dernier fleuve, l'armée Hanovrienne, aux ordres du Duc de Cumberland, n'en diſputa preſque pas le paſſage. Elle laiſſa même M. d'Armentières, paſſer tranquillement cette barrière avec un petit corps à Blankenaw; s'établir ſur la rive droite, & y reſter *iſolé de la grande armée* pendant huit *jours*.

Cette négligence donna toute facilité au Maréchal d'Eſtrées, d'arriver enfin ſur ce fleuve, & de le paſſer, ſans oppoſition à Tonnenburg.

Tout militaire qui aura vu les bords

du Wezer, depuis Beverungen jusques à Hameln & Minden, se sera convaincu de la facilité de les garder pendant long-tems. La position de la rive droite est presque toujours fort au-dessus de la rive gauche. Des montagnes & des gorges, sur-tout celle de Minden, offrent sans cesse des positions où l'on commande le grand chemin par lequel il faut nécessairement passer, à demi-portée du canon.

Il ne paroît pas que le Maréchal ait profité bien vivement de l'avantage d'une aussi molle défense, ni de sa grande supériorité en troupes. On peut dire, pour l'excuser, qu'il étoit jalousé par plusieurs Officiers Généraux ; & ce qui prouve combien peu il devoit compter sur quelques-uns d'entr'eux, c'est ce qui se passa à l'affaire, & non à la bataille d'Hhastenbeck. M. le Duc de Cumberland comprenant enfin qu'à force de reculer, il alloit se laisser pousser dans l'Electorat d'Ha-

novre, résolut d'arrêter & de tenir un peu tête à l'armée Française, en prenant la position d'Hastanbeck.

Sa gauche étoit appuyée aux bois & aux hauteurs d'Apfort. En avant d'elle, se trouvoit un marais jugé impraticable & protégé encore par une bonne batterie, placée sur un plateau tenant à la ligne. L'armée s'étendoit ensuite sur des hauteurs un peu moins escarpées, ayant vis-à vis de son centre le village d'Hastenbeck, placé dans une trouée d'environ deux mille pas, où parconséquent il étoit assez facile d'arriver.

Cette trouée est au pied des hauteurs sur lesquelles les Hanovriens avoient établi une batterie de six piéces de gros canon. Au-dessus de ces premières hauteurs, il s'en éléve encore d'autres sur lesquelles les mêmes Hanovriens avoient placé deux obuziers, & huit piéces de canon de parc.

Tous ces côteaux, dont le principal

verſant eſt du côté du fleuve, ſont couvertes de bois très-épais & très-fourés.

On voit que cette poſition n'étoit pas ſuſceptible d'être attaquée de front, ailleurs qu'au village de Haſtenbeck. On peut être, en conſéquence, un peu ſurpris de voir une aîle de cavalerie s'étendre inutilement, à ce qu'il paroît, ſur la gauche, vis à-vis des marécages jugés impraticables, ou du moins au travers deſquels cette cavalerie ne put jamais paſſer. Il en eſt de même des douze bataillons qui faiſoient face auſſi inutilement aux ennemis, fort en-delà d'Haſtenbeck.

Le point déciſif étoit le flanc gauche des Alliés. Il devoit être attaqué par M. de Chevert, à la tête de la droite. Mais comme M. d'Armentières & M. d'Anlezy en commandoient chacun une autre, il paroît que leurs mouvemens n'étoient pas dirigés avec le concert & l'enſemble

qu'il auroit fallu pour obtenir un succès prompt & décisif. Il paroît également que chacune de ces colonnes hâtoit ou ralentissoit son attaque, suivant la volonté de son chef particulier, sans qu'aucun d'eux eut ordre de se réunir dès qu'il lui seroit possible, pour ne former qu'une même ligne d'attaque. Ce grand défaut d'ordre & d'ensemble, donna sans doute lieu au Général de Sporcken de charger en front & de flanc, une brigade isolée des autres, faisant partie de l'attaque de M. d'Armentières. Une pareille attaque ne pouvant qu'être heureuse, cette brigade fut bientôt repoussée, & son canon enlevé Il en venoit d'arriver autant à une autre, chargée de protéger une des batteries de l'attaque de M. de Chevert. Le Prince héréditaire, ayant fait reculer cette troupe, s'étoit emparé du canon, & l'avoit dirigé sur les troupes Françaises. Ces petits succès pensèrent devenir décisifs par

par la méprise où les habits rouges de la brigade Irlandaise, firent tomber une des colonnes Françaises. Cette couleur, la même que celle des Anglais, ayant fait prendre cette brigade pour une troupe ennemie, il s'établit, pendant quelques momens, un combat à coups de fusil, entre les troupes d'une même armée. Ce fut alors qu'on vint rapporter au Maréchal d'Estrées, qu'il étoit coupé, & qu'on vouloit le décider à ordonner la retraite.

Heureusement pour sa gloire, qu'il ne put s'y résoudre. Pendant qu'il balançoit, les Français mettant enfin de l'ensemble dans leurs attaques, & en dirigeant une sur Hastenbeck, le Duc de Cumberland ayant vu que cette attaque étoit près de leur réussir par le succès de celle de Chevert, ne s'opiniâtra plus à défendre ce village (1),

(1) Nous avons encore ici le malheur de ne pas présenter cette affaire comme Frédéric; suivant lui (*pag.* 150.) « les » Français furent chassés du bois, & le victorieux colonel

& fit sa retraite fort paisiblement derrière la rivière d'Hameln (1).

Quoique cette affaire ne put être mise au pair d'une bataille gagnée, elle devoit en produire à peu-près tous les avantages. Il est à présumer que le Maréchal d'Estrées en auroit retiré bien de la gloire, & la France de grands avantages, si des intrigues de Cour n'avoient substitué à sa place cet homme dont la mémoire doit du-

---

» Breitenbach s'empara de *leurs canons* & de *leurs drapeaux* ». Mais ce fait ne se trouvant nulle part ailleurs, & se bornant à l'attaque de cette brigade isolée, dont nous avons fait mention, nous n'avons pu refuser la préférence au témoignage général, sur celui de Frédéric. Sans doute ce Prince n'étant pas à cette armée, aura été induit en erreur par des rapports inexacts. Il auroit été vrai de dire, *on prit des canons aux Français*; mais il ne l'est nullement d'avancer *que les canons*, *les drapeaux* des Français furent pris. Comme un seul mot change une phrase! & comme il est aisé, avec un seul mot, de lui faire exprimer une vérité, ou de lui faire présenter une erreur!

(1) Le public n'a été que trop instruit des plaintes que le Maréchal d'Estrées forma contre un des principaux officiers généraux de son armée. Les éclaircissemens que le Maréchal présenta au Roi. La disgrace de ce même officier général. Le témoignage de l'armée; tout a paru se réunir pour faire voir combien il avoit été mal secondé par celui qui naturellement devoit être un de ceux auquel il devoit avoir le plus de confiance.

rer aussi long-tems dans les fastes des talens de la guerre & de la galanterie, que son âge s'est prolongé au-dessus de celui de ses concitoyens.

Cet heureux successeur du Maréchal d'Estrées se trouvant à portée de pousser vigoureusement l'armée alliée, s'empara de l'Electorat d'Hanovre & de plusieurs Provinces du Roi de Prusse, avec cette rapidité & cet éclat qui accompagnent toujours les expéditions heureuses des Français. L'armée qu'il avoit en tête, ayant encore joint à ses autres fautes, celle de se laisser couper d'avec Magdeburg, fut acculée à l'Elbe & réduite à l'alternative, ou de signer la convention de Closter-Severn, ou d'être entièrement détruite. Sans doute que la prudence auroit demandé que cette armée fut *au moins* séparée, & que les corps dont elle étoit composée, eussent été renvoyés chez eux, avec promesse de ne plus servir de toute la guerre ; mais

la prospérité des Français ayant été de tous tems accompagnée de quelque présomption & de quelque négligence, ces deux inséparables compagnes présidèrent sans doute à la rédaction de cette capitulation, signée le 3 Septembre.

De si grands succès décidérent enfin l'armée de l'Empire à s'assembler le 21 d'Août. En joignant, 30,000 soldats & cinquante-deux piéces de canon à 30,000 Français, cette armée combinée de 60,000 hommes, parut devoir achever d'écraser Frédéric. Mais cette armée étoit sous les ordres d'un vieux Prince d'Hildburghausen, que le Maréchal de Villars auroit sans doute dépeint comme les vieux Généraux Allemands dont il trace le protrait (1).

Il peut être instructif de suivre un moment les opérations de ce Généralissime pour apprécier les talens de la vétusté.

---

1) *Voyez* Mémoires de Villars, *tom.* I. *pag.* 47.

Le projet de cette armée étoit de pénétrer en Saxe : de la conquérir ; & d'ôter ainsi au Roi, non-seulement la facilité de pénétrer en Bohême par ce passage, mais encore les grandes ressources que lui procuroit un pays aussi abondant & aussi riche. En conséquence sa marche fut dirigée sur Leipsick, mis alors, par les Prussiens, un peu plus en état de se défendre qu'il ne l'est présentement.

Frédéric étant accouru, le 12 de Septembre, pour faire face à ces nouveaux ennemis, avec trente mille hommes au plus, le Prince ne crut pas devoir risquer de le combattre. Malgré sa supériorité du double, il recula jusqu'à Eiseuach, où il prit une position si avantageuse, que le Roi, qui l'auroit combattu dans une ordinaire, ne crut pas qu'il fut possible d'y attaquer, avec quelqu'apparence de succès, une armée aussi supérieure à la sienne. En conséquence

il se couvrit de la Sâala, & fit deux gros détachemens de son armée. L'un sous les ordres du Prince Moritz, étant parti le 13 Octobre, apprit en chemin la glorieuse expédition du Général de Haddick contre Berlin. Le Roi en ayant été informé dans le même moment, partit pour secourir sa capitale, & ne put laisser que sept mille hommes au Général Keith, pour défendre la Sâala.

Ce mouvement forcé du Roi auroit du entraîner la prise de Léipsick, & la destruction du petit corps du Général Keith qui s'y étoit renfermé: mais l'armée combinée marcha si lentement, que quoi que le Roi se fut retiré dès le 12 Octobre, elle n'arriva que le 27 à Weissenfelds. Alors ayant passé la Sâala, & n'étant parconséquent qu'à quatre lieues de Léipsick, au lieu de marcher décidément sur cette place, le vieux Prince s'amusa à l'inutile cérémonie de la faire

ſommer. Pendant toutes ces lenteurs, le Roi eut le tems de revenir, & quoiqu'en raſſemblant toutes ſes forces, il n'eut tout au plus que vingt-cinq mille hommes, l'armée combinée ne crut être en ſûreté, qu'en ſe couvrant de la Sâala.

Elle n'y fut pas long-tems tranquille. Le Roi fit attaquer Weiſſenfelds dès le lendemain 30 Octobre, & tout ce qui ne put paſſer le pont, fut tué ou fait priſonnier. L'audace des Pruſſiens augmentant par ce ſuccès, les enhardit à paſſer la Sâala aux points de Merſebourg & de Hall. On a peine à croire qu'une armée ſupérieure de plus du double, ait porté la foibleſſe, non-ſeulement juſqu'à laiſſer paſſer la Sâala aux Pruſſiens, ſans s'y oppoſer, mais encore à ne pas faire éclairer leur marche par les trois Régimens de huſſards, qui étoient à cette armée. Il fallut pourtant deux jours pour effectuer ce paſſage & raſſembler

les trois colonnes vers Rosback, en avant de Weissenfelds. Le 3 fut employé de part & d'autre à se reconnoître. Le 4, le Roi ne voyant pas d'apparence d'attaquer une armée très-supérieure, & qui occupoit avec soin des positions avantageuses, prit le parti de se couvrir aussi de quelques petites montagnes qui étoient un peu en arrière.

L'armée combinée eut alors l'imprudence de penser que les Prussiens n'avoient emporté Weissenfelds, passé la Sâala, & marché en avant, que pour se retirer & repasser au plutôt une rivière, étant souvent, (sur-tout au mois de Novembre), grosse au moins comme le bras de la Seine qui passe sous la branche du Pont-neuf, nommée la Samaritaine. Il n'est pas possible de ne pas voir qu'à cette erreur grossière, elle joignit encore celle de s'imaginer que la manœuvre la plus belle qu'elle put faire étoit de prendre

l'armée Prussienne par son flanc gauche, en lui coupant sa retraite sur la Sâala. C'est ainsi que la présomption de nos novices guerriers, comptoit détruire dans un jour, une armée qui leur avoit paru, il y avoit à peine quarante-huit heures, assez redoutable pour les obliger de reculer.

Le Généralissime & les Officiers généraux, s'abandonnant à la même imprudence qui a fait perdre aux Français les batailles de Créci & d'Azincourt, se contentèrent d'avoit reconnu *très-légèrement*, la position du centre & celle d'une partie de l'aîle gauche Prussienne. C'en fut assez pour les décider à se mettre en marche avec la plus grande vivacité, à neuf heures passées du matin, pour gagner le flanc gauche de cette aîle qu'ils avoient résolu si précipitemment d'attaquer & *de battre*. En conséquence de ce parti, pris si fort à la hâte, le Général de S.-Germain avoit ordre de soutenir le

centre & l'aîle gauche, supposés joints au reste de l'armée.

Les trois colonnes des Alliés étant bientôt parvenues à hauteur des Prussiens, firent halte. La cavalerie voyant que les Prussiens paroissoient en mouvement sur leur gauche, crut qu'ils vouloient se replier. En conséquence de cette remarque présomptueuse, le vieux Généralissime ordonna de marcher à l'ennemi. Les Généraux s'avancèrent si vivement avec la brigade Autrichienne faisant la tête de l'armée, que l'infanterie ne pouvant suivre, cette cavalerie se trouva séparée de son infanterie de plus d'une demie lieue, & trop isolée entre les Prussiens & la Sâala, pour pouvoir s'empêcher d'être accablée & détruite, avant que d'être secourue. Il étoit trois heures, lorsque cette armée donnoit ainsi au Roi la certitude de faire un de *ces jours gras*, comme il les appelloit. Ce Prince, qui avoit chargé le

Général Séidlitz du commandement de sa cavalerie, (quoiqu'il ne fut général que depuis deux mois, & qu'il n'eut pas encore commandé une brigade à la guerre (1),) avoit encore autorisé ce nouveau Général à porter à son aîle gauche, les vingt seuls escadrons de cavalerie qu'il eut, ainsi qu'à ne laisser à sa droite, que les grandes gardes. Ce Général ayant profité des rideaux formés par les hauteurs de ce pays montagneux, pour cacher sa marche, profita du moment ou la cavalerie alliée arrivoit en colonne assez mal en ordre, pour réaliser l'espoir si fondé d'un succès certain.

La cavalerie Prussienne se montrant sur les hauteurs, & s'y formant avec sa célérité ordinaire, chargea, avec le succès qu'elle devoit avoir, cette brigade Autrichienne, & la culbuta

(1) Comm. sur les Comm. de Turpin, sur Montec. par le Général Warnery.

ſur les autres brigades Françaiſes qui arrivoient pour la ſoutenir.

Cette charge auſſi inattendue que vigoureuſe, étant ſecondée par l'effet d'une batterie de gros canons démaſquée en même-tems, & battant le flanc droit des Français, préparoit le ſuccès que devoit avoir la ſeconde. Il paroît cependant que le commencement en fut peu avantageux aux Pruſſiens. Cette cavalerie Françaiſe, quoiqu'elle eut perdu des momens précieux à vuider ſes mouſquetons, auroit peut-être trouvé des reſſources dans ſon courage, pour repouſſer des eſcadrons déjà un peu dérangés par leur première charge : mais des dragons & des huſſards, placés avec capacité pour couvrir le flanc Pruſſien, & pour tomber ſur le flanc de leurs ennemis, ayant chargé avec vigueur, le flanc droit des eſcadrons de Bourbon, de Lameth & de Fitz-james, en même-tems que les ſix eſcadrons de la ſeconde ligne les

attaquoient de front, la réunion de ces puiſſans moyens força ces régimens de renoncer aux avantages qu'ils pouvoient ſe promettre d'une première charge aſſez heureuſe. Ayant bientôt été mis en déſordre comme le reſte de la droite des Alliés, ils furent également obligés de reculer.

Frédéric voyant le bon ſuccès de ce début, s'empreſſa de faire attaquer avec vivacité le flanc droit de l'armée combinée, par les ſeuls ſix bataillons qu'il avoit eu le tems de former, ſous les ordres du Prince Henri. Cette attaque de troupes formées, ſur des troupes cherchant à paſſer de l'ordre de colonne à celui de bataille (1), & forcées d'exécuter ce mouvement ſous le feu continuel du canon à demi-portée d'elles, étant ſecondée par les efforts de la ligne de cavalerie

(1) Inſtruction du Roi de Pruſſe aux Majors-Généraux de ſa cavalerie, faiſant partie des Lettres ſecrettes, de main de Maître.

Prussienne, revenant de la poursuite de celle des Alliés, devint bientôt décisive & dissipa cette colonne d'infanterie confuse & embarrassée. -- A peine quelques corps de sa tête purent se former; mais avec la faute d'avoir entr'eux de si grands intervalles, que chaque bataillon étoit absolument isolé des autres. La brigade de Piémont étant enfin déployée le plutôt & le moins mal, essaya de charger la bayonnette au bout du fusil. Mais à l'instant, chargée en flanc par la cavalerie, elle fut mise en déroute, ainsi que tout le reste de l'armée. Les soldats profitèrent de la facilité que leur donnoit la formation de ce tems pour faire crever les rangs en arrière, en abandonnant leur première ligne, composée de leurs officiers, suivant le défectueux usage d'alors. Il y eut pourtant un moment où l'on parut vouloir essayer de rallier ces soldats éparpillés sous la protection

du village de Buſſendorff, & de la réſerve de la cavalerie Française. Mais celle-ci ayant été culbutée de la même manière, & à l'aide des mêmes manœuvres, par les deux lignes de cavalerie réunies alors, cette infanterie fut alors tout-à-fait miſe en déſordre par les Eſcadrons victorieux, & obligée de ſe mettre *en pleine fuite*, malgré la fermeté de la brigade de Witmer. Ainſi, dans à peine une heure, quatre mille hommes environ de cavalerie, & ſix mille d'infanterie, battirent & diſſipèrent cinquante mille ennemis au moins; leur tuèrent plus de douze cens hommes, & leur firent ſix mille priſonniers.

Qui ne croiroit, à ce triſte récit, lire la relation d'un combat entre des Européens & des Américains, ou des Aſiatiques? Seroit-ce rendre un mauvais ſervice à nos officiers, à nos Généraux, que de leur mettre ſous les yeux les triſtes effets que peuvent

produire l'ignorance & la présomption ? Peut-on être accusé de les leur peindre avec des couleurs trop fortes, lorsqu'on ne fait que les leur rendre avec exactitude & vérité ? S'il est un moyen de leur faire sentir la nécessité de l'ordre & de l'instruction, c'est sans doute un aussi grand, un aussi fâcheux exemple arrivé aussi récemment (1).

Si nous sommes parvenus à nous faire lire avec quelque attention, on a pu remarquer : 1° qu'alors la longueur & l'extrême inexactitude ca-

(1) Cette relation étoit faite un an avant que celle de la guerre de sept ans parut. Nous y avons trouvé, avec un véritable plaisir, le plus grand accord sur presque tous les points. Il en est un seul qu'on ne sera pas étonné de nous voir combattre, c'est l'assertion d'après laquelle on pourroit croire qu'il n'y eut que « le *régiment de Fitz-james qui donna,* » & que les Français abandonnèrent les Autrichiens, *pag.* 217 ». Comme il existe encore beaucoup d'officiers des brigades & des régimens de Bourbon & de Lameth : comme nous savons par plusieurs d'entre eux, qu'ils chargèrent d'abord avec succès : comme ils nous ont assuré qu'ils furent abandonnés par l'infanterie, au point d'être obligés de passer sur les fusils qu'elle avoit jettés par terre en *s'enfuyant*, nous n'avons pu nous dispenser d'ajoûter foi à leur témoignage.

ractérisoient

ractérisoient le passage de l'infanterie Française, de l'ordre en colonnes à l'ordre de bataille (1).

2° Le peu d'ordre & d'ensemble de cette même infanterie. La facilité avec laquelle ses files se brouilloient, & les

(1) C'est cet état d'indécision & d'embarras qui, remarqué par Frédéric, lui a fait dire « *l'ordre de bataille des Français* » étoit composé de bataillons en colonne, enlacés avec des » bataillons déployés » (*pag.* 217). Ceux des bataillons qui avoient observé dans leur marche en colonne, la distance nécessaire pour pouvoir se mettre en bataille, en avoient profité, tandis que les autres n'ayant pas le terrein suffisant, étoient restés en colonnes.

Nous ne pouvons nous refuser à transcrire ici la réflexion de Frédéric. « La manière dont la Cour de France distinguoit ses Généraux étoit plus surprenante que le reste. » M. d'Etrées, *pour avoir gagné la bataille d'Hastenbeck*; » fut rappellé. M. de Soubise, pour avoir perdu celle de » Rosback, fut déclaré, peu après, Maréchal de France ». Ce ne fut qu'après l'affaire de Sunder-hauzen, que cette dignité fut donnée à M. de Soubise; & comme cette journée ne se passa que dans l'année suivante, & qu'elle fut réellement glorieuse, on voit que Frédéric a écrit sa réflexion avec plus d'attention à faire une phrase, que de respect pour la vérité. Ce Roi semble se réserver la gloire de la manœuvre décisive par laquelle le Général Seidlitz ayant porté toute la cavalerie à l'aîle gauche, vint à bout de culbuter si vîte, l'aîle de l'armée combinée; « M. de Seidlitz faisoit l'avant» garde *avec toute la cavalerie*. Il eut ordre de se glisser par » des bas fonds, pour tourner la cavalerie Françaïse » (*pag.* 216.) Tant d'autres Auteurs, tant d'officiers, acteurs de cette grande scène, s'accordent tous à attribuer l'honneur de ce beau plan au général Seidlitz, que nous avons crû ne pas nous tromper, en répétant leur opinion.

rangs crevoient ſur-tout en arrière.

3° Dans la cavalerie, le grand défaut de tirailler; de charger trop lentement, & avec trop peu d'enſemble : d'être lourde & trop peu maniable, pour empêcher ſes flancs d'être inſultés.

4° Le peu d'accord, d'enſemble, de protection que ſe pouvoient prêter ces deux armes, à cauſe des vices que nous venons d'examiner.

5° Le très-médiocre effet & le peu de parti que l'on tiroit alors des canons de campagne, & même de la groſſe artillerie. C'eſt ſans doute à ces vices multipliés, qu'on doit attribuer une grande partie des mauvais ſuccès de l'armée Françoiſe dans cette même guerre.

L'incapacité des Généraux; l'indiſcipline des officiers, tant particuliers qu'élevés en grade, ne pouvoient qu'augmenter ces principes de déſordre, & les porter à ce point, dont il faudra bien rendre quelquefois un compte ſommaire.

CHAPITRE VI.

Remarques sur les Campagnes de 1758, & de 1759.

§. I.

Campagne de 1758.

SANS nous appésantir sur la suite d'erreurs, d'inconduite, de fausses considérations pour la naissance & pour le grade, qui firent succéder à la désastreuse expédition d'Halberstadt la retraite aussi fâcheuse que précipitée de l'Electorat d'Hanovre. En nous bornant à rappeller que cette démarche honteuse fut faite par l'élite des troupes Françaises, n'ayant affaire qu'à quelques bataillons Prussiens, ou Anglais, à des milices Hanovriennes ou Hessoisses, il peut n'être pas inutile d'observer que les Généraux Français

les firent reculer plus de cent lieues, jusqu'à la bataille de Creweldt.

Rien ne peut mieux prouver combien le choix du ministère, ou plutôt de la personne qui le dirigeoit, étoit & mal vu, & mal fait (1).

Le secret de la Cour, & parconséquent la réalité de la puissance, ayant été confié à M. de Mortagne, il se trouva que le Prince qui l'avoit agréé à titre de conseiller, en devint jaloux lorsqu'il vit qu'on lui avoit donné dans le fait, un Supérieur. Il en résulta que ce commandement mixte & chancelant ne donnoit à aucun de ceux qui en étoit revêtu, ni l'autorité, ni le crédit nécessaire pour pouvoir exécuter de grandes & importantes opérations.

---

(1) Si nos lecteurs se rappellent que Louis XV s'étoit alors abandonné a la conduite de Madame *de Pompadour*. Que cette femme décidoit presque souverainement du choix des Ministres & des Généraux. Si l'on se rappelle la chanson qui fut faite lors de la bataille de Creveldt,

Savez-vous pourquoi l'on nous bat, &c, &c.

on sera surement entièrement de notre avis.

Telle fut la principale raiſon des démarches molles & peu concertées qui donnèrent l'audace à M. le Prince Ferdinand de paſſer le Rhin. Ce Général oſa ſe mettre entre ce fleuve & une armée au moins égale à la ſienne; ayant de plus, ſur cette dernière, le grand avantage d'être compoſée de vieux corps.

Ce grand Général, parvint à faire aſſez d'illuſion au gros corps qui étoit à Cléves, par des démonſtrations du côté de Rhurworth & de Kayſerwerth, (quoique ces deux villes ſoient éloignées de plus de quinze lieues) pour paſſer le Rhin près d'Emmerich (1), & pour pouſſer l'armée Françaiſe ſans relâche. Ses chefs, las

(1) Si nous ne diſons rien du peu de talens ou d'activité que montra l'officier général, chargé de la défenſe de cette partie du Rhin, c'eſt qu'au moins la Cour en ſut faire un peu juſtice en le diſgraciant. Elle avoit été plus ſévère ou plus juſte, en faiſant mettre en priſon cet autre officier général, dont la mauvaiſe défenſe dans un poſte important l'auroit expoſé à porter ſa tête ſur un échaffaud, ſi le crédit de ſa famille ne l'avoit pas emporté ſur les loix militaires.

enfin de reculer, voulurent lui faire face & l'arrêter par leur position auprès de Creveldt. Un Landwehr, au pied duquel coule un gros ruisseau, commence au midi de cette ville, à la queue d'un vallon, & va de l'ouest à l'est jusqu'aux bois qui régnent audessous du château d'Holltenzen, & d'un gros ruisseau jusqu'au village de Wilich. Cette barrière venant terminer la chaîne de bois à l'ouest, forme, avec celle qui s'étend depuis le vallon jusqu'au delà de Wicheln & de Bercheroff, un grand parallélograme irrégulier, dont le Landwehr ferme le côté nord-ouest, pendant environ cinq grands quarts de lieue.

C'étoit dans cette enceinte que l'armée Françaiſe avoit cru devoir se renfermer. Créveldt, en avant d'elle d'un gros quart de lieue, étoit défendu par un petit corps. Le village d'Anraldt, placé au-delà du parallélograme sur le flanc gauche, étoit défendu par les Volontaires Royaux.

On voit que cette position n'avoit que le très-médiocre avantage de pouvoir défendre, avec un raisonnable espoir de succès, le passage du Landwehr. Mais ses deux flancs, sur-tout celui de la gauche, pouvoient être attaqués, sans qu'il fut trop possible de démêler le véritable point sur lequel l'ennemi vouloit faire effort. En joignant à ce désavantage de toute position défensive, celui qui l'empêchoit d'attaquer l'ennemi, si elle en trouvoit l'occasion favorable, on sera bien convaincu que ce parti étoit à-la-fois & foible, & dangereux. Si l'on avoit cru y remédier par les deux réserves, l'une d'infanterie à la droite, l'autre de dragons à la gauche, l'événement ne tarda pas à prouver combien elles étoient peu judicieusement placées pour être utiles.

Six brigades des meilleures troupes l'infanterie de France, formoient une remière ligne, derrière laquelle

étoient six autres brigades également de très-bonne infanterie. Des forces aussi respectables, paroissoient n'avoir d'autre destination que de défendre le passage de ce Landwehr, que la nature où les hommes ont rendu si difficile.

Créveldt, occupée par mille hommes de troupes légères, fut bientôt évacué, lorsque deux colonnes ennemies se dirigèrent sur ses flancs. Ces deux colonnes, composées de tout ce qu'il y avoit de foible dans l'armée alliée, firent de fausses attaques en tirant beaucoup de coups de canon sur ce Landwehr. Mais comme il n'étoit pas possible de passer cette barrière pour repousser ces ennemis, dix mille hommes au plus, tinrent en échec quarante-huit des meilleurs bataillons des troupes de France.

Dans le même temps une autre colonne bien plus nombreuse, & composée de Hessois & de grenadiers

de l'armée Alliée, avoit passé le Landwehr au-dessous de la chaîne des bois, à l'ouest, en se glissant au-dessous du château de Holthusen. Une autre s'étoit portée sur Anraldt, & avoit forcé les volontaires Royaux de s'en retirer. Ainsi le véritable projet de l'ennemi, étoit alors assez annoncé pour ne pas devoir s'y méprendre. Mais ces mouvemens ne paroissant pas avoir été jugés par les Généraux Français, ils laissèrent leurs lignes dans une position, où la moitié étoit au moins inutile. L'oubli des principes fut même porté, jusqu'à ne pas penser qu'une réserve composée des grenadiers de France & des grenadiers Royaux, devoit être portée au secours de ce flanc gauche, menacé par l'ennemi, au lieu de rester sur le flanc droit qu'il étoit si difficile de pouvoir inquiéter.

Les carabiniers placés sur le flanc gauche, vis-à-vis la cense d'Hamesteck, & l'espéce de poche que la nature du

terrein à formée à l'extrêmité oueſt du parallélograme irrégulier où s'eſt donné la bataille, commençoient la droite de l'équerre formée par trois brigades d'infanterie, & toute la cavalerie, en face de la chaîne de bois, dans laquelle le Landwehr vient finir. La colonne des Alliés, aux ordres du Prince héréditaire de Brunſwick, n'ayant rien trouvé qui s'oppoſât à ſon paſſage dans cette chaîne formant le fonds de la poche, la traverſa aſſez vîte. Se trouvant alors ſur le flanc droit des brigades d'infanterie de Lokmann & de Brancas, elle les obligea d'abandonner leurs poſtes dans le bois, & de reculer juſqu'à ſa liſière.

Le Général Comte de S.-Germain, à la tête de deux autres brigades d'infanterie, eut beſoin de redoubler ſes efforts pour ſoutenir cette attaque. Il fut bien ſecondé par les carabiniers, qui, protégeant les flancs droit &

gauche des deux lignes, firent face au corps du Généralissime, & le chargèrent avec la plus grande valeur, mais non pas avec autant de succès.

Emportés par leur courage, ils n'attendirent pas que l'ennemi eut débouché dans la plaine, mais ils s'élancèrent dans le bois, en franchissant un fossé. Cette charge leur fut funeste, principalement par la blessure mortelle qu'y reçut leur chef, le Comte de Gisors. Obligés de se retirer en désordre; l'infanterie qu'ils avoient voulu protéger, en avoit fait à-peu-près autant. Envain des brigades de la cavalerie placée à l'aîle gauche des lignes faisant face à la chaîne des bois, s'empressèrent-elles de suivre le généreux exemple des carabiniers. Envain se précipitèrent-elles sur la tête de la colonne ennemie du centre, qui se formoit, après avoir débouché du bois; comme ces charges furent toujours partielles; comme la colonne ennemie n'avoit pas

été battue convenablement par du canon, & que celui qu'elle menoit avec elle faisoit le plus grand effet, les efforts de cette valeureuse cavalerie n'aboutirent qu'à faire tuer inutilement les plus braves d'entr'elle. Dans ce moment décisif, la troisiéme colonne des Alliés ayant délogé les volontaires Royaux du poste d'Anrald, traversa la partie de bois entre ce village & celui de Vilich, qui n'étoit nullement défendue, & vint déboucher au-dessus de ce dernier endroit.

Cette position mettant naturellement cette colonne conduite par le Prince héréditaire, sur le flanc gauche de la ligne, aux ordres du Général de S.-Germain, il ne resta plus d'autre parti à ce dernier, que de la faire charger, pour retarder son déploiement, & avoir le temps de préparer sa retraite sur Neuss. En se retirant, il rencontra la réserve, placée si

inutilement pour protéger le flanc droit.

Peu de momens après la brigade de Navarre, qu'on avoit ôtée de l'aîle droite pour le renforcer, se montra également. Mais comme ces corps d'infanterie étoient à-peu-près à cinq quarts de lieue de sa position, ils avoient été envoyés trop tard, pour pouvoir donner à ce Général, les moyens de rétablir les affaires.

Peut-être que si les charges de la cavalerie avoient été exécutées en ligne, & non en attaques partielles de régimens, ou tout au plus de brigades, l'ennemi auroit pu être arrêté assez de temps, pour pouvoir être attaqué par les grenadiers de France & les Royaux, dont étoit composée la réserve.

Sans doute que l'illusion faite à M. le Comte de Clermont, sur son front, par la démonstration du Général Wangenheim ; (démonstration

qui, s'étant bornée à tirer du canon, sans montrer autre chose que des têtes de colonnes dans le lointain, faisoit préjuger sa fausseté), fut la principale cause du gain de la bataille.

Si de ces quarante-huit bataillons de la meilleure infanterie, & de ces trois à quatre mille hommes de troupes légères, inutiles pendant toute l'action. Si de cette réserve, composée de l'élite des troupes de France, M. le Comte de Clermont avoit employé seulement quelques-uns à former une chaîne de postes dans le bois, depuis Anraldt jusqu'aux brigades de Lockman & de Brancas, le Prince Ferdinand auroit été obligé de mettre tant de temps pour les faire pousser, que son véritable projet auroit été sûrement découvert. Alors il auroit été facile de renforcer le corps, aux ordres du Général de S.-Germain, de 20 bataillons, & de cette réserve

qui n'eut pas le temps d'arriver (1).

Quoique Frédéric ait fait de ſon mieux pour juſtifier ſon entrepriſe ſur Olmutz, elle n'en ſera pas moins toujours regardée comme le comble de la témérité. Il n'en fallut pas moins que toute ſa ſcience & ſa fortune,

(1) Nous nous ſommes un peu étendus ſur le récit de cette action, parce que nous avons cru devoir mettre nos lecteurs en état de juger d'un témoignage qui ſeroit ſi ſupérieur au nôtre, ſi nous n'avions pas en notre faveur, l'appui des piéces les plus probantes, & le témoignage unanime de tous ceux qui ont combattu à cette journée, ou qui connoiſſent ſeulement un peu le terrein.

« Il y avoit, *ſur la gauche des Français*, un boulevard, » ou landwehr*, dont les Français avoient profité pour ſe » poſter ». Nous venons de dire que ce landwehr étoit devant le front, & non ſur la gauche de l'armée Françaiſe. Le ruiſſeau bourbeux qui coule en avant de ce landwehr, communique, à la vérité, avec quelques filets d'eau qui viennent de la chaîne du bois, en face de laquelle étoit placé le corps détaché de la ligne, & formé en équerre ſur la gauche.

« Les Carabiniers Français, & le Comte de Giſors qui les » menoit, attaquèrent vivement l'infanterie du Prince Fer» dinand; le Comte fut tué; & la *troupe découragée prit la* » *fuite*; alors le Prince de Holſtein donna deſſus avec les » dragons Pruſſiens, & *acheva de la diſſiper* ». Ce Prince de Holſtein ne dût pas avoir grand peine à diſſiper un corps, qui, ſelon Frédéric, *avoit pris la fuite*. Il eſt cependant bon de dire que cette troupe, *diſſipée & fugitive*, eut un avantage ſi conſtaté pendant quelques momens, qu'un cor-

* Hiſtoire de la guerre de 7 ans, tom. 3. pag. 275.

pour « éviter que son armée ne ren-
» contrât sa ruine entière au passage
» de la Morava », ainsi que ce Prince
en convient lui-même (1). Après avoir
échappé à ce danger, il fut obligé
d'aller chercher les Russes qui bombar-
doient Kustrin. Des manœuvres sa-
vantes & audacieuses lui donnèrent la

nette, nommé M. de Bullioud, perça jusqu'à une batterie ennemie, l'emporta, & encloua les canons. Comme il eut la Croix de S.-Louis, pour cette valeureuse action, il est démontré qu'il ne fuyoit pas en *la faisant*. Tous les rapports, toutes les relations que nous avons vues, attestent unanimement que les carabiniers, obligés de se *retirer du bois*, par le feu de l'infanterie ennemie, se reformèrent dans la plaine, & rechargèrent encore depuis cette retraite.

« Le Comte de Clermont, se croyant sur le point d'être en-» tamé sur son front, par M. de Wengenhiem », nous avons vu que si ce Général le crut long-temps, il en étoit désabusé à la fin de l'action, puisqu'il s'étoit déterminé à dégarnir *ce front* de la brigade de Navarre. L'envoi qu'il fit encore de sa réserve placée derrière sa droite, prouve qu'il commençoit à savoir ce dont il étoit question.

Plusieurs officiers, Français à la vérité, nous ont assûré que si l'on avoit fait marcher aux ennemis, au lieu de continuer la retraite, l'affaire n'étoit nullement perdue. Quand on pense que près de 60 bataillons n'avoient pas encore combattu, il est difficile de ne pas trouver leur assertion vraisemblable. Fréderic a peut-être cru quelquefois, en écrivant l'histoire, écrire encore une de ces relations du moment. Mais, sans doute alors, il auroit oublié que, si la coutume de ces dernières est de déprimer leurs ennemis, la Loi de l'histoire est de leur rendre justice.

(1) Histoire de la guerre de 7 ans, tom. 3. pag. 295.

facilité

facilité de paſſer l'Oder au-deſſus de Kuſtrin. Le Général Fermor ayant négligé de rapprocher le corps de Romanzow du fleuve, pour éclairer ſa rive droite, Frédéric eut le temps de jetter un ſeul pont à Guſt-bizen, & d'y faire paſſer ſon armée. Comme l'Oder eſt un fleuve de la force de la Seine à Rouen, on voit combien il auroit été facile de l'en empêcher. Par cet heureux paſſage, Frédéric ſe trouva entre la grande armée Ruſſe & le corps de Romanzow, campé près de Schwet, &, par conſéquent, la communication entre ces corps fut coupée.

Dès le lendemain 24, l'armée Pruſſienne en campant à Darmitzel, & faiſant occupper le Moulin de Damm, ainſi que le pont placé ſur le Mutzelbach, inquiéta aſſez le flanc droit des Ruſſes, pour leur faire prendre une poſition entre Quartzen & Zicher, propre, à ce qu'ils croyoient,

à le mettre hors d'état d'être insulté.

Pour cet effet, l'armée Russe se forma en quarré long. Ses deux lignes étoient à trois cents toises l'une de l'autre, ayant leurs flancs couverts par de l'infanterie. Dans le centre de ce quarré, la cavalerie de ligne se trouvoit renfermée. La droite étant appuyée à des montagnes très-hachées, aux pieds desquelles s'étendent des marécages formés par un ruisseau bourbeux, paraissoit inattaquable. Mais cet avantage étoit balancé par l'inconvénient de ne pouvoir se porter en avant de cette position. Le centre avoit vis-à-vis de lui le village de Zorndorff, placé sur des hauteurs escarpées. A une bonne demi-lieue du flanc gauche de ce centre, étoit placé le corps de Czernichef arrivant de Kustrin, formant une espéce de potence en arrière. Cette division étoit séparée de l'armée par une petite vallée encaissée, au milieu de laquelle coule un ruisseau bourbeux.

Sur le flanc gauche de ce corps, les cosaques avoient pris poste au village de Zicher. Les derrières de cette armée étoient fermés par des ravins, & par la forêt de Massin excessivement fourée & marécageuse, qui régne le long du ruisseau fort encaissé, nommé le Mutzelbach.

Frédéric ayant reconnu cette position, se décida à la tourner par sa droite. Son projet paroissoit être d'exterminer en entier cette armée, puisqu'il donna l'ordre *de ne point faire de quartier*. Son avant-garde ayant pris possession de cette forêt de Massin, fila par sa gauche dès le soir du 24, & l'armée entière la suivit dans la nuit. Deux ponts faits sur le Mutzelbach par l'avant-garde, sans que les cosaques, placés à Zicher, (à une lieue au plus de France), eussent éclairé ce mouvement, lui donnèrent la facilité d'avancer en marchant sur quatre colonnes. Après avoir rompu les ponts,

deux de ces colonnes ſe dirigèrent ſur Bartzelow, & ſur Witkersdorff, pendant que celles d'infanterie ſe dirigeoient dans la même direction, en dedans du cercle, la première au-deſſus de Witkersdorff, & la ſeconde au-deſſous. Les coſaques qui occupoient ce village, & celui de Zicher, ſe retirèrent auſſi-tôt en y mettant le feu. Cette marche tournoit, non-ſeulement l'armée Ruſſe par ce flanc droit ſi difficile à aborder, mais l'enveloppoit par derrière, de manière à ne lui laiſſer aucune retraite.

Les coſaques ayant encore mis le feu à Zorndorff, auſſi-tôt qu'ils eurent vu l'armée Pruſſienne s'en approcher, celle-ci ne s'en forma pas moins derrière ce village, de manière à pouvoir attaquer la gauche du quarré des Ruſſes. Cette attaque fut précédée par le feu de deux batteries de canon de parc, placées à droite & à gauche de Zorndorff. Leur feu ayant beaucoup

incommodé les Russes, ils changèrent un peu de position. Leur centre fut porté en avant; ils ouvrirent & allongèrent leurs flancs à droite & à gauche, en faisant déployer l'infanterie qui fermoit le quarré de leur première position : leur cavalerie fut ôtée d'entre les lignes d'infanterie, pour la mettre en bataille sur les aîles, suivant la méthode ordinaire.

Le Roi fit attaquer l'aîle gauche par deux lignes d'infanterie, soutenues par une troisiéme de dragons. Le Général Manteuffel, commandant cette attaque, avoit d'abord sa gauche appuyée à ce ravin rempli de flaques d'eau dont il a été question, s'étendant jusques sur le flanc droit des Russes. Le Général Seidliz marchoit à la hauteur de cette gauche, avec l'aîle gauche de cavalerie. Le corps de Monteufel ayant beaucoup souffert du feu d'une batterie Russe, tirant à

cartouche, fut mis en désordre par une charge assez vigoureuse à l'arme blanche que l'infanterie Russe fit sur son flanc, découvert parce que la cavalerie avoit été obligée d'aller chercher un passage au-dessus du vallon marécageux. Cette attaque des Russes étant soutenue par celle que fit en même-temps leur cavalerie, auroit pu être de la plus dangéreuse conséquence, si la troisiéme ligne de dragons & de hussards, commandée par le Général Warnitz, ne les avoit pas d'abord contenus par une charge vigoureuse. Mais ce fut en vain que Frédéric voulut faire recommencer l'attaque à ses deux lignes d'infanterie. Quoique composées, en grande partie de grenadiers, il ne fut pas possible de les engager à combattre de près, & l'action ne s'entretint que par le feu de mousqueterie. C'en fut assez pour arrêter les ennemis. Le Général Séidlitz étant enfin parvenu à faire défiler son aîle de cavalerie en

colonne, au-dessus de ce valon marécageux, qui avoit appuyé au commencement, les troupes de l'attaque, dès que ce passage eut été franchi, l'aîle se forma, & chargea si vivement l'infanterie Russe, que cinq de ses escadrons percèrent au travers de sa première ligne. Trois de ces escadrons victorieux, s'étant déployés au-delà, firent face à la cavalerie Russe, tandis que les deux de ses aîles ayant fait la caracole à droite & à gauche, tombèrent sur les flancs de la ligne d'infanterie, & la culbutèrent de droite & de gauche. Aussi-tôt le Général ayant fait avancer les dix escadrons qui marchoient en seconde ligne, & les ayant joints à ces trois qui avoient percé, il fit charger la cavalerie, & la mit tout à fait en déroute. La droite de l'infanterie Russe voulant alors se retirer, se trouva si exposée à la cavalerie Prussienne, qu'elle n'eut plus que le parti de résister. Ayant défoncé les

tonneaux d'eau-de-vie, ces soldats voyant l'impossibilité d'échapper, tirèrent, sans savoir où leurs coups se dirigeoient. Dans cette confusion la seconde ligne tira sur la première. Leur feu fut pourtant si violent que cette partie de l'armée Russe put traverser ce ravin ou vallon si marécageux, & se retirer vers Quarschen.

Pendant que les affaires alloient ainsi à l'aîle gauche des Prussiens, leur droite ayant fait avancer les batteries qui avoient été près de Zorndorff au commencement de l'action, en face de la gauche des Russes, les cuirassiers de ces derniers en attaquèrent une par le flanc gauche, tandis que les troupes légères attaquoient l'autre par le flanc droit. Ces attaques furent vertement repoussées par les cuirassiers & dragons Prussiens de l'aîle droite. Leur succès fit gagner assez de terrein à cette droite, pour s'établir en potence irrégulière sur le flanc des

Ruſſes. Cette poſition força bientôt cette gauche ennemie d'abandonner le champ de bataille, & de ſe retirer en confuſion, par ce même vallon où avoit filé leur droite.

La poſition que cette armée prit alors, à Quarschen n'étant qu'à une lieue au plus de ces montagnes, & de cette vallée marécageuſe où leur droite avoit été placée, ſe trouvoit coupée de Landsberg où étoient ſes magaſins. Elle n'avoit plus de reſſource que de paſſer entre l'armée Pruſſienne & Kuſtrin, éloignés, à la vérité, l'un de l'autre de près de trois lieues de France, mais dans un terrein marécageux par le voiſinage de la Netz. Laudsberg étoit un poſte mal fortifié, dont un coup de main pouvoit mettre Frédéric en poſſeſſion. Sans doute que ſes troupes *avoient ſi grand beſoin de repos*, après une bataille qui avoit duré près de douze heures, qu'il s'en tint à canoner ſes ennemis pendant le 26.

Les Ruſſes profitèrent de ce repos, pour faire ouvrir des marches dans le bois qu'ils avoient entr'eux & la Netz. Le 27, à la pointe du jour, ils marchèrent ſur trois colonnes, ſe dirigeant ſur le flanc gauche des Pruſſiens. Ces derniers n'étant pas, à beaucoup près, auſſi vigilants qu'à leur ordinaire, la plus-grande partie de cette armée paſſa. Son arrière garde fut ſeulement un peu attaquée & fit quelque perte, mais l'armée entière parvint à ſe retirer ſur Landsberg (1).

Ce récit montre que Frédéric, après avoir fait tout ce qu'on pouvoit attendre du plus grand Général : après avoir été parfaitement ſecondé, entr'autres, par le Général Séidlitz, qui fit voir ce dont eſt capable une cavalerie bien

(1) Ceux qui auront lû tout ce qui s'eſt écrit ſur cette guerre, trouveront peut-être notre relation différer de pluſieurs autres. Nous les invitons à relire encore les différentes relations ; s'ils y joignent les éclairciſſemens qui nous ont été donnés par différens officiers, ils adopteront, du moins nous le préſumons, la relation que nous mettons ſous les yeux du public.

conduite, se livra à une trop grande sécurité, le lendemain 26. Sans doute qu'il croyoit venir facilement à bout d'une armée coupée de ses magasins, & qu'il étoit parvenu à jetter entre Kustrin & lui. La négligence de ne pas se rendre maître de Landsberg, & de ne pas faire éclairer de près la droite des Russes, put seule donner les moyens à ces derniers de se tirer, avec une perte médiocre, de la mauvaise situation où ils se trouvoient. Tant il est vrai qu'à la guerre, rien n'est fait, tant qu'il reste encore quelque chose à faire.

Une bataille aussi disputée, ne put être gagnée que par la plus grande supériorité de discipline, d'ensemble des corps, & de l'accord le plus juste dans leurs mouvemens en ligne. Enfin une armée Prussienne, conduite par Frédéric, pouvoit seule venir à bout d'une armée aussi ferme & aussi bien conduite que celle des Russes paroît

l'avoir été, non-ſeulement pendant la bataille, mais encore dans les jours qui la ſuivirent, juſqu'au 31 Août qu'elle ſe trouva enfin en ſûreté ſous Landsberg.

Après avoir ainſi forcé les Ruſſes d'abandonner leurs projets de conquêtes.

Après que leur négligence à établir des magaſins ſur l'Oder, ou au moins ſur la Viſtule, ſe joignant aux dévaſtations de leurs coſaques & autres troupes légères, les eut obligés d'aller prendre leurs quartiers d'hiver en Pologne, le Roi de Pruſſe, débaraſſé de ce lourd fardeau, accourut en Saxe, au ſecours du Prince Henri. La marche rapide & ſavante de Frédéric, ayant dérangé le projet qu'avoit formé le Maréchal Dawn, d'accabler le Prince, ce Généraliſſime Autrichien ne ſe propoſa plus que de couper les Pruſſiens de la Siléſie, en ſe mettant entre eux & les défilés par leſquels ils pouvoient s'y porter. En

conféquence il occupa le camp de Kitlitz, dans les environs de Weiffemberg. De fon côté Frédéric ayant marché fur Bautzen, & y ayant laiffé une forte garnifon, pour couvrir fa boulangerie, vint camper à Hochkirken. Sa droite s'étendoit à plus d'une bonne demi-lieue de ce village, en décrivant un angle rentrant fur fa droite. Les hauteurs fur lefquelles elle étoit placée, avoient en fus de leur force naturelle, des retranchemens & des batteries. Au pied de ces hauteurs régne une petite vallée marécageufe, au milieu de laquelle coule un ruiffeau affez bourbeux & quelques flaques d'eau; mais ces obftacles ne font pas infurmontables. Sa gauche s'étendoit jufques audelà de la vallée; &, par conféquent, elle étoit féparée par le ruiffeau qui y coule. A la vérité fon flanc gauche étoit appuyé au village de Radawa, placé fur un plateau affez efcarpé. Le ruiffeau & la vallée qui régne fur la

droite d'Hoehkirken, courent ſur la gauche devant cette poſition. Après avoir paſſé à Kupritz, en face & à un quart de lieue à-peu-près d'Hochkirken, cette vallée ſe reſſerre ſous Radawa, & va finir auprès du village de Wurſchin, placé ſur le Lòcbaver, au milieu d'une de ces plaines marécageuſes qu'on trouve ſi ſouvent dans le nord de l'Allemagne. Des bois fourrés & de hautes montagnes s'étendent ſur le flanc droit de cette poſition, preſqu'en ligne perpendiculaire.

Les plateaux d'Hoch-kirchen & de Radawa, ont, ſur leurs derrières, la plaine de Belgern, qui, large de près d'une lieue, eſt bornée par les montagnes appellées Spritz-bergern. On voit combien ce camp étoit expoſé à ſa droite & à ſa gauche ; auſſi le Maréchal Keith ne ceſſoit pas d'en remontrer tout le danger (1). La gau-

(1) Ce fut alors qu'il dit au Roi, ſi les Autrichiens nous laiſſent tranquilles, ils méritent d'être pendus, & qu'il lui fut répondu : il faut eſpérer qu'ils nous craindront plus que la potence.

che Autrichienne s'appuyoit à ces hauteurs boisées, régnant en arrière sur le flanc droit des Prussiens. Leur centre étoit vis-à-vis d'Hoch-kirchen, & leur droite un peu plus éloignée des Prussiens par la nature du terrein.

La vallée qui se trouvoit entre ces deux armées, n'a, le plus souvent, qu'une petite demi-lieue. Frédéric avoit négligé de faire éclairer ce qui se passoit dans cette chaîne de bois qui s'étendoit sur son flanc droit, & même sur son derrière.

Le vigilent Lawdon inspira au Maréchal Dawn le projet de mettre à profit cette négligence. Pour cet effet, ce Généralissime fit faire de grands abattis & des redoutes vis-à-vis de son front, mais de manière à permettre toujours le passage, tant à ses colones du centre, qu'à celles de sa gauche.

Ces soins de prendre tant de précautions sur le front de son armée,

étoient tellement analogues à son esprit de sagesse, & à son goût pour la défensive, que Frédéric s'y méprit. Il laissa donc au Maréchal Dawn la facilité de faire joindre le Général Lawdon au Général de Brentano, posté dès le 10 dans le point ou cette chaîne de bois s'étendoit sur le flanc & sur le derrière de sa ligne. Cette jonction s'étant effectuée le 12 Octobre, sans que les Prussiens s'en fussent apperçus, le lendemain 13, au moment de la retraite, le Général Odonnel se mit en marche, à la tête de seize escadrons de carabiniers & de grenadiers à cheval, & se joignit au Général Lawdon. Le Maréchal Dawn suivoit cette division avec l'infanterie de la gauche, précédée de huit bataillons de grenadiers. Il parvint à faire déboucher dans la plaine ces corps réunis, & à les placer sur le flanc droit & sur le derrière des Prussiens, dès trois heures du matin, sans que ces derniers

eussent

eussent la moindre connoissance de manœuvres aussi importantes.

Joignant alors la ruse à la force, il se fit précéder de quelques soldats, s'annonçant comme déserteurs.

Dans un instant cette première troupe fut si grossie, qu'elle culbuta les avant-postes, les corps-de-garde, & parvint à s'emparer des faisceaux d'armes d'une partie de la droite Prussienne. Bientôt la première & seconde ligne de cette droite, surprises ainsi, à-peu-près dans leurs tentes, furent dissipées au point de ne pouvoir se rallier & commencer à faire tête, qu'à la faveur du poste de Hochkirken. Le Maréchal de Keith qui commandoit cette division, honteux & désespéré de s'être ainsi laissé surprendre, fit des efforts surnaturels pour reprendre ce poste. Il avoit réussi à commencer de s'y rétablir, lorsqu'il reçut une balle au milieu de la poitrine. Le Prince François de Brunswick, frère de la

Reine, qui commandoit ſous lui, ayant été emporté d'un boulet de canon, les Pruſſiens perdirent de leur enſemble, par conſéquent de leur force, & furent bientôt obligés d'abandonner Hochkirken, & les hauteurs qui l'avoiſinent. Pendant que cette droite étoit ſi maltraitée, l'infanterie Autrichienne du centre attaquoit & emportoit un moulin, placé dans la vallée au-deſſous de Hochkirchen, & pénétroit en force ſur la hauteur. La gauche Pruſſienne étoit également attaquée de front & de flanc par le Duc d'Aremberg. Sa mauvaiſe poſition d'être campée en ligne coupée par un ruiſſeau, obligea bientôt les troupes de Radawa, de ſe rejoindre à celles qui étoient de l'autre côté de ce même ruiſſeau.

Ce paſſage n'ayant pu ſe faire ſans déſordre, cette gauche fut un peu pouſſée. L'état où elle rejoignit l'armée, ne put que hâter encore plus la retraite.

Comme elle se faisoit avec quelque confusion, la cavalerie Autrichienne vint alors charger. Quelques bataillons de Croates du Corps de Lawdon, s'étoient joints à cette attaque; mais, comme elle étoit assez molle, le Général Seidlitz reçut ces attaquans de manière à les forcer de se retirer, & de lui abandonner les Croates, qui furent sabrés pour la plupart. Alors l'armée Prussienne exécuta assez tranquillement sa retraite par la plaine de Kannewitz; passa le ruisseau en avant de Klein - Bautzen, & campa à une demi-lieue de France, derrière cette petite Ville, & à une bonne de Hochkirken.

C'est dans des momens aussi critiques, que les talens supérieurs de Frédéric paroissent dans tout leur jour. Sa droite, surprise par la négligence du Corps du Maréchal Keith, ne le fut pourtant pas assez promptement pour que le reste de son Armée fût en-

traîné dans cette déroute. Profitant, ſur le champ, de la molleſſe avec laquelle ſa gauche étoit plus menacée qu'attaquée, il la défendit ſeulement pour couvrir ſa retraite, & porta la plus grande partie de ſa deuxiéme ligne pour entretenir le combat à ſa droite.

Il fut, ſans doute, bien ſecondé par l'habileté & la bravoure du Général de Seidlitz. Sans la capacité avec laquelle cet habile Officier chargea les Autrichiens, peut-être l'infanterie Pruſſienne auroit-elle eu bien de la peine à ne pas être miſe dans la plus grande confuſion. Mais tel eſt l'accord & la correſpondance de ces grands Corps, que l'artillerie ayant protégé d'abord la retraite de l'infanterie de Hochkirken, la cavalerie vint, à tems, ſecourir cette infanterie, lorſqu'elle fut obligée de ſe retirer tout-à-fait. Les ſuites de cette grande action ne produiſirent rien d'avantageux pour les Autrichiens.

Frédéric, ayant profité de la lenteur du Maréchal Dawn, regagna la Silésie, & fit lever le siége de Neuss au Général Harsch.

Que l'on compare cette action à celles de Rosback, de Crewelt, &c. l'on verra alors combien le ressort de l'ensemble & de l'uniformité, donne de supériorité aux moyens que les Prussiens employent pour réparer leurs disgraces, & pour profiter de leurs victoires, sur ceux dont nous avons, jusqu'à présent, fait usage en France..

Que seroit devenue une armée Françoise ainsi surprise dans son camp, & obligée de le quitter? On me citera, sans doute, l'exemple de Closter-Camp? En rendant compte de cette action, nous pourrons la comparer avec celle de Hochkirken (1).

(1) Frédéric nous apprend que son dessein étoit de tomber, le 14 & le 15, sur le corps du Prince de Durlach, placé à plus d'une lieue de la gauche Autrichienne, du côté de Wirtemberg.

Il est le seul qui ait parlé de ce projet, à l'exécution

La confiance qui avoit succédé au découragement parmi les soldats Français, lorsqu'ils furent menés par les Chevert, les Broglie, après avoir prouvé,

---

duquel il semble, à la vue du terrein, & en se rappellant la supériorité, en nombre, des Autrichiens, qu'il auroit du se trouver de bien grandes difficultés.

Ce Prince ne nous parle point du danger de sa position; des remontrances, à ce sujet, du Maréchal Keith & du Général Seidlitz.

A l'égard de la surprise de sa droite, il se contente de nous dire : « Lawdon, ayant trouvé le moyen de se glisser, » *avec ses Pandours*, à dos de l'armée, *mit le feu* au village » de Hochkirchen ».

Mais, comme il venoit de dire, pag. 320 : « Le village » de Hochkirchen étoit garni de *six bataillons*. Une *batterie* » *de quinze* canons *étoit construite à l'angle* du front & du » *flanc* », il devient difficile de croire que des Pandours ayent pu mettre le feu à un poste aussi bien gardé.

On voit encore ici la preuve de la méfiance avec laquelle il faut lire l'Histoire. D'après celle de la guerre de sept ans, le gain de la bataille de Hochkirchen semble être du à ce moyen, par lequel Lawdon s'étoit *glissé à dos de l'armée*, & avoit mis le feu au village de Hochkirchen. Dans toutes les autres, ce *moyen*, employé si heureusement par Lawdon, fut tel que nous venons de le détailler.

Une simple assertion de Frédéric ne peut suffire, ce nous semble, pour faire prévaloir un récit aussi invraisemblable que celui de Lawdon, se *glissant avec ses Pandours*, à dos de l'armée; s'emparant de la grande batterie, dont les *boulets volaient dans le camp Prussien*, ainsi que du village, gardé par *six bataillons*, & finissant par y mettre le feu. Pareils exploits ne peuvent avoir été obtenus que par une aîle entière, dont Lawdon faisoit l'avant-garde avec ses Pandours. Pourquoi ne l'avoir pas dit?... Nous laissons à nos Lecteurs le soin d'en démêler la cause.

à Sunders-Hausen, que leur valeur n'étoit nullement altérée, se développa encore plus brillamment à la bataille de Lutzelberg.

Le Prince d'Ysembourg, poussé d'abord après Sunders-Hausen jusques par de-là Northeim, ayant fait porter une division sur Cassel, avoit obligé l'armée de Soubise de repasser la Verra, & de venir secourir Cassel, où étoient ses magasins. Après y avoir prévenu les ennemis, le Maréchal de Soubise forma le projet de prendre ses quartiers d'hiver dans la Hesse. Pour y parvenir, il paroissoit essentiel de combattre les ennemis. Ces derniers occupoient la position de Landwerham, à trois lieues environ de Cassel. Ils y couvroient Minden, & une partie de l'entre-deux de la Fulde & de la Verra.

Le Maréchal de Soubise ayant marché, le 9 Octobre, aux Hessois, ils firent

un mouvement, à la pointe du jour, qui changea leur position.

Ayant alors couvert leur gauche par le Stolberg, (montagne assez haute, qui domine le village de Lutzelberg,) leur droite se trouva appuyée aux hauteurs qui courent le long de la Fulde. M. de Chevert se chargea de tourner leur gauche, pendant que M. de Fitz-James attaqueroit en face cette même gauche, & que le reste de l'armée attaqueroit le centre & la droite du front.

Ces dispositions ne s'exécutèrent pas complettement du côté du centre & de la gauche Françoise; de sorte que les Hessois étant tranquilles pour leur droite, purent en porter toute la seconde ligne, qu'on laissoit tranquille, à leur gauche, & l'y former en équerre. Le fort du combat fut donc entièrement à cette droite Française. Il fallut que M. de Chevert repoussât la colonne Hessoise, qui vou-

loit l'empêcher de faire déboucher trois colonnes sur son flanc gauche. Mais, la tête de grenadiers Français, qui faisoit l'avant-garde, s'étant portée en avant, leur feu, joint à celui de la colonne du centre, toute d'artillerie, donna le moyen à la cavalerie de déboucher. Son flanc droit étoit couvert par les troupes légères, commandées par le brave & habile Chabot.

Ce fut envain que les Hessois, ayant déployé leur colonne, voulurent charger cette cavalerie, leurs efforts furent inutiles. Pendant ce temps, le Comte de Lusace attaquoit le Stolberg de front, tandis que le Baron de Dim l'avoit tourné. Après une assez forte résistance, cette disposition, vraîment militaire, eut le succès qu'elle méritoit. Alors les batteries, qui avoient inquiété, de dessus cette montagne, l'armée Française, tirant sur celle des Hessois, ces derniers furent obligés de penser à la retraite.

On voit que ſi la droite, & le centre de l'armée ennemie avoient été attaqués avec vivacité, attaque qui, quoi qu'elle paroiſſe difficile, parce qu'ils étoient ſur un terrein élevé, étoit pourtant très-poſſible, le ſuccès auroit pu être, à-peu-près, auſſi grand qu'on pouvoit l'exiger (1).

Il ne put procurer l'avantage de s'établir ſolidement en Heſſe; &, le 2 Décembre, le Maréchal de Soubiſe vint prendre ſes quartiers d'hiver en avant du Mein.

---

(1) Le compte que rend Frédéric de cette bataille, eſt extrêmement laconique. Il ſe contente de nous dire : « Que » les ennemis attaquèrent le Prince d'Yſembourg avec une » ſi grande ſupériorité, qu'il fut obligé de leur ceder le » champ de bataille, pag. 287 ».

La ſupériorité du nombre étoit conſtante. Mais, ſi les manœuvres du Général Chevert, & celles de M. le Comte de Luſace ne s'y étoient jointes, le Poſte des Heſſois n'auroit pu être facilement emporté. Sans doute que ces deux Généraux montrèrent alors moins de talent, que Frédéric ne l'avoit fait à Leuthen, mais ils en prouvèrent aſſez, pour qu'un auſſi bon juge que le Roi de Pruſſe, leur rendît quelque juſtice.

§. II.

Campagne de 1759.

Si les Etrangers avoient eu des ſujets d'ajouter médiocrement foi à la capacité des Généraux Français, malgré même les légers ſuccès dont nous venons de donner une idée, la bataille de Berghen leur prouva enfin que la France poſſédoit un défenſeur, & un vengeur.

Le plan que Frédéric avoit formé avec ſes Alliés, pour la campagne de 1759, étoit vraîment grand, &, par conſéquent, vraîment digne de lui. Il n'étoit queſtion de rien moins que de repouſſer les Français au-delà du Rhin, & de les éloigner ainſi de la Heſſe, de la Saxe, & du pays de Hanovre. Alors la guerre ſe feroit faite dans le cœur de l'Empire ; & ce pays, à-peu-près conſervé en en-

tier, auroit pu fournir abondamment à la subsistance & aux recrues de l'armée Alliée, & sur-tout à celles de l'armée Prussienne.

Les cantonnemens de l'armée Françaife étoient aux environs de Francfort. Le terrein compris entre la Nidda & le Mein, en renfermoit la plus grande partie. Sur cette dernière rivière, le pont de Francfort permettoit la communication avec quelques quartiers, placés sur la rive gauche du Mein. La petite rivière de Nidda, peu difficile à passer, donnoit une communication facile entre les divisions de troupes, placées sur sa rive droite, & celles qui se trouvoient dans l'intérieur de ces deux rivières. Mais l'armée paroissoit être trop étendue pour pouvoir se rassembler avant plus de quarante-huit heures.

Le Prince Ferdinand résolut, en conséquence, d'arriver à l'improviste. De tomber, en force, sur les quartiers;

de battre ceux qui voudroient se rassembler, & de rejetter le reste de l'armée sur Mayence. Il falloit, pour exécuter ce projet, rassembler partie de son armée, cantonnée auprès de Munster & de Lipp-Stadt, & la joindre aux Corps Hessois & Hanovriens, en lui faisant traverser plus de cinquante lieues d'un pays très-difficille (1).

Ces obstacles n'arrêtèrent point le Prince Ferdinand. Profitant de l'inactivité de l'armée Française du bas-Rhin, il osa lui abandonner la Westphalie, & marcher, à tire-d'aîle, pour tomber sur celle de Soubise, commandée, en ce moment, par M. le Duc de Broglie.

Le génie militaire de ce dernier lui avoit fait choisir un emplacement favorable pour recevoir la bataille, si

(1) Ce Corps avoit pour Général le Prince d'Ysembourg, battu, l'année d'avant, à Sundershausen, par le Duc de Broglie; & à Lutzelberg, par le Général Chevert.

l'ennemi marchoit sur lui. Peu de Généraux auroient pu croire, sans doute, qu'un Corps, foible comme celui du Prince d'Ysembourg, pût mettre assez de célérité & de vîtesse pour oser se présenter vis-à-vis d'une armée aussi supérieure à la sienne; mais un grand Général voit toujours tout ce qui est possible, & prend ses mesures en conséquence.

Berghen semble destiné, par la nature, pour défendre le pays entre la rive gauche de la Nidda, & la rive droite du Mein. Ce bourg est placé au pied d'une montagne, dont l'escarpement est du côté de Francfort. A sa droite, est un ruisseau venant de Bischofsheim, coulant dans un petit vallon un peu marécageux. A sa gauche, les montagnes se retirent en arrière. Celle nommée le *Begerwarth* (A), s'éléve au milieu de l'espéce de plaine montagneuse qui se trouve entre Berghen, & le bois de Vilbel.

Sur cette hauteur, qui domine toutes les autres, M. de Broglie avoit placé deux batteries (B) de gros canons. Ces batteries avoient l'inconvénient de ne pas soutenir le flanc droit du village : elles ne défendoient absolument que son flanc gauche. Une autre petite batterie (C), placée plus bas, presque sur le flanc gauche de Berghen, croisant son feu avec elles, couvroit entièrement la petite plaine par où les ennemis devoient arriver pour l'attaquer de front. La gauche (D) étoit sur les hauteurs, couronnées de bois, qui régnent le long de la rive de la Nidda. Cette gauche avoit le grand inconvénient de s'écharper trop en arrière, pour pouvoir secourir à temps, une droite dont la nature du terrein l'éloignoit trop, & de ne pouvoir, à son tour, en être efficacement protégée.

M. le Duc de Broglie remédia, en partie, à ce grand inconvénient en

habile Général. Ayant garni le village de Berghen (E) de huit bataillons de sa meilleure infanterie, il en conserva encore sept autres, en colonne (ff). La plus grande partie du reste fut placée à sa gauche (G). Elle étoit terminée par la brigade Saxonne, de six bataillons (H). Le flanc gauche de cette brigade étoit protégé par tous les dragons (J), éclairant ce qui se passoit à Wilbel, & le long de la rive gauche de la Nidda.

Les troupes de cette gauche, remuèrent un peu de terre devant elles, & établirent quelques batteries (K K).

Derrière la droite de l'infanterie, appuyée à une des batteries de la Begerwarth, étoit une seconde ligne de cavalerie (L). Le reste (M) étoit placé, sur deux lignes, derrière cette même Begerwarth. Le peu de troupes du reste de l'armée, fut placé, en seconde ligne (N), assez à la hâte, parce que les avis certains de la marche du Prince

Prince Ferdinand n'ayant précédé son arrivée que de trente-six heures, l'armée avoit été sur le point d'être surprise dans ses cantonnemens. Cette belle disposition surprit & arrêta d'abord les Alliés. Le Prince Ferdinand marquoit du désir d'attaquer la gauche, en inquiétant la droite, & de profiter des bois assez épais, qui se trouvoient auprès de Wilbel, pour dérober les mouvemens de ses troupes; mais il fut entraîné par le bouillant Prince d'Ysembourg qui, commandant la droite de son armée, brûloit de reprendre sa revanche des affaires de l'année précédente. Ce Général Hessois mit tant d'opiniâtreté à soutenir son sentiment, que le Prince Ferdinand finit par s'y laisser entraîner. En conséquence, les Alliés formèrent trois colonnes d'attaque (OO), chacune sur trois lignes, & arrivant de Bischofsheim, & par derrière une hauteur qui est presqu'en face de la

Begerwarth, (à une diſtance de huit à neuf-cents toiſes), ils commencèrent l'attaque à dix heures du matin. Ces colonnes, débouchant dans une plaine, en apparence fort unie, ſuivies d'un gros Corps de cavalerie (P), offroient un beau point de mire au canon François. La batterie qui étoit ſur le flanc gauche de Berghen, s'exerça, avec grand ſuccès, ſur elles; mais, malgré ſon feu, malgré la difficulté d'établir entre les colonnes, une communication sûre, parce que des chemins creux, en forme de ravins profonds (Q), la coupoient ſans ceſſe, les trois colonnes arrivèrent ſur Berghen. Les obſtacles des ravins, avoient empêché la cavalerie de ſeconder efficacement cette attaque, & elle étoit reſtée en arrière des colonnes ſans ſe développer, & ſans pouvoir tourner le village & la batterie, comme le projet en avoit été formé.

La première colonne de gauche

des Alliés (R), destinée à embrasser le flanc droit de Berghen, le trouva si bien défendu qu'elle ne put jamais, ainsi que les deux autres colonnes, s'emparer des premiers vergers. Le Prince d'Ysembourg les ayant fait renforcer de quatre bataillons de Grenadiers (S S), & la communication commenç nt à s'établir par l'applanissement des ravins, ces colonnes revinrent à la charge; emportèrent les premiers vergers; pénétrèrent dans le village, & furent même sur le point de s'emparer de la batterie placée sur son flanc gauche. A peine eût-elle le temps d'éviter ce malheur, en reculant au-dessus de Berghen.

Le projet de Alliés étant manifestement de s'emparer de ce village, le Duc de Broglie le fit alors soutenir par quatre bataillons (T), de sa ligne d'infanterie qu'il avoit auprès de la Begerwarth. Ces bataillons, s'étant joints aux quinze qui avoient été

poussés, retournèrent ensemble à la charge. Ce fut, cette fois, avec tant de succès que ces dix-neuf bataillons repoussèrent, à leur tour, les trois colonnes ennemies: les chassèrent du village, des vergers; &, qu'emportés par leur ardeur, ils les poursuivirent plus de mille pas dans la plaine.

Le désordre ordinaire des troupes qui ont chargé & qui poursuivent, n'échappa pas au Prince Ferdinand. Sur le champ il fit charger ces Vainqueurs, mal en ordre, par une cavalerie qui n'avoit rien fait. Un grand nombre fut sabré. Il s'en seroit peu échappé, sans la difficulté de la plaine, & sans l'apparition de la cavalerie Française, un peu tardive, sans doute, puisque si elle eût appuyé le flanc gauche de l'infanterie attaquante, & qu'elle eût suivi les progrès de l'attaque, elle se seroit trouvée à portée de sabrer une bonne partie de ces colonnes, repoussées si vigoureusement.

Les Alliés se tenant alors tranquilles derrière la hauteur, en face de la Begerwarth, le Duc de Broglie voulut, à son tour, faire attaquer leur droite. En jettant les yeux sur le plan, il est facile de voir que ce projet devoit paroître aisé à exécuter. En conséquence la Brigade Saxonne se mit en mouvement pour attaquer cette droite des Alliés par son flanc droit. Si cette brigade avoit eu avec elle, le Corps de Dragons placé à sa gauche, peut-être qu'alors son attaque auroit pu paroître plus sérieuse; mais celle de six bataillons seuls, n'inquiéta guères le Prince Ferdinand. Ce Corps attaquant fut reçu à grands coups de canon: y perdit son Commandant, beaucoup de soldats, & fut obligé de se retirer. Tout se préparoit alors, du côté des Alliés, à tenter encore une fois l'attaque de Berghen. Le Prince d'Ysembourg y fit marcher, de nouveau, ses Hessois, soutenus par des Hanovriens. Le com-

mencement de l'attaque parut lui être favorable ; il gagnoit du terrein, lorſque le Duc de Broglie fit paſſer au ſecours de ces dix-neuf bataillons, huit autres de ſon aîle gauche. Comme les Alliés ne ſe portoient que ſur Berghen, il n'y avoit pas de danger à la dégarnir. Ce moment fut très-vif ; les François regagnèrent vîte leur terrein ; & le Prince d'Yſemburg, voyant ſes troupes reculer, accourut pour ſe mettre à leur tête, & fut tué preſque ſur le champ.

Ses troupes ſe battirent pourtant encore, quoique bien plus mollement. Au bout de ce temps, le Prince Ferdinand les fit retirer derrière la hauteur (H). Il attendit là, juſqu'à onze heures, que l'armée Françoiſe fît quelque mouvement en avant dont il put profiter. La conſtance du Duc de Broglie à ne pas bouger de ſon poſte, & la certitude qu'il alloit être renforcé par le Corps du Général

Comte de S.-Germain, ne donnant nulle espérance au Prince Ferdinand d'être plus heureux un autre jour, il se retira sur la Hesse. Ainsi le Duc de Broglie eut l'honneur d'avoir complettement repoussé, avec vingt-cinq à vingt-six mille hommes, les quarante mille dont étoit composée l'armée des Alliés (1).

Quelque grand que fut cet avantage, rien ne prouve plus la grandeur & la beauté du plan de M. le Prince Ferdinand, que de voir l'importance extrême qu'on donna au succès de cette affaire. Au fonds, il n'y étoit question que de défendre, avec fermeté, le

(1) Frédéric nous dit que le dessein du Prince Ferdinand « étoit de détruire les magasins que les François avoient à » Hanau, Fritzlar, & dans ces environs, pour retarder, & » peut-être même *empêcher* les opérations qu'ils *vouloient faire* » *en Hesse* ». D'après l'opinion générale, ses projets étoient plus étendus. Comme ils étoient apparens : comme ils étoient dignes de la capacité de ces deux grands Hommes, nous avons cru devoir leur rendre la justice que la modestie, sans doute, de Frédéric, a pu seule l'empêcher de rendre publique.

Au reste, il paroît avoir dédaigné cette affaire, par le léger compte qu'il nous en rend.

village de Berghen ; ainſi il ne fallut pas épuiſer l'art des combinaiſons pour en venir à bout. La valeur & la fermeté eurent certainement autant de part à ce ſuccès que la Science. Si les troupes Françoiſes avoient été moins nerveuſes, & que ce village eût été emporté, alors la guerre auroit été éloignée du pays d'Hanovre & de celui de Heſſe, & elle auroit été portée au centre de l'Empire (1).

Pour exécuter ce grand Projet, nous ſeroit-il permis de remarquer que M. le Prince Ferdinand auroit pu

---

(1) Les troupes Françaiſes avoient commencé ſous le commandement de M. de Broglie, à ſe défaire d'une partie de ce luxe & de cette molleſſe qu'elles avoient pouſſé ſi loin en 1757, & dans le commencement de 1758.

L'exemple du Général Chevert, & celui des deux frères Généraux qui avoient, à ſi juſte titre, la confiance des troupes, leur avoit appris à mener la vie ſimple & nerveuſe de véritables Soldats.

La ſubordination & la diſcipline, à-peu-près inconnues dans la première campagne, commencèrent à régner dans les légions, aux ordres de Meſſieurs de Broglie. Elles laiſsèrent à celles de l'armée du bas-Rhin, ces habitudes vicieuſes & corrompues, cauſes principales des revers & des humiliations qui furent ſi ſouvent leur partage.

mettre encore plus de talens dans la conduite de cette affaire ? En inquiétant, ou même en attaquant quelques autres parties de la ligne, ne lui auroit-il pas été possible de donner une vraie bataille, au lieu de se borner à ne faire effort que sur un seul point ?

Si telles étoient ses intentions. S'il avoient réellement le projet de faire attaquer un peu sérieusement la gauche des François, en même temps que leur droite, on ne peut guères s'empêcher de remarquer qu'il se laissa trop entraîner à suivre un avis qui, évidemment, ne pouvoit le mener à aucun grand succès. Il paroît donc s'être alors trop laissé guider par une mollesse de caractère, déguisée sous le nom de *complaisance*. Mais cette facilité de céder à exécuter un avis qui n'étoit pas le sien, étoit d'autant plus déplacée, qu'il avoit le commandement en Chef, & que le Prince

d'Ysemburg lui étoit subordonné.

Le Généralissime des Alliés, après avoir été ainsi obligé de se retirer sur la Hesse, avoit été encore forcé de l'abandonner à M. le Maréchal de Contades. Ce dernier ayant joint une grande partie de l'armée du bas-Rhin à celle commandée par le Duc de Broglie, avoit profité de sa supériorité pour pousser les Alliés jusqu'au-delà de Minden, assez mal fortifié pour que le Comte de Broglie eût pu l'enlever d'un coup de main.

Prêt alors à entrer dans l'Electorat d'Hanovre, il avoit porté sur la rive droite du Wezer, le Corps de M. le Duc de Broglie, afin de hâter la retraite de M. le Prince Ferdinand. Ce dernier, voyant que l'armée du Maréchal s'étoit affoiblie par cette division de forces, repassa le Wezer; &, se trouvant alors sur sa rive gauche, il marcha en avant, & fit reculer, à son tour, le Maréchal sous Minden.

Cet événement ayant obligé ce dernier de rappeller à lui la division de M. le Duc de Broglie, ce Général repassa le Wezer dans la nuit du 31 Juillet. Le dessein de M. le Maréchal de Contades étant de pousser, à son tour, les Alliés, le Corps du Duc de Broglie fut placé à sa droite, avec l'ordre d'attaquer le Général Wangenheim, laissé par le Prince Ferdinand pour défendre Ton-Hausen, avec environ douze à treize mille hommes.

Ce Poste, où il est facile d'arriver de Minden, qui n'est éloigné que d'une demi-lieue, & qui n'est que médiocrement couvert sur son front par un peu de marécages, alors presqu'à sec, sembloit pouvoir être aisément tourné par sa droite, en s'emparant du point de Kuttenhauzen. Ce dernier village, placé à un bon quart de lieue de Ton-Hausen, à l'extrêmité d'une petite chaîne de

hauteurs, étoit destiné à entretenir la communication du Général Wangenhaim avec la droite de la grande armée. Mais il avoit le défaut d'en être éloigné de plus d'une demi-lieue, & d'être situé dans un terrein trop ouvert, pour que la position de l'armée Alliée, s'appuyant nécessairement au point important du village de Hill, pût s'étendre de manière à le protéger.

Cette position paroissoit donc devoir procurer à M. le Maréchal de Contades, l'avantage d'écraser le Général Wangenhaim, avant qu'il put être secouru (1).

---

(1) On donna, dans le tems, bien des raisons de cette défaite. Celle qui parut la plus apparente, fut que les ordres du Maréchal avoient été fort loin d'être littéralement exécutés. La position qu'avoit prise M. le Prince Ferdinand a toujours été jugée mauvaise *par les Etrangers*. Ils n'ont attribué qu'à des causes assez éloignées de pouvoir être mises au nombre des talens, l'avantage inespéré qu'il eut alors de gagner la bataille. A la vérité, si l'on en croyoit Frédéric, « M. le Maréchal de Contades se conduisit comme » s'il avoit *reçu* des instructions de la part du Prince Fer» dinand (*tom.* 4. *pag.* 12.) » Mais, comme il nous dit, dans la page suivante, que « M. de Broglio, ayant vu les

Malgré d'aussi belles apparences, l'armée Françoise essuya le malheur d'être battue, & le fut si complettement, qu'elle ne put être en sûreté qu'après vingt-trois jours de retraite, & l'évacuation presqu'entière de la Hesse.

La fortune qui sembloit se plaire à balancer les succès de cette guerre, pour la faire durer plus long-temps, après avoir servi aussi utilement la cause des Alliés du Roi de Prusse, à Minden, sembla abandonner ce Prince, à son tour, lors de la célébre journée de Kunersdorff, ou de Francfort, sur l'Oder.

» douze bataillons que M. de Wangenheim mettoit en ba-» taille à Ton-Hausen, ... demeura *indécis*. ... *Le temps* » *se perdit*, & le Prince Ferdinand arriva avec son armée ». Nous n'adopterons bien décidément, aucun de ces deux récits contradictoires. Mais nous ne pouvons cacher à nos Lecteurs, que le second est le plus accrédité dans l'armée Françaife. Comme l'on n'a pas été d'accord sur la bonne conduite des différens Corps, nous-nous sommes dispensés d'en parler en détail. Il nous suffira d'observer que les charges de cavalerie ne se firent, au plus, que par brigades; aussi ces attaques isolées n'eurent-elles d'autre effet que de faire tuer inutilement les plus braves de ces Corps.

Le Général Wedel ayant succédé au Général Comte de Dohna, n'avoit pas été plus heureux que ce dernier à empêcher la jonction des Autrichiens avec les Russes.

Ceux-ci, profitant de la mésintelligence existante entre le Commandant en Chef Dohna, & le Général Wobersnow, chargé du secret du Roi, & de la négligence avec laquelle se faisoit le service, parvinrent à croiser les Prussiens, dans leur marche sur Méseritz. Ceux-ci, se laissant ainsi pousser, se retirèrent sur Zullichau. Alors le Général Soltikoff les ayant tournés par leur gauche, s'établit à Kai. Le Général Wedel, arrivé de la veille, ne crut pas devoir souffrir ses ennemis sur ses derrières. En conséquence, il les fit attaquer par le défilé du moulin de Kai. Ce passage, ne pouvant contenir qu'un front de demi-division, les troupes étoient obligées de filer en colonne sous le feu, partant

de la hauteur, & ne pouvoient ainsi se former que sous ce feu meurtrier. Il leur restoit alors à forcer des hauteurs amphithéâtrales, sans pouvoir répondre aux batteries qui les foudroyoient du haut en bas.

Wedel n'avoit pas jugé nécessaire, (sans doute par le peu d'utilité dont le canon lui auroit été dans ces fonds), d'en mener avec lui.

Ainsi, tout concourant à faire échouer de pareilles manœuvres, il fut bientôt obligé de se retirer, trop heureux que les Russes ne détruisissent pas la totalité de son arrière-garde (1).

Après cette victoire de Kai, les Russes, profitant de leurs avantages

(1) Frédéric n'a pas voulu nous instruire de la manière dont la plupart de ses Généraux en Chef étoient surveillés. Le Comte de Dohna l'étoit par le Général Wobersnow, dont le Roi n'a pas même prononcé le nom, quoiqu'il y ait été tué. « Les Russes défiloient proche de l'armée Prussienne, dans » un tel désordre, qu'il n'auroit tenu qu'au Comte Dohna » d'en profiter, *s'il en avoit eu la résolution* ». Ce reproche est bien grave; mais un Général qui ne l'est que de nom, peut-il être accusé, avec justice, de n'avoir pas fait tout ce qu'il auroit pu?

avec plus de vivacité qu'à l'ordinaire, parvinrent bientôt jusqu'à Francfort, sur l'Oder, & se rendirent maîtres de cette Ville importante, qui n'est qu'à dix milles de Berlin. La consternation fut très-grande dans cette Capitale, & la Famille Royale se préparoit à la quitter, pour aller se réfugier à Magdeburg.

Dans ces fâcheuses circonstances, Frédéric se porta, avec partie de son armée, des environs de Lawemberg, où il faisoit tête au Maréchal Dawn, campé à Marck-Lissa, jusques à l'armée de Wedel. Le Corps de Finck l'ayant rejoint, il ne balança pas à passer l'Oder à Reitwent, & à marcher aux Russes qui, réunis aux dix-huit mille Autrichiens, commandés par Lawdon, opposoient une armée de plus de quatre-vingt mille hommes, aux cinquante mille Prussiens, à la tête desquels Frédéric venoit les attaquer.

Pour

Pour se mettre encore plus en sûreté, ces quatre-vingts mille hommes avoient remué beaucoup de terre, fait des abattis, & pris une position qui paroissoit la plus respectable.

Un petit ruisseau S, & une vallée pleine de flaques d'eau, viennent aboutir à la rive droite de l'Oder, à une petite lieue sud de Francfort. Le cours de cette vallée décrit, avec l'Oder, un angle presque droit.

Les Russes avoient mis cette Fortification naturelle derrière leurs lignes. Elles faisoient face au midi, ayant, en avant de leur flanc droit, une autre vallée qui, régnant le long de l'Oder, se trouve longée par le ruisseau S, dont nous venons de parler.

Le Corps de Lawdon, placé en potence sur ce flanc droit, dans la vallée qui se trouve entre le Judenberg (*a*), & l'Oder, mettoit ce flanc hors d'insulte. Le front de l'armée

s'étendoit jusqu'au village de Kuners-Dorff (O), placé à l'extrémité méridionale d'un grand ravin, courant du Nord au Sud, & séparant la chaîne des montagnes. La gauche des Russes continuoit de s'étendre au-delà de ce village, en se reployant sur sa gauche (A), & garnissant les hauteurs (b), qui sont plus hautes que celles (M, M). Cette dernière chaîne a reçu de la Nature, la forme d'une place fortifiée. Elle offre un plateau, de forme demi-circulaire, qui commande les vallons serrés & profonds, dans lesquels coule une branche de ce ruisseau bourbeux (S) qui va se jetter dans l'Oder. D'autres, plus ouverts & plus sabloneux, la sépare de ces côteaux (M), sur lesquels se trouvent les forêts (BB).

La ligne des Russes, coupée par Kuners-Dorff, n'avoit pu être continuée, dans le vallon serré où se trouve ce village, que par quelques redans.

Ce moyen, tout défectueux qu'il étoit, entretenoit la communication de cette ligne, à sa gauche, de manière à lui faire occuper les hauteurs des moulins (b).

Le flanc gauche des Russes, paroissoit ainsi devoir être en sûreté, en étant appuyé sur cette hauteur, & joignant, à la force de cette position, des retranchemens, en forme de redoutes, défendus par cent piéces de gros canon.

Frédéric, ayant passé l'Oder, à Retwin, au-dessus de Lébus, se trouva sur les derrières de cette armée. Ayant campé à Trettin, il n'en étoit séparé que par la vallée marécageuse (A), & des bois fourrés & difficiles. La hauteur (B), en-deçà du ruisseau, ainsi que l'autre au-delà (Bd), nommée la Pechstang-Berg, commandoient toutes les deux, celle de la gauche des Russes. Le Général Finck, occupant déjà celle (B) en-

deçà, il ne fut plus queſtion que de s'emparer de celle (B d). Les Ruſſes ne s'y étant nullement oppoſés, le canon & ſon eſcorte y montèrent, après avoir traverſé le ruiſſeau ſur le pont qu'on y a fait, pour communiquer avec Ruppen. Les batteries de la hauteur (B), étant alors ſecondées par celles de la Pechſteng-Berg, établirent, bien vîte, un feu auſſi ſupérieur à celui de la redoute (bb), que la Nature a rendu les poſitions (B & B d), ſupérieures à celle (bb).

Dès que le feu Ruſſe fut ainſi dominé, quatre Diviſions de Pruſſiens, ſous les ordres du Général Schenkendorf, marchèrent pour attaquer les hauteurs (bb), & celles qui vont gagner le Cimetière des Juifs (B).

La colonne de la droite (C), ſe dirigeoit ſur le flanc & ſur les derrières de la ligne Ruſſe, en y voulant pénétrer par le ſecond Ravin (h), qui coupe cette poſition.

La deuxiéme (E) se dirigeoit sur le vallon encaissé à l'extrêmité Sud duquel, est placé Kunners-Dorff.

Les troisiémes & quatriémes (f & g), étoient destinées à escalader les hauteurs (b b), & à s'y établir.

Ces quatre attaques étoient soutenues par les lignes (v v, T, x, d) : Par les démonstrations de l'avant-garde, & de quelques Régimens de la droite (N N), pour inquietter les derrières de la droite des Russes.

Le premier succès de ces dispositions fut brillant. Les deux colonnes du centre (E & f), remplirent leur objet, s'établirent sur les hauteurs & en chassèrent leurs Ennemis avec la plus grande facilité. Les Divisions Russes, faisant face à ces attaques, furent excessivement maltraitées, dans leur fuite, par-delà le vallon (O), sur-tout par ces Troupes de Cavalerie, que l'Infanterie Prussienne a, presque toujours, entre ses lignes d'attaque.

A la vérité, ce succès auroit pu être moins rapide, sans l'effroi que causa, à cette partie de la ligne Russe, l'explosion de quelque caissons d'artillerie. La frayeur de cet événement, ayant mis du désordre dans toute cette ligne, l'empêcha de s'opposer vigoureusement aux efforts des Prussiens.

La colonne (h) de ces derniers, ayant trouvé plus d'opposition, fut long-temps avant de pouvoir remplir son objet. Mais, étant enfin parvenue à s'établir sur la hauteur (bb), elle profita de l'effroi des Russes, pour les en chasser & pour s'emparer de leur canon. Quoique les tentatives de l'avant-garde, aux ordres du Prince Wurtemberg, sur les retranchemens Russes en (N), n'eussent abouti qu'à faire tuer des Cavaliers. Quoique ce Général, trompé par la foiblesse de sa vue, eût voulu changer quelque chose aux dispositions du Roi, qui n'étoient que d'*inquiéter* & non d'at-

taquer des retranchemens avec de la Cavalerie ; il ne paroiſſoit plus alors reſter rien à faire que d'obliger les Ruſſes à ſe retirer au plus-tôt, ſur Francfort, en les canonnant avec l'avantage d'un terrein élevé. On croit qu'ils auroient effectué leur retraite, dès que la nuit ſeroit venue la favoriſer. Tel étoit l'avis de Seidlitz & de pluſieurs autres Généraux. Par malheur pour Frédéric, Zeithen étant arrivé, le Monarque lui demanda s'il falloit reſter là, d'un ton à lui dicter une réponſe négative. Le vieux Guerrier, accoutumé à n'avoir d'autres volontés que celles du Monarque, lui ayant répondu qu'on pouvoit encore tenter quelque choſe, les Pruſſiens reçurent ordre de marcher à l'Ennemi.

En conſéquence, cette avant-garde, qui avoit ſi peu réuſſi au point (N), eut ordre de ſe rejoindre au reſte de la Cavalerie (N), & Seidlitz à ſa tête, enfourna la vallée (L). Parvenu

jusqu'en (J), il tenta vainement de seconder l'attaque du Roi (L). Les retranchemens & les hauteurs (M), lui opposoient de trop grands obstacles, pour pouvoir réussir. Ayant eu le bras cassé, il fallut qu'il se retirât; & cette Cavalerie, privée d'un Chef sous lequel elle étoit accoutumée à vaincre, resta en panne, exposée au feu du canon & de l'Infanterie Russe placée en (M).

Pendant ce temps, Frédéric avoit formé son attaque sur la hauteur au-delà du Ravin (O). Sa première tentive fut assez heureuse pour que deux Bataillons traversassent ce passage escarpé, & se formassent en (K), sur la crête de cette hauteur.

Mais, comme dans ce moment, Lawdon venoit de faire charger, avec succès, la Cavalerie Prussienne, par sa division, qui n'avoit encore rien fait. Comme il avoit forcé ce Corps, privé de son Chef, de reculer jusques

près de Kunersdorff, pour être protégée par le feu des batteries (L A), Il accourut assez à tems sur le point (K), avec sa réserve, pour mettre en désordre les deux bataillons Prussiens, & pour les obliger de repasser le ravin.

Ces bataillons repoussés étant réunis à ceux qui étoient de l'autre côté du ravin, il s'établit entre ces Corps ennemis, un feu terrible de canon & de mousqueterie, à cinquante pas, sans qu'aucun des deux pût se charger, parce que le ravin, comme nous l'avons observé, est presque impraticable. Ce fut en vain que Frédéric voulut le faire franchir à ses troupes, après leur avoir fait former une ligne régulière (L L), vis-à-vis de ce dangereux passage. L'armée Russe avoit eu le temps d'exécuter un changement à-peu-près central de front, & elle défendoit le ravin avec l'avantage d'un feu supérieur en canon

ſur celui de l'armée Pruſſienne. Preſque tout celui de cette dernière étoit reſté en arrière, les chevaux recrus n'ayant jamais pu grimper les hauteurs (bb), ni même achever de franchir les ſables & les marécages de la vallée (L).

Lawdon, avec la plus grande partie de ſon Corps, ſoutenu par les Dragons Ruſſes, chargea alors plus vivement cette cavalerie, qu'il avoit déjà repouſſée, lorſqu'elle avoit voulu pénétrer dans la ligne Ruſſe. Ces charges ne furent pas déciſives, mais elles continrent les Pruſſiens, & les empêchèrent de ſe reporter en avant, & d'embraſſer le village de Kunerdorff.

Pendant ce temps précieux, au lieu de faire ſoutenir ce point déciſif de la bataille par de nouvelles troupes, Frédéric, à ce qu'on lui a reproché, s'obſtinoit à vouloir faire paſſer le vallon-ravin (O) de Kunerſdorff. Cette tentative impoſſible, n'aboutit qu'à faire

tuer inutilement trois à quatre mille de ses grénadiers. Sachant alors les obstacles que rencontroit sa cavalerie, on l'accuse encore de s'être laissé aller à l'impatience, au dépit, & de s'être déterminé, sans aucune raison bien décisive, à abandonner ces hauteurs (bb), sur lesquelles il étoit solidement établi. A la vérité, une grande partie de la seconde ligne de son infanterie, rebutée de se faire tuer inutilement, commençoit à effectuer d'elle-même sa retraite, en repassant le pont qui conduit à Ruppen. Mais il auroit été aisé de faire cesser ce désordre, en interrompant cette attaque téméraire, qui en étoit la cause. Alors, en donnant du repos à cette armée fatiguée, sa position sur la hauteur (bb), étoit trop respectable, pour qu'on pût tenter impunément de l'en déposter. Alors ses ennemis, étant forcés de se retirer pendant la nuit, ses troupes, ayant eu quelques heures de re-

pos, se feroient trouvées en état d'attaquer l'arrière-garde, avec assez d'apparence, de mettre les Russes entre leur feu, & celui du Général Wunsch, arrivé pendant la bataille, & qui s'étoit emparé de Francfort. Au lieu de ce solide avantage, les troupes, formant le front d'attaque (L), ayant été ou rebutées ou détruites, l'infanterie Russe s'enhardit à repasser le ravin (O), & à reprendre possession de ces hauteurs (bb), dont elle avoit été chassée.

Alors, l'entreprenant Lawdon, n'ayant plus à craindre le feu de ces hauteurs, attaqua, avec tant de vigueur, la cavalerie Prussienne, qu'il en mit la plus grande partie en fuite; & que, l'ayant rejettée sur le ruisseau (S), il pensa prendre Frédéric lui-même. Ce valeureux Prince, au désespoir de sa fâcheuse position, n'ayant pu se résoudre à quitter la partie, que lorsque ses troupes l'eurent à-peu-près abandonné.

De quel déſeſpoir ne dût pas être alors atteinte cette âme, vraîment guerrière, qui s'étoit flattée, après avoir emporté les hauteurs (bb), de plier ſur elle-même toute l'Armée combinée, &, la pouſſant ſur l'Oder, ne lui laiſſer que l'alternative ou de s'y noyer, ou de mettre bas les armes ?

Peut-être que ce Plan éblouiſſant ne pouvoit réuſſir entièrement qu'à l'aide des hasards les plus heureux. Si nous ne pouvons diſſimuler que le défaut de connoiſſance du terrein paroît avoir fait faire ici à Frédéric des fautes comme il en avoit fait à Pragg, & à Kolin, nous ſommes trop attachés à la vérité, pour ne pas comparer ces dernières batailles avec celle de Minden. Dans cette dernière, comme dans celle de Francfort, l'armée attaquante fut repouſſée. Mais ſi l'armée Pruſſienne fut battue, elle fit tant de mal à ſon

ennemi, qu'il ne fut pas en état de la poursuivre; qu'elle ne perdit presque pas de terrein, & qu'elle passa l'Oder sans être troublée (1). Bientôt elle se remontra avec tant de fierté, qu'elle contint d'abord ses ennemis; parvint ensuite à leur couper la communication avec Lubben, d'où ils tiroient leurs vivres, & osa même envoyer un gros détachement au secours de Dresde. Enfin, après avoir empêché ces vainqueurs d'exé-

(1) Frédéric, à la vérité, nous apprend que, « si les Russes » avoient su profiter de leurs succès, c'en étoit fait des Prus- » siens. Il n'auroit dépendu que des ennemis de donner le coup » de grâce; mais il s'arrêtèrent, ... & le Roi put respirer ». Ce récit a, sans doute, tous les caractères de la sincérité; mais il porte un caractère si différent de tous ceux que nous avons vus, qu'il a du être rédigé dans ces premiers momens, où le Roi s'étoit renfermé, après cette Bataille, & se livroit aux idées désespérantes de la grandeur des dangers auxquels il étoit exposé. Mais Soltikow avoit tant perdu, à cette bataille, qu'il écrivoit : « Si je remporte » encore une victoire, comme celle-ci, je retournerai seul, » en porter la nouvelle à Pétersbourg ». Pareille position paroît plus propre à engager un Général à jouir de la gloire d'une victoire, qu'à chercher à en tirer des avantages qui peuvent être décisifs, mais qui peuvent aussi la compromettre.

cuter aucuns de leurs Projets, Frédéric obligea cette armée victorieuse de repasser l'Oder. En vain avoit-elle l'espoir de se dédommager de ses disgraces par la prise de Glo-gaw, le Roi la prévint, & mit ce Poste important tout-à-fait hors d'insulte. Ensuite, passant l'Oder, il se couvrit si bien de la Bartsch, qu'il força ses vainqueurs de s'en retourner en Pologne. A Minden, l'armée Française est obligée de se retirer, pendant vingt-trois jours. Elle a le malheur d'être forcée d'abandonner les villes de Minden, de Detmold, & son Hôpital ambulant; de perdre Zigenhaim, Cassel & Marbourg, avec leurs garnisons, & de ne trouver de sûreté qu'en se couvrant de la Lahn.

Quelle peut être la cause d'une aussi grande différence dans les résultats? Par quel puissant moyen cette armée a-t-elle pu s'élever à une supériorité aussi décidée?... Est-ce

parce qu'elle eſt formée d'une eſpéce d'hommes impoſſibles à égaler?... Mais l'armée Pruſſienne eſt compoſée, au moins d'un quart, d'Etrangers. Mais les Pruſſiens naturels ſont des payſans, la plupart enlevés de force à leurs charues, & paroiſſant fort éloignés d'être au nombre de ces guerriers qu'une imagination, sûrement exaltée s'eſt plue à nous peindre comme invincibles. Leurs forces phyſiques ſont-elles bien au-deſſus de celles du ſoldat Français ? Leur valeur eſt-elle ſupérieure à celle de nos grenadiers ? Sans nous livrer à un entouſiaſme national, nous pouvons répéter ici ce qui eſt l'opinion de tous les Officiers éclairés, ſans préjugés ſur les qualités de chaque Nation, c'eſt que la valeur du ſoldat, & ſur-tout celle des Corps, eſt à-peu-près la même dans toutes les armées exercées.

D'après ce principe inconteſtable,

il faut donc attribuer les causes de l'extrême différence que nous venons de remarquer, à celle de l'ordre & de l'ensemble qui existe dans ces deux Armées. Ainsi il faut rendre hommage à la supériorité de ceux qui s'observent dans l'armée Prussienne.

Frédéric, à peine échappé de ce danger, fut obligé de voler au secours de son armée de Saxe. Celle de l'Empire s'étoit emparée de Dresde, le 5 Septembre. Le Général Schmetau, qui s'étoit si bien défendu l'année d'avant, capitula celle-ci, sans qu'on eût même ouvert la tranchée (1).

(1) On attribua cette foiblesse au désir de mettre à couvert le trésor formé de toutes les contributions de la Saxe ; & l'on n'a pas manqué de dire qu'une Lettre de Frédéric l'avoit averti que Dresde ne pourroit être délivré. Ce qu'il y a de certain, c'est que Wunsch étant arrivé à une lieue de Dresde, le jour qu'elle capituloit, le Major de cette place, nommé *Hausman*, voulut rompre cette convention, non encore exécutée : mais le Capitaine, chargé d'ouvrir la porte aux Autrichiens, ayant refusé de la leur fermer, il s'en suivit une rixe entr'eux, dans laquelle Hausman fut tué par les soldats du Capitaine Sydow, & la porte fut ouverte aux Autrichiens.

Le Maréchal Dawn, contenu pendant ce temps, par le Corps, très-inférieur, du Prince Henri, ne put empêcher ce dernier, après lui avoir détruit ses magasins de Friedland & de Gabel, de tourner sa gauche.

Cette marche savante ayant donné la facilité au Prince d'arriver à l'improviste sur Hoyerswerda, il y surprit & y enleva le Général Wehla, avec tout son Corps. Maître alors d'effectuer sa jonction avec le Général Finck, près de Torgaw, que ce dernier venoit de reprendre, il ne s'y résolut que pour attendre Dawn, dans le même camp où celui-ci fut battu l'année suivante.

En vain le Maréchal se présenta-t-il devant lui, cette position lui en ayant imposé, il projetta de déposter le Prince, en essayant de lui couper les vivres, & en interceptant sa communication, par l'Elbe, avec les Pays d'Anhalt & de Magdeburg. Ayant

envoyé plusieurs détachemens pour exécuter ce Projet, celui du Duc d'Aremberg ayant été rencontré, près de Duben, par le Général Wunsch, secondé de quelques détachemens de Leipzick, ce Duc fut battu, & perdit le Général Gemminguen, avec plus de deux mille hommes.

Sur ces bonnes nouvelles, & sur la certitude de la retraite des Russes, Frédéric ayant envoyé le Général Hulsen avec une partie de l'armée de la Silésie, le Prince Henri marcha, à son tour, sur le Maréchal Dawn.

La position du Général Finck à Nossen, ayant inquiété le Général Autrichien, il quitta sa position derrière la Ketzerbach, pour se retirer dans celle de Planian.

Ce Poste n'est qu'à deux milles de Dresde. Son front, & sur tout sa gauche, sont couverts par des ravins affreux. Frédéric, guéri de sa goutte, arriva bientôt de la Silésie. Ayant

trouvé le Maréchal couvrant Drefde, il fit de vains efforts, pendant près de quinze jours, pour lui faire quitter cette efpéce de fortereffe. C'eft alors que beaucoup de Militaires ont cru remarquer que le Roi, cédant encore à cette impatience dont nous venons de lui voir donner des preuves à Francfort, voulut faire l'impoffible pour dépofter les Autrichiens, en les inquiétant pour leur communication avec la Bohême.

En conféquence, il fit choix du Général de Finck, pour aller prendre pofte à Maxen avec feize mille hommes, directement derrière le centre du Maréchal.

Pour effectuer ce Projet, il falloit marcher par les montagnes perpétuelles de Dippodifwald, de Hunxdorff, de Mulbach : par des bois fourrés, & mettre entre fon Corps & l'Armée du Roi, plus de deux milles d'Allemagne, remplis de défilés & de gorges.

Dans le moins fâcheux de ces défilés, quatre à cinq-cents hommes peuvent arrêter long-temps toute une armée.

On assûre que le danger éminent de cette entreprise avoit frappé le Général Finck, au point de faire des représentations au Roi ; mais que ce dernier lui en avoit imposé par ces mots si décisifs pour tout homme de guerre, *avez-vous peur ?*

On a dit encore que ce motif s'étant joint au bien-être que ce Général trouvoit à son établissement dans la Maison Seigneuriale de *Maxen*, il y resta tranquillement, près de trois jours, malgré une Lettre dans laquelle Frédéric, commençant à sentir le danger de sa position, lui mandoit, dans la nuit du second, qu'il s'en *rapportoit à sa prudence.* L'inquiétude que le Roi avoit prise, tout-à-coup, devint même si vive, qu'il détacha le Général Hulsen, au commencement du quatriéme jour, pour aller prendre

poste à Dippodiswald; mais il étoit trop tard, pour faire ces dispositions. Trente-six heures avant, elles auroient évité la catastrophe de ce corps d'armée.

Le Maréchal, instruit que le Corps de Finck étoit aventuré à plus de cinq bons quarts de lieue, en avant de Dippodiswald, apprit encore que ce Général n'avoit d'autres communications avec ce Poste si important pour lui, que par trois bataillons Francs & quelques Hussards, placés sur le plateau d'Hirschbach, à une bonne demi-lieue de ce bourg. Ainsi rien n'empêchoit le Général Brentano, campé à une petite lieue, de France, de cet endroit, au-delà des bois & des gorges par lesquelles on y arrive de Dresde, de s'en saisir.

Sur la hauteur, au bas de laquelle cette petite ville est placée, on trouve le seul chemin qu'il y ait pour communiquer avec Maxen. Mais cette route est bientôt coupée par des ravins & des

défilés, de ſorte qu'un très-petit Corps, maître de ces hauteurs, peut empêcher ou du moins retarder long-temps le paſſage d'une armée venant de Maxen. Connoiſſant bien toute la difficulté qu'auroit l'armée du Roi pour ſe porter au ſecours de ce détachement, le Généraliſſime Autrichien vint ſe mettre à la tête du Corps des Généraux Brentano & Sancer, avec quelques bataillons & quelques eſcadrons (1). Se portant enſuite ſur Dippodiſwald, il n'eut à combattre d'autres difficultés que celles des défilés & des montagnes, augmentées encore par la rigueur du vingt de Novembre. Au-

(1) Si ce Corps étoit campé vis-à-vis de Dippodiſwald, lorſque le Général Finck défila ſur les hauteurs qui commendent ce bourg, & qu'il n'ait pas ſenti de quelle importance il étoit, pour ſa sûreté, de faire garder ce paſſage, ce Général auroit commis une grande faute. Mais, s'il fit d'abord garder ce défilé par trois mille hommes, aux ordres du Général Linſtadt; s'il ne l'en fit retirer que ſur les ordres exprès du Roi « de tenir toutes les troupes raſſemblées, afin » de pouvoir oppoſer à l'ennemi une réſiſtance plus efficace ». Alors, auquel des deux faut-il attribuer ce déſaſtreux événement ?

cun Pruſſien n'ayant paru, il lui fallut pourtant plus de quatre heures pour faire traverſer à ſon canon, les défilés en arrière & en avant de Dippodiſwald, & pour le faire parvenir ſur les hauteurs qu'on trouve auprès de Maxen, après avoir franchi ces difficultés.

Dès les premiers coups qui furent tirés par le canon Autrichien, placé ſur les hauteurs de Muhlbach & d'Hauxdorff, les bataillons Francs & les huſſards d'Hirſchbach, abandonnèrent ce poſte, & ſe retirèrent ſur les hauteurs de Maxen.

Le Commandant Pruſſien, convaincu enfin, qu'il étoit attaqué, vint ſe mettre à la tête d'un Corps dont la poſition étoit ſans reméde. Ce fut en vain que cette diviſion tenta de ſe mettre hors de portée de ces batteries meurtrières. Après avoir pénétré de hauteur en hauteur, juſqu'au plateau de Blochwitz, en perdant la

plus grande partie de ſon canon ; après avoir fait charger inutilement ſa Cavalerie dans des terreins où ſe trouvent préſentement des carrières : ayant, en face, ſur des hauteurs, le Corps du Maréchal, qui tiroit ſur lui, ſans qu'il pût y répondre ; ayant ſur ſon flanc droit le Corps du Général Brintano;qui le canonnoit également : ſerré, ſur ſes derrières, par de nombreux Corps de Huſſards & de Croates, dont il étoit ſéparé par des défilés, derrière leſquels ces derniers le paſſoient par les armes; cannoné encore ſur ſon flanc gauche par l'armée de l'Empire, dont il étoit ſéparé par les défilés & les eſcarpemens terribles de *Dohna*, & de cette vallée ſi profonde qui va aboutir à l'Elbe, il fallut capituler & ſe rendre priſonnier de guerre avec tout ſon Corps (1).

(1) Le récit de Frédéric eſt preſqu'entièrement oppoſé à celui que nous venons de faire. Mais, comme le traitement que reçut le Général Finck, paſſa, dans le temps, pour être

Pendant une retraite aussi fâcheuse pour le soldat, l'ordre & l'ensemble ne parurent presque pas dérangés. Aucun bataillon, aucun escadron ne se débanda, ne voulut ou ne put profiter de la facilité que les défilés, les bois & les terreins hachés auroient donnée à des troupes ou moins fermes, ou moins bien disciplinées, pour se débander. Tout ce qui n'avoit pas été tué, ou mis hors de combat, étoit en ordre & ensemble, lorsqu'il capitula.

souverainement injuste. Comme la mémoire de cet événement existe encore dans l'armée Prussienne, nous n'avons pu nous dispenser d'adopter la version la plus accréditée.

L'Histoire n'étant pas un panégirique, après nous être prosternés devant les rares talens militaires du grand Frédéric, nous devons faire remarquer les erreurs dont ces mêmes talens paroissent avoir été quelquefois la cause.

Le Général Finck a toujours passé pour une victime de ces imperfections qui, attachées à l'espéce humaine, sont plus marquantes chez les Rois, en raison de l'importance de leurs actions.

Peu de temps après, le Roi de Dannemarck ayant offert du service au Général, Frederic, indécis sur la conduite qu'il devoit tenir, après avoir lu la Lettre de Finck, lui fit enfin répondre, « qu'il le regardoit *comme un grand Général*, » mais qu'il n'*avoit rien à changer à la Sentence du Conseil* » *de guerre* ».

CHAPITRE V.

§. I.

Campagne de 1760.

Les opérations de la Campagne suivante ne s'ouvrirent pas d'une manière propre à consoler Frédéric de ce grand échec. Un de ses meilleurs Généraux, chargé de défendre les retranchemens de Lauds-Hut, s'étoit vu forcé de les abandonner, par la crainte légitime d'être mis entre les deux feux de l'armée de Lawdon & de celle de Beck. Le Général Autrichien s'étant emparé de Silberberg & de Wartha, M. de Fouquet reçut ordre de reprendre sa première position de Lauds-Hut (1).

(1) On a dit que « cet ordre avoit été inspiré au Roi » par Schlabendorff, pour pouvoir continuer de tirer les » contributions ordinaires de Silésie. Fouquet en fut au dé-

Comme le grand avantage de ce poste est de couvrir le passage de Bohême en Silésie : comme la nature a placé la plus grande élévation du côté de la Bohême, les environs de Lands-Hut, par une suite de cette disposition naturelle, sont plus élevés du côté du couchant que de celui du levant. Les retranchements qu'on y avoit élevés, étoient conséquemment beaucoup moins forts du côté de la Silésie, que de celui de la Bohême ; d'ailleurs, ils étoient d'une trop grande étendue pour pouvoir être bien gardés sur tous les points. Ce défaut, qui leur est commun avec tous ceux des lignes, & ceux qui ont une grande étendue, n'avoit pas échappé à la ca-

---

» sespoir. . . . . . Il prit la résolution de périr dans cette » affaire, *ou de ne plus tirer l'épé:. . . .* Résolution qu'il tient » à Brandebourg, où il est Prevôt du Chapitre, sans que » ni les visites, ni les présents, ni les avances que le Roi » lui fait tous les jours, l'ayent pu engager à se trouver à » une seule parade, pas même à Postdam ». WARNERY, *Campagnes de Frédéric, pag.* 364.

pacité du Général Lawdon. Ayant interrompu ses dispositions pour le siége de Glatz, il désigna au Général Beck, l'endroit où il devoit attaquer les Prussiens. Dès que le Généralissime fut à la vue des retranchements de Lands-Hut, il les fit tourner. Son attaque fut dirigée, le 23 Juin, par la gorge du côté de la Silésie. Comme la capacité de ce Général l'avoit fait attaquer sur le plus grand front possible, il força les retranchements placés entre Lands-Hut & la Silésie ; ensuite la ville-même de Lands-Hut, & enfin les fortifications au-delà de cette ville, dans le même temps qu'il les faisoit tourner par le Général Navendorff. Le Général Fouquet, voulant se faire jour, pour se retirer sur le Schmidberg, trouva ce dernier si bien établi sur son passage, qu'il ne put jamais pénétrer. Le bataillon de Grenadiers, avec lequel il étoit, & qui s'étoit formé en quarré, ayant, ainsi

que lui, refusé tout quartier, fut absolument détruit ou fait prisonnier (1), ainsi que les huit mille hommes qu'il avoit sous ses ordres.

Le Prince Henri fut plus heureux vis-à-vis des Russes, quoique son armée, ainsi que tous les corps Prussiens, ne fut presque plus composée que de recrues faites avec surprise (2), ou enlevées de force, la plupart ayant seize ans au plus. Quoiqu'il n'eût que vingt-cinq mille de ces hommes à opposer aux soixante-dix mille de l'armée Russe, & au Corps de Lawdon de plus trente mille hommes, il

(1) Fouquet auroit été tué, sans le dévouement d'un Palefrenier, qui lui fit rampart de son corps, & reçut le coup de sabre, qui étoit destiné à ce Général.

(2) Un Colonel Colignon dirigeoit le système des Recrues. Libéral de Commissions, il en donnoit, avec profusion, à tous les jeunes-gens, & se les faisoit même payer. Les malheureuses dupes, arrivées avec le Brevet de Lieutenant ou même de Capitaine, se trouvoient au rang de simples soldats, & traités comme tels par les Instructeurs. On sçait encore que les Prisonniers furent enrolés de force, & réduits à combattre contre leurs amis & leurs parents.

ne les tint pas moins en échec. Si Lawdon veut prendre Breslaw, le Prince vient la dégager.

Si les Russes marchent sur Glogaw, ils y trouvent encore le Prince Henri *arrivé avant eux*, après les avoir cotoyés, & n'avoir pu exécuter le projet si hardi de les attaquer pendant leur marche. Enfin cette Campagne brillante fut terminée par la retraite des Russes, & par celle de Lawdon. L'Histoire a presque gardé le silence sur des événemens aussi glorieux pour Henri. Il paroît, cependant, que cette Campagne fut alors bien convenablement appréciée par Frédéric; mais sa mémoire ne la lui a pas assez rappellée, lorsqu'il a composé l'Histoire de la guerre de sept ans.

Pendant que de si brillans succès attestoient si hautement la supériorité des talens du Prince Henri, Frédéric vouloit reprendre la ville de Dresde. Etant parvenu à éloigner un peu le

Maréchal Dawn, il se présenta devant cette Résidence, le 13 Juillet. Mais tous ses efforts n'eurent d'autre effet que de brûler presque tout le quartier de Pyrna, dans lequel on voit encore de tristes preuves du bombardement d'alors. Bientôt forcé de se retirer de devant cette Place, par le Maréchal Dawn, il prit le parti de marcher en Silésie. Cette marche, de dix-neuf milles, fut exécutée en passant l'Elbe, la Neiss, la Queiss & le Bober, sans y trouver ni ponts, ni gués.

L'armée étoit appésantie par un train de grosse artillerie, & par deux mille chariots. Les Généraux de Lascy, de Beck & de Ried, la talonnoient; & cependant ils ne purent seulement pas enlever un seul chariot. Quand on pense que Frédéric avoit à peine trente mille hommes, & que Dawn & Lawdon en avoient plus de soixante mille sous leurs ordres, ce qu'on vient

vient devoir feroit prefque incompréhenfible, fi ce qu'on va lire ne l'étoit pas davantage (1).

Arrivé à Lignitz, Frédéric fe trouvoit fi bien entouré de fes ennemis, qu'on le croyoit fur le point d'effuyer le même fort que fon Général de Finck; mais fon activité, & peut-être fa fortune, le tirèrent bien glorieufement de ce mauvais pas.

Soit prévoyance, foit peut-être un peu par hafard, il leva fon camp de Lignitz le 15 Août à minuit. Comme il l'occupoit depuis le 10, Dawn avoit fixé ce même jour

(1 Pour ajouter encore à la gloire de Frédéric, nous devons faire obferver qu'en rendant compte de fa marche en Siléfie, il nous dit : « Le Roi fit, fans contredit, » une bévue, en fe portant à Goldberg.... Les Pruffiens » auroient dû fe porter à Hirschberg, pour y ruiner le dé» pôt de vivres des Autrichiens. De-là, ils n'avoient qu'à » fe porter à Lands-Hut. Cette manœuvre auroit obligé » l'ennemi, fans combat, de fe rejetter dans les mon» tagnes de Bohême, pour y trouver du pain & des fubfif» tances ; tome IV, page 108 ».

Çet aveu fi franc, fi magnanime, ne pouvoit être fait que par un auffi grand homme.

15, pour l'attaquer lui - même, & faire investir son flanc droit par les Généraux Lascy & Beck, & ses derrières par le Général Lawdon. Pour exécuter ce projet, le dernier devoit passer le Kats-Bach, & venir occuper les hauteurs de Pfaffendorff, près de Lignitz. L'importance de ce poste étant connue de Frédéric, il y établit sa droite aux ordres des Généraux de Ziethen & de Wedel, pour faire face à Lignitz, seul endroit par où le Maréchal pouvoit venir à lui. Ces hauteurs commandent & Lignitz, & les deux chemins étroits qui servent à leur communication avec cette ville. Ainsi le derrière de Frédéric étoit passablement en sûreté. Sa gauche étoit à une bonne lieue en avant, de manière à pouvoir soutenir les postes d'observation, placés sur les hauteurs de Pautzen.

Les Hussards qui occupoient ces

poſtes s'étant repliés, annoncèrent que le Général Lawdon avoit quitté ſon camp de Jékersdorff; paſſé le Katsbach, & venoit pour occuper les mêmes hauteurs, dont Frédéric s'étoit emparé.

L'armée du Roi en bataille entre Humel & le Katsbach, canona vivement celle de Lawdon, arrivant dans l'obſcurité, & dans l'eſpoir de ſurprendre les Pruſſiens. Les têtes des colonnes Autrichiennes extrêmement maltraitées par ce feu, cherchèrent à s'en dédommager en ſe déployant, & en ſe mettant en bataille. Frédéric les fit charger à coups de fuſil, & ſa Cavalerie ayant battu & diſperſé celle des Autrichiens, il fut impoſſible au Général Lawdon de former un front de plus de cinq bataillons. Ce déployement, exécuté avec le peu d'ordre & le peu d'enſemble qu'à toujours une troupe expoſée pendant ce temps, au feu du

canon & de la mousqueterie d'un ennemi, placé sur la crête d'une éminence, fut bientôt culbuté par la Cavalerie. Une seconde ligne, & même quatre autres du même nombre de bataillons furent en vain formées en arrière, elles furent attaquées de même, & eurent le même sort. Tout ce que ce Général put faire, fut de se retirer en désordre dès six heures du matin. Heureux encore que Frédéric, occupé par de plus grands objets, n'eut pas le tems d'achever sa défaite! Comme ce dernier avoit pour principal objet de rouvrir sa communication avec Bresslaw, & de gagner de façon, ou d'autre, l'armée du Prince Henri, il se contenta de profiter du moment d'incertitude où sa victoire avoit mis les Autrichiens, pour forcer le passage du Katsbach. Le Général Navendorff, qui défendoit ce ruisseau, ne s'opiniâtra pas à sa défense; & Frédéric,

l'ayant paſſé le 15 au ſoir, put enfin parvenir le 16 à Neumarck, & communiquer librement avec Breſlau. De ſon côté, le Général Zeithen avoit maſqué le défilé de Schwartz-Waſſer ſi habilement, que ſon canon couvroit de ſon feu les deux chemins qui conduiſent de Lignitz aux hauteurs de Pſaffendorff. Ce fut en vain que le Maréchal y fit porter des têtes de colonnes, il fallut les faire retirer preſqu'auſſi-tôt, pour les mettre à couvert d'un feu très-meurtrier.

Les Autrichiens ont en vain cherché à diminuer la gloire de cette journée, en diſant que Frédéric étoit infiniment ſupérieur en nombre au Général Lawdon. A peine auroient-ils eu raiſon, ſi le Roi avoit pu employer toutes ſes forces contre lui. Mais, comme nous venons de le dire, ſon aîle droite avoit été employée à contenir le Maréchal

Dawn. On a remarqué de plus, que Frédéric auroit pu ne pas employer autant de monde, pour une opération aussi peu difficile.

Mais le Roi, ne pouvant deviner que le Maréchal ne fût pas plus entreprenant ce jour là, le jugea capable de faire des efforts proportionnés au grand objet qu'il avoit en vue, & se précautionna en conséquence (1). Ainsi, l'on voit que, dans cette action, la présence d'esprit; la vivacité à prendre son parti; la célérité à le faire exécuter, & la prudence pour en assurer le succès, furent mis en usage par Frédéric. C'est donc encore une des journées où ses rares talens ont paru avec

(1) On attribua assez généralement alors cette molesse de conduite, à la jalousie du Maréchal contre le Général Lawdon. En Autriche, comme ailleurs, les Généraux sont quelquefois jaloux les uns des autres; & ce sentiment aigu & décisif, les engage souvent à des actions, qu'entre simples particuliers, on appelleroit *des trahisons.*

le plus grand éclat, & une de celles où son génie militaire ait eu le plus de part.

Bientôt ce Monarque se fit joindre par la plus grande partie de l'armée du Prince Henri, dès qu'elles fut débarassée des Russes.(1) Après qu'il eut reçu ce renfort, il marcha sur Dawn, qui menaçoit Schweidnitz. Le mois entier de Septembre fut employé à faire une guerre de position, dans laquelle Frédéric réduisit Dawn, & les nombreux *corps à ses ordres*, non-seulement à ne pouvoir rien tenter contre une armée la moitié moins forte, mais encore à ne pouvoir vivre aux dépens de la Silésie.

(1) Le Prince, choqué de se voir enlever une armée à la tête de laquelle il venoit d'ajouter encore à sa gloire, se retira à Breslau. De-là il fut passer l'hiver à Glogau, sans vouloir se mêler d'aucunes affaires militaires. Ce ne fut que l'année suivante qu'il fut possible de le déterminer à prendre le commandement de l'armée de Saxe. Si l'on en juge par la manière dont cette armée fut composée, on peut croire que Frédéric ne se soucioit nullement de le mettre en mesure d'avoir de grands succès.

Pour parvenir à ſe défaire de Frédéric, on vint à bout d'engager les Ruſſes à détacher un corps aux ordres du Général Totleben, pour s'emparer de Berlin.

Ce fut en vain que Frédéric fit l'impoſſible pour arriver à ſon ſecours; cette réſidence, qui, dans pluſieurs endroits, n'eſt fermée que d'une ſimple paliſſade, ne put réſiſter longtemps aux Ruſſes, ſoutenus par un gros corps Autrichien. En conſéquence, le malheureux Berlin fut pillé & rançonné d'une manière vraiment barbare.

On voit encore à Charlottenburg de belles tables de lapis lazuli, & des marbres les plus précieux, caſſées à coups de marteau; des ſtatues, des antiques, offrent également de triſtes preuves de la férocité des *ſoldats Saxons*.

Pour ſe venger de ces inſultes, ce Monarque voulut ſe remettre en poſ-

ſeſſion de la Saxe. Le Général Hulzen, après avoir ſoutenu avec éclat la gloire pruſſienne, à la journée de Strehla du 13 Août : après avoir ſoutenu l'attaque de trois fois autant de monde qu'il n'en avoit, ſans être forcé, étoit venu à bout, par ſa fermeté, & par la belle manœuvre de la Cavalerie de ſa gauche, de repouſſer les ennemis.

Mais ſon corps, réduit à ſept ou huit mille hommes, ne pouvant plus faire tête à l'armée de l'Empire; au corps de Haddick; & à celui du duc de Wittemberg, avoit été enfin obligé de ſe retirer à Brandeburg. L'arrivée du Roi changea rapidement l'état des choſes.

Ayant paſſé l'Elbe près de Roſlau, le Roi marcha droit à Eulenburg, où le Maréchal Dawn s'étoit avancé trop tard à ſon ordinaire, pour lui diſputer le paſſage de l'Elbe. Sur la nouvelle de cette marche, le Géné-

ralissime Autrichien ne crut avoir rien de mieux à faire, que d'occuper le fameux camp de Torgau. Cette position, une des meilleures que l'on puisse prendre pour couvrir partie d'un pays aussi ouvert que la Saxe, n'a pas échappé à l'attention du Général Löyd. Mais pour s'en faire une idée bien juste, il faut entrer dans quelques détails, dont il a négligé de faire mention.

Ce camp, communiquant par le pont de Torgau avec la droite de l'Elbe, met l'armée qui l'occupe, en état de se porter en Lusace, dès qu'elle le juge nécessaire, ou de regagner Dresde, si elle préfère ce parti. Le fleuve lui assure une communication avec Dresde, & avec Magdeburg. Les hauteurs de Süptitz : les bois épais & les marécages dont elles sont entourées à l'ouest & au midi ; la plaine étroite & montagneuse qui se trouve au nord de Süptitz, terminée à l'est

par des prairies plus ou moins molles, régnant le long du fleuve, rendent cette position également propre à l'offensive ou à la défensive.

Le grand objet de Frédéric étant de dépofter le Maréchal, il se porta d'Eilenburg à Schilda. Par cette position, le flanc gauche du Maréchal étoit menacé, tandis que le dépôt des vivres pour l'armée Prussienne, établi à Duben, pouvoit être secouru à temps. Cette position n'ayant pas dérangé celle que le Maréchal venoit de prendre, le desir d'étendre ses quartiers d'hiver, & de s'en procurer de passables, engagea Frédéric à donner la bataille de Torgau, le 3 Novembre.

La droite Autrichienne, appuyée à Zinna (A), étoit protégée par des abattis, par des redoutes, & par des batteries de gros canon. Le Général Lascy couvroit le flanc droit de cette aîle, par sa position en (r).

La gauche du Maréchal étoit appuyée aux hauteurs de Süptitz. (a) En sus de ces avantages, cette gauche étoit défendue, comme la droite, par des abattis, des redoutes & des batteries (H). Au pied méridional des hauteurs de Süptitz, on trouve des chaînes de petits étangs, venant de celui de Torgaw, & des chaussées de moulin, dont l'une s'appelle *la Chaussée des Brebis*. En arrière de cette position, se trouve encore l'étang de Torgaw, dont les deux bouts forment une vallée inondée, & presque impraticable en Novembre. Le front seul (B) de cette position est un peu plus accessible. La plaine de Neiden, coupée par plusieurs petits bois; raboteuse, comme toutes celles des pays de montagnes, s'étend en face de Süptitz & des hauteurs qui règnent au nord de ce village. Dawn avoit profité de cette position pour y placer deux cents canons, qui couvroient entiè-

rement cette plaine de leur feu. La meilleure Cavalerie Autrichienne étoit placée ſur le flanc droit en A, & en ſeconde ligne (D).

En avant, & ſur le flanc de la gauche, dans la chaîne du bois, dont les hauteurs de Süptitz ſont environnées, le Maréchal avoit placé les Dragons de Saint-Ignon (E).

Le Roi partant de Schilda avec ſa gauche (g), ce corps, compoſé de trente bataillons & de cinquante eſcadrons, s'étant avancé ſur trois colonnes dans la forêt de Torgaw, y rencontra d'abord les Dragons de S. Ignon. Comme ils ſe négligeoient au point d'avoir mis pied à terre, ils furent bientôt entourés & enlevés en entier. De-là, les deux colonnes ſe dirigeant ſur leur droite, vinrent gagner le débouché de Neiden (h).

Leur marche avoit été ſur le point d'être interrompue, par la rencontre de quelques bataillons & eſcadrons en-

nemis à Elnisch. Ce petit corps s'étant retiré sur la hauteur de Neiden (i), en masquoit le défilé, de manière à en empêcher à-peu-près le passage. Mais, à l'approche des Prussiens, ces troupes ayant abandonné la défense de ce passage important, Frédéric le fit traverser à deux colonnes qui étoient sous sa main.

Alors le feu de l'attaque de Ziéten se faisant entendre, l'ardeur ordinaire de ce Monarque en fut redoublée au point qu'il eut l'audace de faire déboucher dix bataillons de Grenadiers, pour attaquer seuls la droite Autrichienne, & la hauteur(a). Il avoit profité du bois (l) pour y former cette disposition. Mais ce bois étant commandé par la hauteur, il ne paroissoit pas possible d'établir une batterie de canon, pour tirer de bas en haut. Frédéric conta assez sur la valeur de ses Grenadiers, pour espérer qu'avec six mille au plus, il se rendroit

maître & de la hauteur, & de la batterie. En conséquence, ses valeureux Soldats s'avancèrent à découvert dans la plaine, même avant que le reste de la ligne fût formé, & qu'en se montrant, il pût au moins partager l'attention des Autrichiens. Ces derniers, ne voyant que les seuls dix bataillons, dirigèrent sur eux le feu de leurs deux cents pièces de canon. Aussi-tôt il y eut de telles trouées dans la ligne Prussienne, que ces dix bataillons, occupés sans cesse à resserrer leurs rangs, & à conserver leurs intervalles, furent obligés de retarder leur marche. Dans moins d'une demi-heure, cinq mille cinq cents, de ces malheureux Grennadiers furent étendus sur le champ de bataille. Alors il fallut recourir à la ressource qui auroit dû être mise d'abord en usage. Les artilleurs Prussiens tentèrent d'élever une batterie en (K); mais la supériorité de la hauteur; celle du

nombre des bouches à feu, ne leur permirent jamais de la former un peu régulièrement. Dans ce moment, les Autrichiens firent encore la même faute qu'à Pragg, en descendant de leur hauteur, pour achever la défaite de ce Corps de Grenadiers. Bientôt se trouvant entre leurs batteries & les Prussiens, il fallut que leurs canons cessassent d'écraser ces derniers. Alors le reste des deux colonnes, débouchant en ordre du bois, les chargea; les fit reculer, & parvint même à pénétrer en (V).

Mais les efforts de ces braves Soldats, n'étant pas soutenus par ceux de la Cavalerie, dont étoit formée la troisième colonne, le Maréchal Dawn se porta sur eux avec la Cavalerie de sa droite & son Corps de réserve, & les repoussa à son tour en (M), jusqu'au petit bois.

Ce fut en vain, que quelques Dragons & Hussards voulurent l'arrêter,

rêter, ils étoient trop inférieurs en nombre, pour pouvoir lui résister long-temps.

Le prince de Holstein étant enfin parvenu à la gauche, deux de ses régimens, avertis par le bruit, que ce général se portoit trop loin du combat, profitèrent d'une percée de la forêt, pour venir se former dans la plaine. Aussi-tôt Frédéric les porta sur le flanc du maréchal, & leur attaque dégagea entr'autres, le régiment du prince Henri.

Le maréchal ayant été blessé à cette charge, remit le commandement au général Odonnel. Le roi l'avoit été également; mais quelque représentation qu'on pût lui faire, il n'avoit jamais voulu quitter. Le prince de Holstein, ayant enfin formé le reste de son aîle à la gauche de l'armée, attaqua un peu mollement la droite autrichienne. Celle-ci, soutenue du feu des ca-

nons, chargés à cartouche, repoussa toutes ces attaques.

Ce fut en vain que Frédéric persistoit à vouloir rattaquer. Ses troupes découragées, se bornant à sortir du bois, à faire feu, & ensuite à y rentrer après avoir essuyé celui des Autrichiens, ne pouvoient plus lui donner quelqu'espoir bien fondé de succès.

Alors la douleur de sa blessure, augmentée par l'inquiétude de son sort, l'obligea d'entrer dans l'église de Wolsau, pour se faire penser. Mais il avoit ordonné, malgré l'obscurité qui devenoit plus sensible de moment en moment, qu'on continuât les attaques. Celle du général Bulow fut heureuse : en cherchant à prendre son poste, cet officier se trouva à l'improviste, sur trois régimens d'infanterie de l'empereur, & leur fit mettre bas les armes.

Ce ſuccès redonna aſſez de courage à Frédéric, pour lui faire donner ordre à ſon armée, de ſe mettre en état d'attaquer dès que le jour paroîtroit il étoit encore dans l'ignorance des opérations du général de Zeithen. Ce vieux guerrier, après avoir formé ſa ligne en (F), malgré les hauteurs & les marécages des environs de Süptitz, en eſſuyant le feu de pluſieurs batteries, n'avoit pu parvenir à s'emparer des hauteurs. Comme il avoit trouvé des corps hongrois ſur ſon chemin, il avoit été obligé de faire cette première canonade, qui avoit été priſe par Frédéric, pour un ſignal de ſon attaque.

Au moment du déployement de ſa ligne, la cavalerie de Laſcy ayant paru en (L), Zeithen porta la ſienne en (p). Une batterie établie en (P), en impoſa bientôt aſſez à cette cavalerie entreprenante, pour l'obliger

à se retirer en (S), sur le flanc d'une batterie (Q).

Le Rhor-Graben est si encaissé, qu'il auroit fallu jetter des ponts pour le franchir, & pour pouvoir renverser la cavalerie de Lascy, qui l'avoit mis devant elle. Ce même fossé bourbeux & escarpé, communiquant avec les marécages, au pied du nord de Süptitz, paroissoit les rendre décidément inabordables.

Après avoir inutilement essayé de vaincre d'aussi grands obstacles, Zeithen ne songea plus qu'à se prolonger par sa gauche, pour se rejoindre à Frédéric. Ces différentes manœuvres duroient depuis plus de trois heures; par conséquent il en étoit au moins cinq. L'obscurité devenoit épaisse, lorsque le major de Mœllendorff, alors dans les gardes, fit la découverte de la chaussée *aux Brebis*(N). Ce nom indique assez que cette chaussée n'est qu'un défilé; sur le

champ il la fit reconnoître, & n'y ayant trouvé personne pour la garder, il auroit désiré pouvoir y porter aussi-tôt le bataillon dont il étoit commandant ; mais il falloit avoir les ordres du général de Zeithen. Ce dernier, alors à l'autre bout de sa division, cherchoit par-tout quelques défilés accessibles pour pénétrer sur la gauche autrichienne, & profiter du petit désordre qu'il y avoit causé, en mettant le feu avec ses obuziers, au village de Süptitz. Le temps qu'il fallut pour trouver ce général ayant été long, empêcha que M. de Mœllendorff ne pût profiter, d'aussi bonne-heure qu'il l'auroit voulu, de cette négligence des ennemis. Dès qu'il en eut convaincu le général Zeithen, par le rapport que lui en fit le général Zaaldern, commandant de l'infanterie, il reçut l'ordre de faire pénétrer sur-le-champ son bataillon, & un autre qui le suivoit. Ces deux bataillons

étoient ſoutenus par le reſte de la ligne. De défilé en défilé, M. de Mœllendorff conduiſit toute l'infanterie de la gauche ſur les hauteurs de Süptitz. Son premier ſoin fut d'y former ſes deux bataillons en (N), ſur le flanc gauche des Autrichiens. Bientôt y ayant fait monter du canon, il foudroya vivement cette armée, qui ſe croyoit victorieuſe. Le reſte de la ligne ſoutenant cette attaque, par ſon feu de mouſqueterie, la ſurpriſe d'un événement auſſi imprévu, jointe à l'obſcurité d'une nuit de novembre, obligea les Autrichiens de ſe retirer par leur droite ſur Torgau. Le roi, averti alors par le général Zeithen, que les choſes avoient changé de face, porta ſon corps d'armée ſur Zinna, qu'il trouva abandonné; mais les pertes qu'il avoit faites pendant la bataille, & la crainte de ſe compromettre pendant la nuit, l'obligèrent de borner ſes avantages

à s'emparer le lendemain de Torgau; des bleſſés que les Autrichiens y avoient laiſſé, après cette ſanglante bataille, & de reſſerrer le maréchal dans les environs de Dreſde.

Beaucoup d'officiers, en ſe rendant compte des ſuites de cette bataille, ont cru voir que Frédéric avoit eu alors encore plus d'égards pour ſa gloire, que pour ſon utilité. Dès que la poſition d'Eulenburg l'établiſſoit ſur le flanc des Autrichiens : dès qu'il étoit parvenu à gêner leur communication avec Dreſde, il y avoit toute apparence que le maréchal ne pourroit occuper ce camp de Torgau, plus de quinze jours, dans une ſaiſon auſſi avancée. A la vérité, il auroit peut-être pu attirer les Ruſſes à lui; mais ces derniers, étant à Landsberg, avoient plus de vingt cinq milles à faire pour effectuer leur jonction. S'ils s'y étoient déterminés, alors Frédéric avoit la même poſſi-

bilité d'attaquer le maréchal, que dans le moment où il prit ſi vîte, ce grand parti (1)

Rien de plus difficile, ſans doute, que de faire emporter, par dix bataillons de grenadiers, *ſans canon*, des hauteurs défendues par deux cens bouches à feu, & par une gauche autrichienne, communiquant librement avec le reſte de ſon armée.

Ces mêmes officiers ont cru voir bien de la témérité dans une pareille attaque iſolée, tandis qu'en attendant que l'aîle gauche pruſſienne fût en meſure de charger la droite autri-

(1) On pourroit peut-être trouver la véritable raiſon qui l'y décida, en liſant, dans le diſcours qu'il adreſſa aux chefs de ſes régimens : « *Cette guerre m'ennuie...*; nous » *la finirons demain* ». Quoiqu'un haſard, aſſurément très-heureux, lui ait fait gagner cette bataille, on ſait que la guerre n'en fut cependant pas plutôt finie. L'ennui d'une guerre auſſi longue, ne pouvoit qu'être beaucoup augmenté, par ce tempéramment inflammable & impatient que nous avons vu rapprocher ce grand homme, de l'humanité. En liſant l'expoſé des motifs qu'il entaſſe dans deux pages, pour juſtifier cette bataille, la ſévérité de l'hiſtoire pourroit encore en trouver une preuve de plus.

chienne, & qu'une démonſtration, d'attaquer le centre, partageât l'attention & le feu de ſes ennemis, Frédéric pouvoit eſpérer un ſuccès plus prompt & plus décidé. En comparant cette action avec celle de Kolin, tout militaire trouvera la même témérité, d'attaquer avec infériorité de nombre, de canon & de terrein. Il verra que les Autrichiens furent mieux ſervis par leur artillerie à Torgau qu'à Kolin; à cette dernière, le feu du canon n'ayant pas empêché que leur droite ne fût forcée, ils furent ſur le point de la perdre.

Celle de Francfort paroiſſoit plus faite pour réuſſir entièrement, par le ſoin qu'on y prit, de faire commencer l'attaque par un feu d'artillerie aſſez fort, pour devenir ſupérieur à celui de l'ennemi. Cependant elle n'eut pas le même ſuccès que celle de Torgau. C'eſt ainſi que les plus grandes, les plus belles diſpo-

ſitions ne réuſſiſſent pas toujours à la guerre, parce qu'il faudroit qu'aucun général, aucun officier, & même aucun ſoldat, ne fît la moindre faute.

Le lendemain de cette action, le général de Ziethen ayant répondu aux éloges que le roi faiſoit de ſa ſagacité, & de ſon habileté à trouver des routes inconnues, qu'il n'avoit rien découvert : mais que ſi le roi avoit obligation à quelqu'un, d'avoir fait pénétrer ſa ſeconde ligne ſur les hauteurs de Süptitz, c'étoit à M. de Mœllendorff qu'elle étoit due en entier ; ce véridique & loyal rapport, valut à M. de Mœllendorff l'honneur d'être complimenté par le roi, & d'être fait, ſur-le-champ, général major (1).

(1) Dans la relation de Frédéric, il n'eſt nullement queſtion de l'attaque iſolée de la hauteur & de la batterie par les dix bataillons de grenadiers. Il nous aſſure « qu'il » forma l'infanterie ſur trois lignes, dont chacune de dix

» bataillons, faisoit une attaque ». On voit que ceci n'est pas bien clair : comment trois lignes, l'une derrière l'autre, peuvent-elles faire *chacune* une attaque?

« Le Roi attaqua seul, sans que sa cavalerie s'y trou» vât ». Oui, sans doute, d'abord; mais une petite heure après, il fut joint, comme nous l'avons dit, par la queue de sa colonne de cavalerie. « Huit cents soldats furent tués, » & trente pièces d'artillerie abîmées ;... avant que les » colonnes arrivassent à l'endroit où l'*on vouloit les dé»ployer* ». Ceci cadre peu avec ce qu'on lit, page 165, « qu'on pouvoit gagner un ravin assez considérable, pour » *garantir les troupes*, *tandis qu'on* les *formoit*, du » *canon de l'ennemi* ». Bientôt il se rapproche du témoignage général, en disant que « la première ligne du » Roi, sortit du ravin » (qui n'étoit qu'à huit cents pas de l'armée autrichienne) « mais le feu prodigieux de » l'artillerie, & ce *terrein en glacis*, lui donnoient trop » d'avantage. La *plupart des généraux prussiens*, *des* » *commandeurs de bataillons*, & des *soldats*, furent *tués* » *ou blessés* ».

C'est donc convenir que la perte de ces malheureuses victimes alloit bien au-delà de ces huits cents, auquel Frédéric la portoit dans la page d'avant.

Ce monarque nous dit, « qu'il fit attaquer l'infanterie » impériale par les dragons de Bareuth ». Plusieurs de ceux qui ont écrit sur cette bataille, affirment que cette rencontre n'eut lieu qu'au commencement de la nuit, après que différentes charges eurent rompu la ligne autrichienne, & que quelques-uns de ses régimens eurent quitté les hauteurs. Effectivement, comment auroit-il été possible que des dragons escaladassent ce terrein *en glacis*, c'est-à-dire, les hauteurs B, qui donnoient tant d'avantage aux Autrichiens, comme nous venons de le voir par l'aveu de Frédéric? Si ce Roi employa ces dragons, il avoit donc alors de la cavalerie.

nous ayant forcés de ne pas interrompre le récit des principales actions de la guerre, entre les Prussiens & les Autrichiens, nous allons enfin saisir l'occasion de rendre justice aux talens militaires de quelques-uns de nos généraux.

M. le prince héréditaire, après avoir été repoussé à Corbach, avoit pris complettement sa revanche par l'affaire de Warbourg. Le chevalier de Muy ayant ajouté au danger de

---

Ainsi, il n'auroit pas combattu avec sa seule infanterie & ses hussards, comme nous venons de voir qu'on le lit dans son récit. Après avoir reproché au général de Zeithen, « de s'être amusé avec un corps de pandours; » à se canoner avec M. de Lascy », le Roi paroît s'attribuer la gloire d'avoir emporté la hauteur de *Süptitz*, en ordonnant « la charge des dragons de Bareuth, & » celles du régiment de Moritz, secondés d'un reste de » quelques regimens, commandés par M. de Lestwitz ». Mais si la nature du terrein rend ce succès des dragons invraisemblable; si le témoignage unanime de tous ceux qui ont écrit sur cette journée, doit faire croire que l'honneur d'avoir remporté cette victoire, fût dû en entier au corps commandé par Zeithen, & guidé par le général Mœllendorf, nous nous sommes trouvés dans la fâcheuse position de donner la préference à leur récit sur celui de Frédéric.

ſa poſition éloignée, peu de ſoin à éclairer les paſſages de Lichtenau & de Dringelborg, pour empêcher les ennemis d'arriver à lui, & pour aſſurer ſa retraite, en avoit été ſévérement puni par ce malheureux combat. Le prince héréditaire de Brunſwich l'ayant attaqué avec des forces ſupérieures, il fut obligé de ſe retirer, & de repaſſer ſur la rive droite de la Dimel. Les ſuites de ce combat, avoient été de rendre le prince Ferdinand abſolument maître de prendre une poſition à volonté ſur la rive gauche de cette rivière. La nature du terrein, rendant cette rive plus élevée que la droite, aſſure au général, qui eſt campé ſur cette ptemière, & qui eſt maître de Lichtenau, l'avantage de pouvoir empêcher une armée ennemie, de franchir cette barrière. Cet avantage, qui auroit pu contenter un général ordinaire, ne rempliſſoit qu'impar-

faitement les grandes vues de M. le prince Ferdinand. Toujours occupé du projet de faire abandonner la Hesse à M. le maréchal de Broglie, il crut en avoir trouvé le moyen en faisant menacer ou enlever les places, & les magasins servant à approvisionner l'armée du Bas-Rhin. Le prince héréditaire fut détaché pour cette expédition avec vingt mille hommes. Sa marche couverte d'abord par la Dymel, ensuite par le Lippe, fut aussi rapide que sûre & secrette.

M. le maréchal de Broglie ne pouvant rien entreprendre sur une armée couverte par la Dymel, ne pût que deviner les mouvemens qu'elle faisoit par sa droite. Les fréquentes tentatives qu'il ne cessoit de faire, par ses troupes légères sur la droite des alliés, l'ayant convaincu de leurs projets, il détacha M. le marquis

de Castries, & le général Chabot, pour s'opposer à leur entreprise.

Il n'y avoit pas un moment à perdre. Déjà le prince héréditaire avoit ouvert la tranchée devant Wezel. Déjà le pont qu'il avoit établi sur le Rhin, avoit servi à faire passer un corps de six mille hommes, pour détruire nos magasins dans le pays de Cleves. Déjà ce corps s'étoit rendu maître de Rhimberg, mais le général Chabot le reprit dès le lendemain, 14 octobre, malgré la présence de M. le prince héréditaire, à la fin de l'action. Ce dernier voulut alors prendre sa revanche, en surprenant la division françoise, & s'assurer ainsi de la prise de Wesel. Ayant été sur-le-champ presser le passage du reste de son armée, & ne laissant que la garde des tranchées devant Wesel, il fit mine de rataquer Rhimberg, comme pour prendre sa revanche. Dès que le soir approcha, il profita

du temps pluvieux pour filer par sa gauche, jusques assez près de Clostercamp. M. le marquis de Castries étoit de son côté à une petite demi-lieue en arrière de cette abbaye, derrière le canal qui va à Gueldres, pour empêcher qu'aucun corps ennemi ne pût se glisser par sa gauche dans l'intérieur. Il communiquoit avec Rhimberg par sa droite, de manière à soutenir le général Chabot en cas de besoin. L'abbaye de Clostercamp étoit gardée par une partie du corps de Fischer.

L'armée du prince héréditaire étant ainsi parvenue à masquer son passage & sa marche, profita de la nuit pour avancer tout-à-fait sur le marquis de Castries. Comme l'abbaye étoit absolument en l'air, les colonnes des alliés, l'ayant embrassé, le détachement qui l'occupoit, malgré les représentations de son chef, fut enlevé. Les troupes, fatiguées du temps pluvieux,

& de marches longues & forcées, veilloient avec tant de négligence sur le passage du canal ; l'armée en étoit campée si loin, que ce passage important fut franchi, sans que rien découvrît la marche des ennemis. Leurs colonnes pénétroient dans le camp, à la faveur de ces temps de brouillard, si communs dans un pays humide, lorsque la bonne fortune de l'armée permit qu'un des colonels fût assez vigilant, pour vouloir reconnoître le terrein où il avoit été placé la veille. Son exemple ayant engagé quelques officiers à se porter un peu en avant de la ligne, l'un d'eux se trouva tout-à-coup au milieu de la tête d'une avant-garde de colonne ennemie. L'action héroïque par laquelle le chevalier d'Assas fit le sacrifice de sa vie, au salut de son régiment, & à celui de l'armée, a été si dignement célébrée ; le nom de ce guerrier occupe une place si

brillante parmi les héros qui se sont dévoués pour le service de leur patrie, que nous ne pouvons espérer de pouvoir rien ajouter à sa gloire, & qu'il faut nous borner à lui offrir le foible hommage de notre admiration. Aux cris de cette illustre victime de l'honneur imprévoyant des François, le régiment d'Auvergne courut à ses faisceaux; arracha, à la colonne ennemie, une grande partie des armes dont elle se saisissoit; en fit usage pour l'arrêter, & donna le temps au reste de la ligne, de se mettre en bataille.

Alors le prince héréditaire fit, de son côté, former sa ligne. Une épaisse haie l'empêcha de la porter en entier sur les François; il voulut faire franchir cet obstacle par ses grenadiers; mais le régiment d'Alsace, placé derrière, leur opposa un feu si nourri, qu'ils ne purent jamais en venir à bout. Pendant ce

temps, le marquis de Castries manœuvra avec deux brigades, pour gagner le flanc ennemi. Alors le prince héréditaire, voyant que sa surprise n'avoit pas été heureuse, se détermina décidément à faire retraite.

§. II.

Campagne de 1761.

Cette année offre peu d'événemens bien instructifs, en comparaison des précédentes.

La journée de Weling-Hausen, où le prince Ferdinand repoussa l'armée françoise, paroît loin de pouvoir nous fournir quelques observations bien utiles & bien instructives. On y peut remarquer seulement combien il est difficile, en France, de mettre quelque accord, & quelque ensemble, dans des manœuvres qui doivent être exécutées par

deux généraux abſolument indépendans l'un de l'autre. Tout homme de guerre qui aura vu la poſition du prince Ferdinand, ſe ſera convaincu de la poſſibilité de l'y forcer par deux armées auſſi belles que celles du Bas-Rhin, & le gros détachement de celle de Broglie.

Le prince Ferdinand ayant marché ſur M. de Soubiſe, campé à Unna, paroiſſoit avoir le projet de le combattre, avant ſa jonction avec le maréchal de Broglie.

Le prince de Condé, campé avec ſa réſerve, à une lieue ſur le flanc droit de l'armée, & ſéparé d'elle par un ravin très-profond, auroit été enlevé, s'il ne s'étoit pas retiré la nuit.

Sa retraite, faite à temps, ne laiſſa plus autre choſe à faire aux alliés, que de prendre poſte vis-à-vis de la poſition d'Unna. Comme le camp que nous y occupions eſt

naturellement assez fort, & qu'on y avoit encore ajouté plusieurs ouvrages, bien garnis d'artillerie, le prince Ferdinand le trouva trop respectable pour l'attaquer. Bientôt il prit le parti de tourner à demi cette position, & de s'établir sur son flanc gauche, de manière à intercepter sa communication avec Wezel, en conservant la sienne avec *Ham* & *Lippstadt*.

Quoique le maréchal de Soubise fut instruit, à deux heures après-midi, du premier juillet, que le corps de Kilmansegg avoit filé par la droite de l'armée alliée sur Kamen (1), ce général françois ne

(1) L'auteur ayant été avec le détachement envoyé de l'aile gauche, pour éclairer les mouvemens de l'ennemi, vint rendre compte à son général de la marche de ce corps, contre les hussards, duquel il avoit escarmouché, & dont il avoit vu très-distinctement les colonnes. Son rapport parut assez intéressant, pour le charger d'aller instruire le maréchal de ce qu'il avoit vu. Il ignore l'effet qu'il produisit sur le généralissime; mais il se souvient très-bien que le plus profond silence ayant régné

prit aucunes mesures pour empêcher, ou du moins pour retarder cette marche.

Lorsque la retraite des alliés leur eut servi, le soir de ce jour, de générale, & qu'il fut bien connu que la communication avec Wezel, étoit à-peu-près coupée, le maréchal de Soubise prit enfin le parti de marcher sur Sœst, le 3 juillet.

Suivi par le prince héréditaire, l'arrière-garde françoise fut vivement tâtée. Heureusement que la

---

pendant près d'un quart d'heure, l'aide-de-camp prit la liberté de lui demander s'il lui plaisoit de lui donner ses ordres pour son général; ayant reçu la réponse la plus laconique, il fut peu surpris de ne voir faire aucune démarche à l'armée.

Il lui avoit été aisé d'en faire, en ouvrant des marches sur Kamen au travers de la vallée, alors assez sèche, & des bois peu fourés qui séparent Unna de Kamen; il ne falloit pas plus de deux à trois heures pour cette opération. Alors ce corps, placé à Kamen, auroit pu être attaqué & accablé, sur les six heures du soir de ce même jour, par les troupes de la gauche. Comme elles n'auroient eu qu'une lieue & demie environ, & que le prince Ferdinand en avoit à-peu-près le double, le succès auroit dû être certain, & la leçon très-complette.

fermeté de M. de Vogué donna le temps au général de Chevert, de border un grand Landvher de ſon infanterie; d'y établir des batteries, & de placer ſur ſes aîles des brigades de cavalerie, ſur-tout en face de pluſieurs grands débouchés, par leſquels les ennemis pouvoient venir à nous. Cette belle diſpoſition ayant arrêté la fougue des alliés, la jonction ſi déſirée eut lieu.

Alors M. le prince Ferdinand, ne voulant pas renoncer à gêner beaucoup notre communication avec Wezel, prit le parti, ce nous ſemble, bien téméraire, de ne pas ſe couvrir de la Lippe, & de continuer à camper entre notre armée & cette rivière.

Campé à Weling-Hauſen, ſa droite étoit appuyée au village de Roxel, qui, ſe trouvant au bord de la vallée, entre Unna & la Lippe,

avoit été fouillé & reconnu plusieurs fois, pendant le séjour que nous avions fait à Unna.

D'après les reconnoissances, nous savions que l'accès de ce village est assez facile.

A l'égard de celui de *Schedinguen*, placé à-peu-près au centre de l'armée alliée, comme son front est couvert par un gros ruisseau assez encaissé; comme il est commandé par des côteaux, à un quart de portée de canon, celui qu'y avoient placé les alliés, dans ces redoutes qu'on *annonçoit comme si menaçantes*, rendoient ce point le plus dangereux de cette position, mais non pas impossible à emporter (1)

La gauche, dépassant Wiling-Hausen, n'étoit couverte que par

(1) La prévention pour M. le prince Ferdinand étoit telle, que ces redoutes qui, dans le vrai, n'étoient que de la terre remuée dans la forme ordinaire, passoient dans l'esprit de beaucoup de soldats, comme véritablement *inexpugnables*.

le hameau de Nellen ; quelques bois assez clairs, des abattis sur les chemins, & des colines sablọneuses régnant sur la rive gauche de la Lippe, formoient cette position.

Comme l'armée du Haut-Rhin se trouvoit naturellement former la drọite de l'armée réunie, elle attaqua la gauche des alliés le 15 juillet, à 5 heures du soir.

Soit que ce ne fût qu'une reconnoissance, comme on le dit alors, malgré l'invraisemblance de s'amuser à reconnoître un terrein, si connu depuis quatre à cinq ans ; soit que cette attaque fût destinée à devenir sérieuse, en cas d'apparence de succès, comme il est plus apparent ; ce qu'il y a de certain, c'est que les progrès de cette attaque n'étoient pas équivoques, même à la gauche françoise, dès les six heures, par la gradation du feu.

Il semble qu'alors le centre des

alliés auroit pu être inquiété, & l'aîle droite attaquée sérieusement par notre gauche.

Mais les dispositions du généralissime ayant été de placer à cette gauche, presque toute sa cavalerie, avec la seule brigade de Talaru, & une d'artillerie, il ne fut pas seulement question de faire usage de cette dernière, sur le camp de cette droite ennemie, dont il étoit facile d'approcher à une demie portée de canon.

Cette étonnante stagnation ayant rassuré le prince Ferdinand pour sa droite, dès que la nuit fut venue, il fit marcher la division angloise, dont elle étoit formée, au secours de sa gauche.

Alors ce renfort, de quinze à seize mille hommes, le mettant en état d'écrâser l'armée du Haut-Rhin, il la rattaqua dès le point du jour, & se rempara des abattis & des

maiſons, dont elle s'étoit rendue maîtreſſe. Le bruit de ces attaques, ne nous ayant pas permis de nous méprendre ſur ce qui arrivoit, nous fûmes un peu ſurpris de voir qu'on ne ſe décidoit à attaquer Shedinguen que ſur les ſix heures du matin. A cette même heure, notre gauche avoit à-peu-près repris ſa poſition de la veille. Il ſembloit que le général, aux ordres duquel elle étoit (1), alloit enfin faire tirer quelques pièces de canon qu'il avoit fait mettre en batterie, lorſque le chevalier de Chabot vint, de la part du maréchal, nous faire abandonner Schedinguen; faire repaſſer le ruiſſeau à l'avant-garde qui l'avoit emporté, & contenir l'ardeur du général de la gauche, dont nous venons de donner une idée.

On peut aiſément juger que le

(1) Le beau du Meſnil.

généraliſſime de l'armée du Haut-Rhin, étoit peu content de la conduite de celui qu'il étoit venu empêcher de mourir de faim à *Unna*.

Le projet de la campagne ayant alors changé, il en réſulta que, par la manœuvre peut-être encore plus téméraire que militaire, de M. le prince Ferdinand, deux des plus belles armées que la France ait eues en allemagne, furent réduites à venir prendre les mêmes quartiers qu'elles avoient dans l'hiver de 1760 à 1761.

Frédéric, réduit dans cette même campagne à la ſimple défenſive attendoit que les Ruſſes, ayant changé de maître, ceſſaſſent d'être ſes ennemis. Mais quelque bonne volonté que le ſucceſſeur de l'impératrice eût pour le roi de Pruſſe, il ne put empêcher que le général Laudhon ne parvint à effectuer ſa jonction avec l'armée ruſſe. L'at-

taque de Frédéric paroiſſoit devoir en être la ſuite. Ce dernier n'avoit à oppoſer que trente ſix à quarante mille hommes, aux cents mille, & plus, dont étoient compoſées leurs armées réunies, mais il comptoit avec raiſon ſur les ordres ſecrets du cabinet de Pétersbourg. Cependant, le roi, après avoir occupé entr'autres le camp de Pulzen, s'étoit long-tems placé impunément entre les deux armées, mais ayant été prévenu par le général Laudon dans la poſition de Kunſendorff, il ne lui reſta plus de moyen pour empêcher la réunion des Ruſſes avec les Autrichiens (1).

(1) Frédéric n'a pas jugé à propos de nous apprendre ſes intrigues avec le cabinet de Peterſbourg. Il étoit ſans doute plus brillant de paroître ſur la ſcène militaire, combattant ſeul avec quarante mille hommes au plus, contre cent trente mille ennemis, & rendant tous leurs efforts inutiles. Mais s'il eſt vrai que les Ruſſes avoient *des ordres ſecrets* de *ne point attaquer*, & *de ne faire que ſe défendre*; alors on verra que ce ne fut pas à la capacité & aux manœuvres ſeules de Frédéric, que ce monarque dût l'avantage de ſe tenir impunément, pendant plus d'un mois, entre les deux armées. Celui

Alors il prit la résolution de se renfermer dans le camp de Bunzelwitz, & d'y braver à-la-fois & la faim, & les ennemis.

Cette position, qui a environ une lieue & demie de France, est entourée de rochers, plus ou moins escarpés, qui la ceignent par-tout comme de hautes murailles, excepté du côté du midi, où ces rochers dégénèrent en colines, & où ces colines vont aboutir à une plaine fort raboteuse. Cette espèce de porte peut contenir à-peu-près quatre bataillons de front. Le roi n'avoit eu garde de la faire embarasser par la moindre chose; c'étoit par cet unique débouché qu'il paroissoit avoir le projet d'attaquer

de défendre le passage de l'Oder pendant plus de quinze jours, avec un corps de cinq mille hommes au plus, contre quatre vingt mille, dont le dessein étoit de faire cette manœuvre; & enfin celui d'empêcher un nombre aussi accablant de finir tout-à-fait la guerre en l'écrasant, ou du moins en s'emparant de la Silesie, & en y prenant leurs quartiers d'hiver.

l'armée combinée, s'il voyoit apparence de pouvoir faire agir partie de ses quarante mille hommes, contre les cent mille au moins, dont elle étoit composée.

On assure que le projet du général Laudhon étoit de faire mettre le feu par ses obusiers, aux batteries qui étoient sur la hauteur la plus élevée. Comme cette hauteur commandoit absolument l'entrée dont nous venons de parler, son projet étoit d'y pénétrer de vive force, lorsque les batteries de cette hauteur auroient été démontées, & les troupes qui la gardoient obligées de se retirer. Nous avons même pris la liberté de demander à M. le maréchal de Laudhon, si tel avoit été son projet, & sa réponse n'a nullement été négative. Pendant ce temps, partie de l'armée russe auroit inquiété d'autres points un peu foibles de cette position éten-

due, & l'autre ſe ſeroit jointe aux Autrichiens, pour former l'attaque qui auroit été ſans doute meurtrière.

Ces grands projets furent dérangés par une attaque de colique, à laquelle le maréchal de Laudhon eſt ſujet. Si la douleur affreuſe qu'il reſſentit, augmentée encore par le chagrin & la contrariété de ſe voir forcé de différer l'exécution de ſon plan, lui avoit pu permettre de ſortir, peut-être qu'il ſeroit venu à bout de contenir les Ruſſes, & de leur faire perdre les ſoupçons injuſtes que leur armée conçut alors contre lui. Mais n'ayant point reçu les avis de la marche des Autrichiens, cette armée ſans doute, peu contenue à deſſein par ſes généraux, ne parut pas ajouter la moindre foi aux nouvelles qui lui arrivoient deux ou trois fois par jour, que l'attaque étoit ſeulement différée, mais qu'elle auroit lieu. Comme ils ne voyoient point,

le

le général Laudhon, dans la journée du 8 ſeptembre. Comme les ſubſiſtances étoient très-rares, ils ne purent être retenus par aucune conſidération. Dès le 9, après avoir paſſé dix jours devant Frédéric, ils ſe retirèrent ſur Striegau, & ſur Lignitz.

Tout ce que put, ou voulut faire le feldt maréchal Butturlin, fut de laiſſer vingt mille hommes, de ſon infanterie, au général Laudhon, en échange de ſix régimens de cavalerie, que ce dernier lui donna.

Auſſi-tôt que le roi fut aſſuré de cette ſéparation, il quitta ſon camp de Bunt-Zelwitz, & marchant ſur la haute Siléſie, il abandonna Schweidnitz à ſes propres forces.

Le général Laudhon, honteux d'avoir ainſi perdu preſque toute ſa campagne, réſolut alors d'enlever cette forteresſe de vive force, comme il avoit fait Landshutt & ſes retranchemens, l'année précédente.

Une marche aussi vive que savante le porta, à la fin de la nuit, du 30 septembre, aux portes de cette importante place. Le corps de la ville n'est qu'une vieille enceinte, formée par un mur à l'antique, sans bastions. Cette enceinte est entourée d'une ceinture d'ouvrage extérieurs plus réguliers, mais ayant tous le très-grand défaut d'être trop petits, & d'être beaucoup trop resserrés dans leurs gorges, pour pouvoir être soutenus avec célérité, ou évacués avec promptitude. L'attaque ayant été concertée d'après la connoissance de ces défectuosités; sur la connoissance de la foiblesse de la garnison, & de celle du commandant, fut dirigée sur tous les points à-la-fois. La garnison essaya vainement de faire face par-tout; les assaillans pénétrèrent dans les ouvrages, en les attaquant de front, & par la gorge. Peu de momens

ſuffirent pour faire chaſſer ou prendre ceux qui les défendoient : pour pénétrer dans la place, & pour faire le commandant priſonnier de guerre, avec toute ſa garniſon (1).

Quelques temps après, le prince Ferdinand fut ſur le point d'exécuter un projet tout-à-la-fois glorieux & utile. L'armée de France paroiſſoit être établie en ſûreté dans les quartiers de rafraîchiſſement qu'elle avoit pris entre la Lenne & le Wezer, tant pour couvrir la Heſſe, que pour vivre aux dépens de la principauté de Wolfenbuttel.

---

(1) Frédéric nous apprend que « ce fut ſur les lumières » que donna le major Bocca, Italien, & priſonnier dans » Schewidnitz, à M. Laudhon, que ce dernier forma » ſon projet pour ſurprendre cette place ». Comme nous n'avons vu cette anecdote nulle part ailleurs, que dans l'hiſtoire de la guerre de ſept ans, nous avons craint que Frédéric n'ait été induit en erreur, par un rapport du général Zaſtrow. Ce dernier avoit trop d'intérêt à pallier une action auſſi fâcheuſe, que d'être emporté d'aſſaut, ſans que ſa place eût été aſſiégée, pour ne pas croire qu'il a mis en avant, tous les moyens poſſibles pour eſſayer de ſe juſtifier.

Comme le prince Ferdinand n'avoit également pris que de pareils quartiers, quoique la ſaiſon fût avancée & pluvieuſe, il n'avoit pas été poſſible, aux François, de prendre des quartiers d'hiver.

« Pour faire ſubſiſter plus commodément l'armée, elle avoit été » ſéparée en ſept ou huit corps, » tous campés à pluſieurs lieues les » uns des autres, & embraſſant par- » là une grande étendue de pays. » Le prince Ferdinand, qui s'étoit » retiré & diſperſé de ſon côté » vers Hamelen, à douze ou quinze » lieues de l'armée françoiſe, vou- » lut profiter de la circonſtance » pour la ſurprendre dans cette po- » ſition (1). »

Il avoit fait paſſer le Wezer à une grande partie de ſon armée; & cette démarche, qui ſembloit avoir

(1) Défenſe du ſyſtême de guerre moderne.

pour but de procurer du repos à ses troupes, avoit sans doute un peu contribué à cette division de l'armée françoise, en *sept ou huit corps.*

Les alliés ayant repassé tout-à-coup le Wezer, firent encore les quinze lieues d'Hamelen à Eimbeck; &, suivant le même auteur ci-dessus cité, l'armée françoise ne « fut instruite » de ce mouvement, que le 4 au » soir (1) ». Heureusement pour elle que son général connoissoit le terrein, & qu'il sut trouver une position imposante en avant d'Eimbeck. Ayant fait occuper, par les quatre seules brigades d'infanterie, qui fussent en ce moment à ce quartier général, les deux hauteurs qui couronnent la vallée étroite, ou le grand défilé, aboutissant à la plaine inégale d'Eimbeck, plusieurs escadrons furent placés en avant de ce

(1) Ibid.

défilé, un peu avancés dans la plaine, de manière à pouvoir charger toutes troupes qui s'y porteroient en moindre nombre, ou ſans être formées. En avant de cette diſpoſition, le général Chabot, avec quatre à cinq mille hommes de dragons, de grenadiers & de troupes légères, maſquoit les principales communications aboutiſſantes à la plaine, connues ſous le nom des gorges d'Eſchers-Hauſen. Il avoit l'ordre de les diſputer aux ennemis le plus long-temps qu'il lui ſeroit poſſible. Attaqué par les alliés, il ſoutint leurs efforts avec ſa vigueur ordinaire, juſqu'à ce que, ſe voyant prêt d'être tourné, il fit ſa retraite ſur le corps au-deſſus d'Eimbeck. La poſition de ce dernier, ſur un plateau dont le revers ſervoit à pouvoir cacher ſa petiteſſe, en impoſa aſſez aux ennemis pour les obliger de faire des diſpoſitions en règle, annonçant qu'ils

vouloient l'attaquer ſur la gauche. Cette manœuvre leur ayant pris du temps, le haſard leur fit découvrir le général de Guerchy, accourant avec ſa diviſion au ſecours de cette gauche. Dès que le prince Ferdinand l'eut apperçu, il fit arrêter ſes colonnes (1), & l'action ſe termina comme elle avoit commencé, par beaucoup de canonnades.

Mais cette diſpoſition, auſſi heureuſe qu'habile, ne put empêcher que le prince Ferdinand ne forçât l'armée françoiſe de prendre ſes quartiers d'hiver loin du Wezer, & de rentrer dans ceux qu'elle avoit eus l'hiver précédent.

(1) Frédéric, en parlant de cet événement, ſe contenta de nous dire que « le prince Ferdinand s'avança ſur » M. de Chabot, qui eut *le bonheur de lui échapper*; » toutefois le jour ſe *paſſa à ſe canoner réciproquement* ». Mais il a négligé de nous expliquer comment le prince Ferdinand, « après avoir vivement *pouſſé les ennemis de* » *tous les côtés* », ſans doute en ſe portant ſur le général Chabot, ſe *réduiſit à employer le jour à ſe cannoner*. Nous croyons en avoir dit la véritable raiſon.

§. III.

Campagne de 1762.

L'année 1761 avoit fait perdre à Frédéric, les forteresses de Colberg & de Schweidnitz. Les Russes & les Suédois étoient en possession de la meilleure partie de la Poméranie, malgré les exploits de ce général Belling, comparés par l'historien couronné, à ceux des *Amadis*.

La Silésie étoit si mal défendue, que, suivant l'histoire de la guerre de sept ans, « M. Laudhon, en portant sa grande armée dans la » plaine, auroit débordé les Prussiens de tous les côtés, les auroit abîmés, & auroit eu l'honneur de terminer la guerre ». Toutes les ressources étant épuisées, les régimens n'étoient presque plus

composés que d'enfans (1); la monnoie n'étoit plus que du cuivre, avec une très-légère feuille d'argent. Il falloit que les Siléfiens, forcés & défolés par les Ruffes, fourniffent du bled qu'ils achetoient 12 écus le boiffeau, tandis qu'il ne leur en étoit tenu compte qu'à raifon de deux.

Des circonftances auffi fâcheufes fembloient avoir abattu la conftance de Frédéric. Confiné dans fon camp retranché de Breflau, il y menoit *la vie d'un chartreux militaire.* S'il faifoit par hafard venir quelqu'un dîner avec lui, la converfation étoit à-peu-près nulle.

Le général Fouquet ayant été dégoûté du fervice, par l'obliga-

(1) Pendant le fiége de Schweidnitz, la garnifon faifoit d'affez fréquentes forties. Dans l'une des premières, les foldats de la tranchée fe mirent à pleurer. Le colonel qui la commandoit, prit le parti de leur dire : pleurez, pleurez mes enfans, mais ne vous en allez pas, & furtout tirez tant que vous pourrez.

tion où il s'étoit trouvé, de compromettre ſon honneur & ſa vie, pour exécuter des ordres poſitifs, de garder ſa poſition de Lands-Hutt. Le général Finck condamné, pour avoir obéi avec la même exactitude, à des ordres, à-peu-près impoſſibles à exécuter avec ſuccès. Le brave Seidlitz, mécontenté au point de ne plus vouloir ſervir que ſous le prince Henri. Ce prince lui-même, n'ayant reparu à la tête d'une armée que d'après les plus preſſantes inſtances de Frédéric, le roi n'avoit pu employer qu'en Saxe, ces deux derniers grands hommes. Il leur fut redevable, cette même année 1761, de conſerver encore la plus grande partie d'un pays, dont il ſavoit tirer tant de parti. En vain le maréchal Dawn avoit-il voulu faire inquiéter le prince Henri par l'armée de l'empire; Seidlitz ayant marché la nuit par ſa droite, & ayant gagné

le flanc du général Serbelloni, ce dernier se retira très-promptement. Vers la fin d'octobre, le maréchal Dawn, renforcé par plus de vingt mille hommes des troupes de la Silésie, voulut encore profiter d'une supériorité de près des deux tiers sur le prince Henri, il ne put qu'obliger les Prussiens de se retirer des deux postes avancés de Nossen, & de Roswein.

Il n'en falloit pas moins que la mort de l'impératrice de Russie, pour rétablir l'espoir de Frédéric. Le nouvel empereur, Pierre III, donna bientôt l'ordre au corps de Czernicheff, non-seulement de ne plus inquiéter les Prussiens, pour servir les Autrichiens, mais encore de combattre ces derniers, suivant que Frédéric l'ordonneroit.

Ce grand changement ayant ranimé le courage du roi, il re-

prit l'offenſive vis-à-vis du maréchal Dawn, & l'obligea de reculer. Comme ce général autrichien conſervoit encore ſa communication avec Schweidnitz, par ſes retranchemens de Burkersdorff & de Leutmansdorf, le roi parvint à les tourner, ſans être pris en flanc. Il combina ſi exactement l'heure de ſes différentes attaques, que celle du général Mœllendorff n'eut lieu, que lorſque celle du général de Wied eut emporté Leutmansdorf. Alors le premier, n'ayant plus rien à craindre, ni des quatre mille hommes qui gardoient ce poſte, ni de l'armée du maréchal, qui pouvoit l'accabler par ce débouché, en le prenant en flanc & à dos, il ſe porta alors ſur les redoutes, & ſur le bois qui communique avec Leutmansdorf. Cette marche l'ayant établi ſur le flanc du général Okelli, & de ſes quatre

mille hommes, ce dernier fut bientôt obligé de ſe retirer de hauteur en hauteur.

Etant ainſi parvenu à couper toute communication du maréchal Daun avec Schweidnitz, Frédéric établit un corps à Reichenback, pour barrer aux Autrichiens, le ſeul point par lequel ils auroient pu déboucher des montagnes.

Quoique ce poſte fût ſoutenu par la grande armée campée à Peters-Wald, le maréchal, n'ayant pas d'autres moyens pour ſecourir cette clef de la Siléſie, fit attaquer, le 21 juillet, cette diviſion pruſſienne, aux ordres du prince de Bevern.

Quoique ce général fût attaqué ſur ſes deux flancs, & ainſi que par derrière & ſur ſon front, par les généraux Odonel, Saint-Ignon, Beck & Laſcy, après avoir abandonné ſes équipages, il réſiſta aſſez vigoureuſement, pendant une heure

& demie, pour que le duc de Wirtemberg, & Frédéric lui-même, vinssent le dégager.

Alors, rien n'empêchant plus Frédéric de continuer le siége de Schweidnitz, le colonel Lefevre eut pleine & entière liberté d'établir la bonté d'un systême que son émule en talens & en gloire, M. de Gribeauval, lui avoit contesté par écrit. Comme ce dernier dirigeoit la défense de la place, il prouva, par la destruction de ces globes de compression, dont Lefevre s'étoit si fort engoué, qu'il avoit eu raison de les regarder comme à-peu-près inutiles (1).

Cette dernière campagne ne fut pas moins heureuse pour les alliés

(1) Nous avons vu récemment un autre systême, dont l'auteur avoit si fort exagéré le mérite, soutenir encore moins l'épreuve de l'expérience. Lorsque les boulets rouges eurent mis le feu aux batteries flottantes, cet arrêt décisif prononça sur l'inutilité de cette prétendue découverte.

du roi, que pour lui-même. Le maréchal de Broglie ayant été disgracié, pour avoir voulu vaincre à Weling - Hausen, sans l'assistance du maréchal de Soubise, ce favori avoit obtenu le commandement en chef. Mais le maréchal d'Etrées, quoique absolument hors d'état de servir, avoit été engagé à le seconder.

La première démarche de ces généralissimes, ayant été d'ôter au général Chabot le commandement des troupes légères, dont il s'acquittoit si bien, pour le réduire à celui de simple officier général de ligne; de donner au partisan Fischer une besogne de cabinet, au lieu de l'employer au métier dans lequel il avoit prouvé du talent, ne donnèrent pas bonne idée des succès de la campagne.

La première opération que l'armée françoise paroissoit se proposer, étoit de pénétrer dans l'électorat

d'Hanover. Pour y parvenir, il falloit paſſer la Dymel. Cette manœuvre étant annoncée par l'occupation du château de Zappaburg, en avant de Caſſel de ſix lieues environ, les maréchaux laiſsèrent ce poſte important pour éclairer la partie du Wezer, dans lequel va ſe jetter la Dymel, & pour faciliter le paſſage de cette rivière, abandonné à ſes ſeules forces. Une ſi grande négligence ayant duré pendant pluſieurs jours, M. le prince Ferdinand eut tout le temps de la mettre à profit. Des chaſſeurs & des huſſards ayant paſſé la Dymel, & s'étant emparés de la tête des défilés, qui conduiſent de cette rivière à la petite ville de Geiſmar, attaquèrent & emportèrent Zappaburg ſans difficulté, le 21 juin. Leur deſſein, de faciliter le paſſage du Wezer, au corps de Luckner, ſe manifeſta le lendemain, par une brigade

brigade portée le lendemain entre la tête de ces défilés, & le poſte de Zappaburg. Les François, arrivés le 22 à Grebenſtein, au lieu de faire tâter au moins, dès le même jour, le château par le corps avancé de M. le marquis de Caſtries, ſe contentèrent de placer ce général à une bonne demie lieue ſur le flanc droit, pour le défendre contre les attaques qui pourroient venir du château. La vue de quelques piquets de chaſſeurs ſe montrant avec art dans les clarières des bois, en arrière de Geiſmar, avoient empêché les maréchaux de venir prendre poſte dans la plaine, en avant de cette petite ville. Ces piquets furent tâtés ſi mollement le 23, qu'on ne put être inſtruit, ni de leur force, ni de celle du corps dont ils faiſoient partie. A la vérité, tout ſembloit annoncer que la priſe de Zappaburg & leur apparition, avoient

un autre objet que de couvrir un fourage. Mais cette dernière opinion, si conforme à l'amour-propre, & à la négligence françoise, n'en fut pas moins celle des généraux.

Ils crurent avoir assez fait pour leur sûreté, que d'établir, dans les bois de Wishelmsthal, la division de M. de Stainville, à une lieue environ en avant de leur flanc droit. Le 23 s'étant ainsi passé sans qu'ils eussent fait un effort quelconque, ni sur Zappaburg, ni sur Geismar, pour s'emparer des défilés & des bois qui règnent dans la profondeur d'une bonne lieue en arrière de cette ville, jusqu'à la Dymel, ils comptoient laisser fourager tranquillement l'armée alliée dans la plaine, entre leur camp & Geismar.

Une sécurité aussi blâmable fut détruite dès le 24 au matin, par le bruit de l'attaque du corps de M. de Castries. Le général Luckner

ayant paſſé le Wezer, le 23, avoit pris poſte en arrière de Zappaburg. Le 24, après avoir couvert ſon flanc gauche par des chaſſeurs, il vint ſe placer ſur le plateau de Mariendorff; &, de ce poſte avantageux, il cannona aſſez vivement le flanc droit de M. de Caſtries.

Dans le même-temps, ce corps françois étoit attaqué par la colonne de la gauche ennemie, aux ordres du général de Sporcken. Ignorant la force des corps auxquels il avoit affaire, ce général craignant ſans doute qu'on ne le coupât, après avoir eſſuyé la charge de quelques eſcadrons ennemis, & tiré beaucoup de coups de canon, ſe replia ſur l'armée. Le prince Ferdinand, de ſon côté, ayant paſſé la Dymel, dès les 3 heures du matin, avoit débouché, ſur les ſix heures, dans la plaine de Geiſmar. A ſon approche, nos troupes légères s'étoient

repliées, avec précipitation, ſur l'armée. Tous ces mouvemens y avoient mis de la confuſion, & la ligne ne ſe formoit qu'avec la lenteur, compagne inſéparable d'un commencement de déſordre.

Ce qui ſe paſſoit à la gauche l'augmentoit encore beaucoup.

Milord Granby ayant paſſé la Dymel, vis-à-vis de Zeiremberg, avoit franchi les défilés continuels en avant & en arrière de cette ville, ſans rencontrer le moindre obſtacle.

Parvenu juſqu'à Dorenberg, ce poſte, gardé par trop peu de monde, & négligeant d'éclairer ce qui venoit de Zeirenberg, fut ſurpris & emporté. Alors milord Granby parvint bientôt ſur le flanc gauche, & même ſur les derrières de M. de Stainville. Ce dernier, reconnoiſſant enfin le danger de ſa poſition, voulut s'oppoſer trop tard aux manœuvres habiles du général anglois.

Mais ſi les grenadiers royaux, & le reſte de ſon corps, parvinrent à ſe ſoutenir quelque temps, dans les bois de Mai-Jenbrukſen, & à couvrir la retraite de la gauche françoiſe, vingt-trois compagnies de grenadiers de France, furent coupées & obligées de ſe rendre priſonnières de guerre. Les gros équipages, placés peu convenablement à Grebenſtein, furent la proie des Luckner, & autres troupes légères des alliés (1). Dans la confuſion générale,

(1) Ces bagages étoient placés à Grebenſtein, en avant de l'armée, parce que l'on avoit eu le projet de ſe porter ſur Geiſmar & ſur la Dymel, qui n'en eſt qu'à une bonne lieue. On a ſu dans le temps, que le pauvre Fiſcher mourut de chagrin des reproches qu'il reçut à cette occaſion, ſur les rapports infidèles de ſes eſpions.

D'après ce que nous venons de dire, & *d'après ce* dont *nous avons été témoins*, il étoit aiſé de s'inſtruire d'une manière & plus prompte & plus sûre.

Si ces piquets, en avant de Geiſmar, avoient été pouſſés un peu ſérieuſement par une bonne avant-garde, dès le matin du 22, alors ils auroient été forcés de ſe couvrir des défilés & des bois qui s'étendent en arrière de cette petite ville, juſques ſur les bords eſcarpés de la Dymel. Alors on auroit été ſur que ce n'étoit nullement

où la retraite précipitée de ces deux avant-corps, avoit mis toute l'armée, elle fut trop heureuſe de pouvoir s'aider de la nature difficile du pays pour ſe retirer en déſordre par les hauteurs de Wilhemſthall, juſques dans le camp retranché ſous Caſſel. Bientôt elle fut tournée dans cette poſition, & obligée de rétrograder encore en arrière de la Fulde. Comme une faute en amène d'ordinaire une autre, cette armée qui n'avoit perdu que trois mille hommes au plus, ſe trouva réduite à la défenſive vis-à-vis d'une autre qui avoit

la tête de l'armée ennemie, & rien n'empêchoit de ſe porter, dès le 22 au ſoir, près de Géiſmar, pour éclairer la Dymel, dans cette partie, & en défendre le paſſage, ſans ceſſer d'entretenir ſa communication avec Caſſel. La priſe du château de Zappaburg indiquoit des projets offenſifs ſur notre droite ; il auroit donc été convenable *d'y faire* marcher le corps *de M. le marquis* de Caſtries. Si ce général n'avoit pu s'en remettre en poſſeſſion, du moins il auroit été à portée de juger & la force du corps ennemi auquel il avoit affaire, & ce que l'on pouvoit en redouter.

treize mille hommes de moins qu'elle.

Après plusieurs tentatives mal combinées, & constamment malheureuses, l'armée françoise se trouvant réduite à abandonner & Cassel & la Hesse, ne pût être en sûreté qu'en se couvrant de la Fulde.

Pour faire cesser cet état inquiétant, les maréchaux ne trouvèrent d'autres moyens que d'attirer à eux la réserve, aux ordres de M. le prince de Condé.

Ce général, couvrant Wezel & le Bas-Rhin, faisoit une campagne peu vive sur la Lippe, vis-à-vis du prince héréditaire; ce dernier, beaucoup plus foible que la réserve françoise, ayant été renforcé dans le mois d'août, fut alors en état de déployer ses rares talens. Passant tout-à-coup d'une défensive savante, à l'offensive la plus décidée, malgré son infériorité de forces, il poussa

d'abord M. le prince de Condé, l'empêcha de paſſer l'Ohm, & de ſe joindre à la grande armée.

Mais la communication des maréchaux s'étant rouverte avec le Mein, par la priſe du château de Freidewald, le prince héréditaire voulut prévenir encore le prince de Condé, & le couper dans ſa retraite, pour conſerver la communication avec le Mein.

Mais l'attaque que ce prince entreptenant, tenta pour déloger les François de Friedberg, ne réuſſit pas comme il avoit eſpéré.

Cinq jours après il voulut prendre ſa revanche. Parvenu d'abord à s'emparer des hauteurs de Johansberg, il coupoit, par cette poſition, la communication de M. le prince de Condé, avec la grande armée. Une avant-garde de ſix à ſept mille hommes, garniſſoit déjà ce poſte important. Elle avoit ſur ſon flanc la cavalerie, dans la plaine qui ſe trouve

au bas de la hauteur. Ces deux corps étoient trop ſéparés par cette nature du terrein, pour qu'ils puſſent bien ſe protéger réciproquement. En conſéquence, M. le prince de Condé n'ayant pas héſité à faire charger cette cavalerie, elle fut battue, & obligée de ſe retirer dans les bois & les défilés qu'elle avoit en arrière d'elle. L'infanterie françoiſe, qui n'avoit eu preſque aucune part au combat de la plaine, marcha alors courageuſement à l'aſſaut de la hauteur. Les ſept bataillons ennemis qui étoient bien en ordre, eurent la mal-adreſſe de faire une décharge générale ſur une ligne qui graviſſoit, toute eſſoufflée, & *le fuſil ſur l'épaule*, l'eſcarpement ſur laquelle cette avant-garde étoit poſtée. Quoique cette décharge eut tué au moins trois cents hommes, à la brigade de Boiſgelin, qui étoit plus avancée que les autres, elle

n'en continua pas moins de marcher en se serrant, & en baissant la bayonnette. Son approche tourna assez la tête aux ennemis, pour ne pas s'appercevoir combien il leur auroit été aisé de la culbuter, en franchissant en ordre, & la bayonnette baissée, les trente pas au plus qui séparoient les deux corps. Cédant à cette terreur, naturelle à une troupe qui s'est dégarnie en entier de son feu, & qui est approchée par un ennemi qui a conservé le sien, cette avant-garde fit demi tour à gauche, malgré tous les efforts & la présence du prince héréditaire qui y fut blessé, après y avoir encore ajouté de nouvelles preuves de bravoure, à celles de sa capacité. Ce corps, ainsi repoussé dans les bois & les défilés que l'on trouve en arrière de ces hauteurs, mit si fort en désordre le reste de l'armée des alliés ; que cet inconvénient, se

joignant à celui d'une blessure qui empêchoit son général d'agir, la força de se retirer (1).

Mais le prince Ferdinand n'en garda pas moins la supériorité tout le reste de la campagne. Le siége de Cassel ne s'en continua pas moins;

(1) Frédéric nous assure que « le prince héréditaire, » au lieu de combattre avec un detachement, avoit » à faire avec l'avant-garde de l'armée de Soubise; » il excuse à-la-fois la défaite du prince hereditaire, & donne ainsi peu de prix à la victoire de M. le prince de Condé. Mais aussi ce récit suppose que M. le prince Ferdinand avoit fait la grande faute, d'empêcher l'armée françoise de réunir son avant-garde à la réservé du prince de Condé.

Dans le vrai, la conservation de la communication étoit le point capital, & M. le prince héréditaire montra tous les talens d'un général pour l'empêcher. Mais M. le prince de Condé ayant réussi à la conserver, il est injuste de vouloir lui en ôter la gloire. Ce ne peut donc être que *par erreur*, & ce n'est assurément qu'avec beaucoup de peine qu'un militaire françois est obligé de faire remarquer qu'un aussi grand homme, que *Frédéric*, a été trompé par des rapports, au point de vouloir ôter, à un général, & à la partie de l'armée françoise, à ses ordres, quelques-uns de ses lauriers. Elle en eut si rarement, dans cette guerre, qu'on puisse attribuer aux plans de ses généraux ou à ses manœuvres, qu'il seroit bien injuste de vouloir la priver de ceux dont elle fut redevable à la bonne conduite de ses corps, & à la valeur Individuelle de ses soldats.

cette ville, ainſi que toute la Heſſe, reſta en ſon pouvoir, juſqu'à la concluſion de la paix.

Le prince Henri, toujours chargé des opérations les plus difficiles de cette guerre, que nous avons vu pénétrer à la fin de l'hiver de 1758, juſques ſur le Mein, & y ruiner les magaſins impériaux de Bamberg & de Sala ; ſe ſoutenir en Saxe pendant le printemps & l'été de cette même année, avec une armée très-inférieure en nombre & en qualité, à celle du maréchal Dawn ; détruire encore, au commencement de 1759, les magaſins établis à Saatz ; battre en détail l'armée de l'Empire, dès le mois de mai de cette même année.

Ce général *ſans Faute* (1), après avoir ſoutenu l'année précédente, comme nous l'avons dit, la gloire & l'honneur de la Pruſſe, en Saxe,

(1) C'eſt ainſi que Frédéric l'avoit nommé.

à la tête d'une armée, non-ſeulement inférieure en nombre, mais encore composée preſque en entier, de recrues, la plupart encore enfans, de bataillons francs, ſe trouvoit encore cette année à la tête des mêmes troupes. La ſeule infanterie ſur laquelle il pouvoit compter, étoit deux régimens de fuſiliers, & deux de grenadiers. Mais le brave Hulzen, & d'autres bons officiers, ſavoient lui faire exécuter les ordres du généraliſſime.

Sa cavalerie, beaucoup mieux composée, avoit de plus à ſa tête, l'habile & l'entreprenant Seidlitz.

L'habitude des ſuccès; la néceſſité extrême d'en impoſer à ſes ennemis par la contenance la plus fiere, & le beſoin impérieux d'entretenir une correſpondance certaine avec Meſſein, engagèrent ſans doute le prince à vouloir garder toute la campagne,

poſition valut au général Autrichien, l'honneur de repouſſer un général ſi connu par des ſuccès preſque conſtans.

Frédéric ayant beſoin de toutes ſes forces en Silézie, n'avoit pu *ſans doute*, en envoyer un ſeul bataillon au ſecours de ſon digne frère. Comme le ſiège de Schweidnitz dura 64 jours, depuis le départ des Ruſſes, le prince Henri n'avoit été renforcé que par le général Belling, qui n'avoit plus autant à faire dans le Mecklenburg.

Ce dernier ayant amené entr'autres, quatre bataillons de ligne, fut auſſitôt envoyé dans l'Empire, & pénétra en Franconie, où il fit contribuer les évêchés de Bamberg & de Wurtzbourg.

Mais l'armée de l'Empire s'étant coverte de l'Eger, trouva enfin le moyen de ſe porter par Toplitz, & Altenberg juſques à Dippodiſwalda. Ce fut alors qu'elle parvint à effectuer

une réunion avec celle des Autrichiens, que le prince Henri avoit trouvé les moyens d'empêcher pendant tout l'été. Ainſi elle ſe trouva à la fin de ſeptembre ſous les ordres du généraliſſime Haddick, envoyé par la cour de Vienne, pour remplacer le général Serbelloni.

Ce nouveau chef, plus entreprenant que celui qu'il venoit de remplacer, ayant amené quelques troupes, entreprit ſur la poſition de Pretchendorff, & parvint à la percer en s'emparant du Tharenwald, & des deux bataillons francs par leſquels il étoit défendu (1)

(1) Cette poſition allant de Pretſchendorf à l'Elbe, par Wilſdruf, occupe environ ſept milles d'Allemagne. C'étoit donc une eſpèce de ligne défendu par des abatis dans les bois; des canons ſur les hauteurs, & quelques redoutes dans les plaines.

On a obſervé à ce ſujet, que le prince Henri avoit ſuivi ſon habitude ordinaire de s'*étendre trop*; mais Frédéric obſerve » qu'il n'y avoit d'autre défaut à ce » camp, que celui de n'être pas gardé par une armée » plus nombreuſe... Il falloit défendre tous les gués de

Encourage

Encouragé par ce premier avantage, le général Haddick attaqua encore les Pruſſiens dans la poſition de Freyberg, où le prince Henri s'étoit retiré. L'armée de l'empire ayant été chargée d'attaquer l'aîle droite pruſſienne, le prince de Stol-

» la Mulda, & aſſurer la communication avec le corps, » placé ſur les *Katzen-Hœuſer* & *Meiſſen* ». On aime à voir la juſtification d'un homme de guerre, faite par un auſſi grand homme tel que Frédéric. C'eſt une leçon pour diminuer les accès de cette jalouſie, dont on a lu, dont on a vu tant d'exemples, & dont tant de mémoires du tempsatteſtent l'exiſtence, entre ſes illuſtres modèles des guerriers.

Dans l'action du 15, on put croire que le front de l'armée pruſſienne étoit trop étendu, pour que la ligne fût ſerrée dans toute ſon étendue.

La poſition de la droite, ſous les ordres de Belling, avoit le défaut d'être ſéparée du reſte de la ligne de défenſe, formée pour empêcher le paſſage de la Mulda.

Sans doute l'on dit alors que le prince Henri, ayant la certitude qu'un renfort très-conſidérable lui étoit envoyé par le roi, avoit voulu contenir les ennemis ſur la rive droite de la Mulda, juſqu'au moment de l'arrivée de ce ſecours ; mais cette raiſon ne pouvoit empêcher que la ligne ne fût trop étendue lorſqu'elle fut attaquée, & par conſéquent que le paſſage de la Mulda ne fût forcé par les Autrichiens, comme il l'avoit été par les Pruſſiens, au commencement de la campagne.

Tant il eſt vrai que les mêmes cauſes, doivent produire les mêmes effets.

berg ſut aſſez bien profiter de ſa ſupériorité en nombre, pour obliger la cavalerie de cette aîle, de ſe retirer ſur le reſte de l'armée, & de lui abandonner les trois bataillons qui couvroient ſon flanc.

La certitude de prendre leur revanche, lorſque le renfort, commandé par le général Neuwied, ſeroit arrivé, ne put engager les ames vraiment guerrières du prince & du général de Seidlitz à l'attendre. L'opinion alors, fort accréditée, étoit que le général d'Anhalt, étant le directeur des opérations de ce corps, cette eſpèce de favori de Frédéric, ne manqueroit pas d'uſurper toute la gloire du ſuccès, & parviendroit même à faire croire au roi, que ſans lui, le prince Henri, & Seidlitz, n'auroient pu gagner une bataille.

En conſéquence, le généraliſſime, réſolu de ſe paſſer d'un ſecond auſſi

dangereux pour ſa gloire, quitta, le 28 d'octobre, ſa poſition de Rhimberg, & marcha ſur Schirma, Lang-Hennersdorf & Braunſdorf. Le prince de Stolberg étoit campé dans la plaine que l'on trouve au-deſſus de Freyberg, en allant à Chemnitz.

Sa droite (A) s'étendoit juſques vers Tutersdorf.

Les défilés qui conduiſent au village de Klein-Waterſdorff, étoient maſqués par une batterie de canon (aa). Sa gauche (B) s'étendoit ſur une hauteur, au pied de laquelle ſe trouve un vallon marégageux.

A ſa naiſſance (B), & dans l'intervalle qui la ſépare d'un autre vallon, ſe trouve le Spitten-Wald (1). Ce dernier ayant deux branches, s'étend juſques au pied de la hauteur (c), nommée dans le pays *Drei Creutzer*. Sur les flancs de cette

(1) Bois des Alouettes.

petite montagne, le corps du général Maquir étoit placé en (DE). Il soutenoit une batterie placée sur la hauteur (c).

Un détachement & des troupes légères étoient placés dans le Spitten-Wald en (f), & dans le vallon à sa gauche pour en défendre l'entrée.

Dès que le prince Henri fut arrivé à Braunsdorff, son avant-garde, sous les ordres du général Kleist (1), se porta en (y), au - dessus d'Ober-Schonn. Ayant trouvé le général Mayer, autrichien, posté en (Z), le prussien l'attaqua, & le poussa bientôt jusqu'au-dessus de Brand en (N).

Lorsque le prince Henri fut assuré par la progression du feu, du succès de la première attaque, il fit avancer sa droite (T), & attaqua vigoureusement les corps (ff).

---

(1) Cette avant-garde étoit de quatre bataillons, huit escadrons, & du corps des chasseurs de Kleist.

La première ligne de ſa gauche (x) deſcendit en même-temps de Groſſ-Schirma, & s'étant portée en (H), ſur les hauteurs en avant de *Klein-Watersdorf*, elle attaqua la droite de l'armée alliée.

La droite pruſſienne ayant forcé l'ennemi d'abandonner le Spitten-Wald, donna la main à l'avant-garde, & s'avança en (B), pour attaquer le général Maquir & la batterie (c).

Alors le général Kleiſt s'étant avancé en (M), couvrit à-la-fois le flanc droit de cette attaque, & contint le général Mayer en (N).

Bientôt l'attaque (B) réuſſit. Les pruſſiens ayant repouſſé le général Maquir, ſe rendirent maîtres de la hauteur (C), & de la batterie.

Alors ils en dirigèrent le feu ſur la gauche alliée (B). Quoique cette batterie fût éloignée, elle ſeconda les efforts que la ligne pruſſienne,

réunie autant que la position hachée du terrein le permettoit, faisoit alors contre celle des alliés, s'étendent jusques en (S), du côté de Tutersdorf. Bientôt la droite de cette ligne, eut la noble hardiesse d'escalader la hauteur (aa); de s'emparer de la batterie, & de forcer le prince de Stolberg de faire retirer sa gauche (B) par (A), en (R, Q, O, P).

L'aîle droite de la cavalerie alliée (S), & la difficulté du terrein, favorisèrent la retraite du généralissime en (A). Pour la couvrir encore mieux, il plaça quelques détachemens dans Freyberg, & se retira sur le corps de Haddick. Mais il ne parvint à se mettre en sûreté qu'en passant la Mulda; en se couvrant de la fortification naturelle de ses bords escarpés, & en sacrifiant une grande partie de ses troupes légères (1).

(1) Le général Haddick ne parut point à cette bataille. Il étoit, pendant ce temps, disent quelques rela-

Cette brillante action fut la dernière d'une guerre qui sera toujours, pour tous les militaires, un objet d'étude & d'admiration. Frédéric, secondé si bien par un prince *digne d'être son frère*, y soutint glorieusement les efforts de l'Impératrice, de la Czarine, de la Suède, de l'Empire & de la France..

Il sut y tenir tête à six cents mille hommes, avec environ cent cinquante mille, & il consolida, par la paix glorieuse de Hubertsbourg, la conquête de la Silésie, sans en abandonner le moindre village.

tions d'alors, allé à Dresde, pour y recevoir des complimens sur ses succès. Le corps autrichien qu'il commandoit étoit resté dans les environs de Tutersdorff, à plus d'un mille, sur la droite du prince de Stolberg.

Le général Hulsen étoit resté vis-à-vis de cette armée autrichienne, pour l'inquiéter & l'empêcher de venir au secours de l'armée de l'Empire, fortifiée par douze mille Autrichiens, & par la cavalerie saxonne.

CHAPITRE VI.

Exposé succinct du plan d'un quatrième volume, simplement projetté.

NOUS avions eu le dessein de finir cet ouvrage par une quatrième partie. En indiquant à nos lecteurs, le plan que nous comptions exécuter, ils verront que l'établissement d'un conseil de la guerre a rendu, à-peu-près inutiles, toutes les preuves que nous avions rassemblées pour démontrer la nécessité de son institution.

Le premier chapitre de cette quatrième partie, contenoit les détails de la révolution arrivée dans le militoire de France, par les ordonnances de 1763, & par toutes celles qui les ont suivies. Nous faisions tous nos efforts pour apprétier avec im-

partialité le bien & le mal qui en ont résulté. Nous espérions y démontrer que si les changemens occasionnés par ces nouvelles loix dans la discipline de l'armée, ont été de quelque utilité pour assujettir le soldat, on auroit pu se procurer ce même avantage, en établissant une règle uniforme & constante, à laquelle, non-seulement le soldat, & l'officier particulier, mais encore les chefs des corps, les commandans en second, & même ceux en chef, auroient été soumis comme les autres.

Au lieu de cette discipline réellement militaire, nous aurions été obligés de mettre sous les yeux de nos lecteurs, le triste tableau d'une armée, où cette base si essentielle du régime militaire, étoit abandonnée aux caprices, aux fantaisies despotiques de jeunes gens assez gâtés par la fortune pour parvenir, dès 23 ans au plus, à des places si in-

fluentes ſur la liberté, la vie, & même l'honneur de leurs compatriotes. Nous aurions fait ſentir l'inconcevable contradiction entre les loix militaires & les loix civiles, par laquelle un homme incapable, ſuivant ces dernières, d'adminiſtrer ſa fortune, n'en étoit pas moins revêtu par les premieres, du droit de commander arbitrairement à des hommes, ayant plus d'années de ſervice que ces jeunes préſomptueux n'en comptoient d'exiſtence.

Nous y aurions donné de triſtes preuves des malheurs arrivés ſi fréquemment au ſoldat, à l'officier particulier, par un auſſi étrange renverſement de choſes. Nous comptions y rendre juſtice à tous ces petits deſpotes de cour, qui, différans entr'eux, de ſentiment & de pratique, ſembloient ne s'accorder que dans cette eſpèce de rage, pour établir, par toutes les voies les plus extrêmes,

ces minuties de tenue perſonnelle ; de celle de l'armement , & de quelques temps d'exercice, ſur leſquels il eſt ſi poſſible , mais en même temps ſi ennuyeux, de parvenir à la perfection. .

Nous n'aurions pas oublié d'y rendre compte de toutes les ridicules & inſuportables vexations, miſes en pratique dans tant de corps.

Nous y aurions parlé de ces conſignes ſi fréquentes d'une compagnie, même de tout un régiment au quartier. De ces appels ſi multipliés & ſi fatiguans ; de ces exercices multipliés, au point d'avoir lieu le matin & le ſoir , & de ne pas laiſſer le temps de pouvoir faire la ſoupe (1), ainſi que de ces punitions auſſi fréquentes que ſouvent injuſtes & révoltantes.

---

(1) Nous avons été entr'autres témoin & acteur de ces exercices qui, après avoir duré des quatre à cinq heures, le matin, ne recommencoient pas moins l'après-dîner, pendant trois à quatre heures.

Nous n'aurions eu garde de passer sous silence, cet établissement de coups de plat de sabre, qui a si généralement déplu. Nous espérions prouver qu'en réduisant les cas où l'on en dût faire usage, à la punition subite de la mutinerie, ou de quelque autre faute essentielle, ce genre de peine auroit pu produire des effets utiles.

Dans l'examen des ordonnances, nous nous serions livrés à l'examen de ce qui devoit en résulter, comparé avec ce dont nous avons été les témoins. Nous aurions présenté quelques idées sur les réglemens de l'infanterie prussienne, dont l'un a été si bien traduit par M. de Keralio, ainsi que sur l'excellente instruction du général de Zaaldern, un peu défigurée dans la traduction.

Notre second chapitre auroit été employé, à rendre compte des ouvrages qui ont fait sensation dans le

militaire, pendant cette même époque.

Là, si nous avions trouvé quelques remarques peu favorables à faire pour quelques-uns de ceux qui ont produit cette polémique si longue, & le plus souvent si inintelligible : si l'examen de ce qu'on a décoré du grand nom de systême, avoit pu nous obliger à prouver que ce qu'on á voulu ériger en *principes nouveaux*, a été connu de tous les temps. Que cette prétendue nouveauté, qu'on faisoit tant valoir, n'avoit de réalité que dans la forme d'un style, auquel on ne peut d'ordinaire contester ce triste avantage ; nous aurions été souvent dédommagés de la peine de faire des observations, ayant l'air de la critique, en offrant au sage, éclairé & laborieux Maizeroi, les hommages qui lui sont dus par tous les militaires, aimant leur art. Nous aurions cherché à faire sentir tout le mérite de ce *manuel militaire*, connu sous

le nom *de cours de tactique*. Après avoir rendu à son auteur, tous les hommages qu'il mérite, pour avoir fait cette utile production, l'amour de la vérité, nous auroit obligés de faire remarquer combien son penchant, pour un systême de cohortes, prédomine quelquefois la justesse de son esprit, & le conduit à des résultats, dont il y a tant de parties sujettes au moins, à contestation. Nous aurions encore été forcés de faire voir avec regret, combien ces vaines idées l'ont empêché de donner à ce cours, le développement, la solidité, & par conséquent toute l'utilité dont Maizeroi auroit pu le rendre susceptible. Nous aurions cherché à rendre justice au second auteur de l'Essai sur l'art de la guerre (1), & des commentaires sur Montécuculli. La prévention fâcheuse

(1) M. le comte de Turpin.

d'un grand nombre de l'armée, ne nous auroit même pas empêchés de louer l'Essai de tactique, & cette défense du système de guerre moderne, où l'évidence des raisonnemens est sans cesse parée de toutes les graces du style.

Une tâche agréable à remplir, auroit été de faire remarquer la sagacité de la plupart des remarques contenues dans l'examen critique du militaire de France, sur-tout pour l'article de la cavalerie.

Les mémoires utiles du comte de Saint-Germain, & le commentaire qui les a suivis, étoient encore faits pour que nous en parlassions avec éloge.

Quelques-unes des vues du petit livre intitulé, *de l'esprit Militaire*, ne nous auroient pas échappé.

Nous aurions comparé ces auteurs nationaux, avec les instructions de Frédéric; les mémoires de Manstein,

ceux de Scheuwrin, de Tilck, du général de Vunf, de Tempestolf; les parties du général Loyd, non encore traduites ; l'histoire de la guerre de sept ans, par Frédéric, & sur tout avec les ouvrages de Warnery, si bienfaits, sur-tout pour la cavalerie, & si extraordinairement jugés, dans un journal bienfait, à tous égards, pour être intitulé, *Journal Extraordinaire*.

Un troisième auroit été employé à démêler les causes qui ont empêché les ministres de Louis XV, de réussir à mettre quelque ordre, quelque méthode dans le département de la guerre, & à le laisser si obstrué d'abus de tout genre, que leurs successeurs ont été forcés de n'en pas faire plus qu'eux. Nous aurions fait remarquer combien la mobilité de leurs places, s'étendant sur leurs décisions, l'administration de ce département, toujours abandonnée aux

vues

vues particulières d'un nouveau miniſtre, n'a ceſſé d'être livrée aux changemens les plus bruſques, les plus inattendus, & les moins conſéquens. Le tableau que nous en aurions fait, devenant à-peu-près inutile par l'établiſſement d'un conſeil de la guerre, le ſeroit encore plus, maintenant qu'il eſt queſtion d'organiſer encore cette baſe eſſentielle du pouvoir, d'après les vues de pluſieurs de nos légiſlateurs. Sans doute qu'après avoir trouvé le grand ſecret de rajeunir & de régénérer une vieille nation, en ſubſtituant tout-à coup les idées les plus nouvelles aux principes & aux habitudes qui l'avoient fait paroître dans le monde avec tant de diſtinction, ils ſauront remplacer auſſi avantageuſement ces principes de diſcipline & d'obéiſſance auxquels Frédéric à dû en partie, les étonnans ſuccès dont nous venons de rendre compte.

Le quatrième contenant un apperçu comparatif des principales armées de l'Europe, nous a paru mériter d'être mieux traité. C'eſt en offrant au public ce morceau, à-peu-près tel qu'il a été préſenté au miniſtre, & qu'il en a été accueilli avec quelque bienveillance, que nous allons finir cet ouvrage.

CHAPITRE VII & dernier.

Apperçu comparatif ſur la différence entre les armées pruſſiennes & autrichiennes, & celle de France.

TOUT officier inſtruit & appliqué, n'a pu voir les troupes de la première de ces puiſſances, exécuter les différens exercices, les différentes manœuvres qu'elles font devant leur roi, ſans être frappé de la facilité, de l'enſemble & de l'accord avec lequel de grands corps marchent en avant, en arrière, de côté & obliquement. Soit que ces corps conſervent leur ligne, ſoit qu'ils la rompent pour ſe former en colonne par leur droite, par leur gauche ou par leur centre; ſoit qu'ils déploient cette colonne ſur quelques-unes de ſes directions; ſoit

qu'ils changent de poſition, ſoit enfin qu'ils ſe rompent partiellement, pour franchir quelques obſtacles; dans ces mouvemens qui renferment à-peu-près tous ceux qu'on peut pratiquer à la guerre, cet officier aura pu obſerver conſtamment le même enſemble, la même préciſion dans leur exécution. Il aura pu ſe convaincre qu'un corps de vingt-quatre bataillons, par exemple, ne met qu'un temps déterminé pour ſe mettre en colonne, & pour ſe déployer; que ce temps eſt toujours de la même durée; que ces colonnes parcourent toujours le même eſpace de terrein, dans le même intervalle de temps, (à moins que des obſtacles ne les obligent de diminuer la largeur du front ſur lequel elles avoient été formées en partant) & qu'elles arrivent ainſi, toujours à l'heure preſcrite, au point qui leur a été fixé.

Lorſqu'il les aura vues pluſieurs

fois marcher, il se sera convaincu combien elles savent observer imperturbablement leurs distances, &, par conséquent, être en état de se mettre en bataille sur-le-champ. S'il y avoit apperçu, par hasard, quelque légère négligence, il aurait été encore plus surpris de la promptitude, & de l'exactitude avec laquelle ces troupes savent y remédier, *en se tirant* (1) *à droite ou à gauche*, ou seulement en se serrant.

Les réflexions que ce grand spectacle nécessite absolument, donnent l'espoir de voir exécuter des manœuvres dignes de la réputation d'une armée aussi bien instruite : cette

(1) On *se tire* bien aussi en France, mais comme cette manière de marcher n'a nulles règles, lorsqu'il faut en faire usage, chaque soldat baisse le corps, allonge ou racourcit le pas de côté, plus ou moins que son voisin ; de-là, il résulte un dérangement dans l'allignement, & une lenteur à le prendre, qui sont la suite naturelle de l'incertitude du piétonnement. Le soldat prussien, ne dérangeant jamais le corps, tant qu'il est sous les armes, retrouve plus promptement & plus correctement son allignement.

attente eſt bientôt réaliſée. Si on la voit faire le feu de pied ferme par pelotons, on peut ſe convaincre que chaque ſoldat tire juſqu'à neuf coups par minute. En liſant ce qui a été écrit à ce ſujet, ſur-tout l'ordonnance du général de Zaaldern ; en examinant les fuſils pruſſiens, il eſt facile de ſe convaincre que leur conſtruction, évitant environ ſept des temps que l'ordonnance nous a preſcrits pour la charge, rend ce feu prodigieux, poſſible à exécuter [1].

[1] *Vide* le tableau du feu de pied ferme d'un bataillon pruſſien.

Chaque bataillon, étant composé de dix pelotons, dont chacun tire neuf coups dans la première minute, il suit que le bataillon exécute un feu de six mille huit cents quarante coups de fusil, dans cette minute, & que dans le même temps, les douze de la première ligne, font essuyer soixante dix-sept mille sept cents soixante décharges à leurs ennemis (1).

En admettant une supposition très-modérée pour les deux minutes suivantes, nous les réduirons à huit coups, alors les douze bataillons enverront encore, pendant ce petit intervalle, cent trente huit mille deux cents quarante coups de fusil.

Pour juger de l'effet d'un feu aussi

(1) Le peleton est calculé sur le pied de soixante douze soldats, ainsi que nous l'avons vu dans les revues de Frédéric. A la vérité, ce nombre n'est pas constamment le même dans tous les régimens, & il doit encore moins l'être à la guerre.

prodigieux, supposons un corps prussien de vingt quatre bataillons & de trente escadrons, occupant une position importante. Le projet du général est de la défendre vis-à-vis de quarante bataillons françois, & de quarante huit escadrons : soit qu'il attende le reste de son armée, comme à Johansberg ; soit qu'il couvre une partie importante de pays qu'il lui est intéressant de se conserver. Je suppose que cette position est telle qu'elle ne puisse être tournée que difficilement, & que, par conséquent, ses flancs sont en sûreté.

Les vingt bataillons prussiens occupent toute la largeur de la position; savoir : douze de front, en première ligne (A) (1); ils ont sur leur

(1) Ces douze bataillons ayant chacun deux cents quatre vingt files, sont censés être sur la fin d'une campagne. Leur front tient en totalité cent soixante quatre toises ; les aîles, composées de cinq escadrons, ayant des intervalles de demi distances, ont un front de cent

flanc droit & gauche, des batteries (BB) de canon de parc, ſans compter les pièces de régiment, placées dans l'intervalle de chaque bataillon. Les aîles de cette armée ſont compoſées de cinq eſcadrons de cavalerie, ayant entre eux des intervalles de moitié de la largeur de leur front.

Derriere les premiers & troiſiemes pelotons des premiers & ſeconds bataillons de chaque brigade, ſe trouvent des pelotons de cavalerie (F), faiſant en tout ſix eſcadrons.

La ſeconde ligne, à 180 toiſes de la première, eſt compoſée de ſix bataillons & de ſix eſcadrons. A l'extrémité des aîles, entre les deux

---

quatre vingt quinze toiſes. En joignant à ce front ſoixante ſix toiſes, pour l'intervalle, entre l'infanterie & la cavalerie, occupé par les batteries DD, il ſe trouve que le front de chaque aile occupe une largeur de deux cents ſoixante une toiſes. Il ſe trouvera donc que le front de cette armée, ſera de mille cinq cents quatre-vingt-ſix toiſes.

lignes, deux efcadrons font en colonne. Derrière les deux efcadrons, fur la feconde ligne de chaque aîle, eft placée une brigade d'artillerie à cheval (b). En (EE). Comme la feconde ligne laiffe un grand vuide en (X), le corps de réferve, compofé de deux bataillons & de quatre efcadrons, eft placé vis-à-vis, éloigné de 180 toifes de la feconde ligne.

La pofition de cette armée, défend des défilés couvrant tout un pays. On voit que celui marqué dans le plan (ZZ), eft affez ouvert pour y faire paffer trois à quatre efcadrons de front.

A l'égard de celui (t) qui conduit au village (W), il eft fi peu large, qu'il eft fuffifamment défendu par des détachemens de bataillons francs.

Le moulin (e) qui fe trouve fort en avant de la pofition pruffienne,

eſt défendu par des détachemens de troupes légeres & de huſſards. Il ſert de poſte d'avertiſſement, ainſi que ceux en (m) & en (n).

Le nombre de troupes dont cette armée eſt compoſée, eſt de 18,400 hommes d'infanterie, & de 4600 de cavalerie (1).

L'armée françaiſe eſt compoſée de quarante bataillons, dont vingt ſont en première ligne, ſeize en ſeconde, & quatre en réſerve.

Sa cavalerie conſiſte en quarante-huit eſcadrons, dont vingt-quatre aux deux aîles, en première ligne, dix-huit aux deux aîles de la ſeconde, & ſix en réſerve (2). Ainſi elle ſe

(1 Nous avons calculé cette dernière ayant trois rangs entiers. On ſait que Frédéric n'avoit réduit la plupart de ſes cuiraſſiers à des fractions, miſes en troiſième rang, derrière leurs premières & troiſièmes ſections, que par la raiſon preſſante de l'économie. La cavalerie autrichienne étant preſque toute à trois rangs entiers, auroit un avantage décidé ſur elle, ſi les chevaux autrichiens n'étoient pas aſſez mal dreſſés, pour forcer preſque toujours la main à leurs cavaliers.

(1) Nous avons porté à cinq cents hommes le nombre des ſoldats dont eſt compoſé un bataillon françois;

trouve forte de 20,000 hommes d'infanterie & de 4800 de cavalerie (1).

Les Français veulent pénétrer dans le pays, au-delà du défilé (ZZ). Comme les Prussiens les ont prévenus en occupant la tête des défilés, le général français prend le parti d'attaquer la position (AA), de ces ennemis.

L'attaque ayant fait retirer les postes prussiens d'avertissement, placés en (e, m, n,) parvient bientôt à six cent-cinquante pas des Prussiens.

Le feu du canon étant alors se-

quoique le pied de guerre, dernièrement prescrit, soit plus fort, & quoique ce nombre, n'étant pas quarré, offre des difficultés pour les divisions & les subdivisions.

(1) Il ne sera peut-être pas inutile de rappeller à nos lecteurs que la charge s'exécute, chez les Prussiens, en faisant un pas de dix pouces. Chaque peloton avançant ainsi quarrément, la ligne entière forme une muraille marchante, sans que l'allignement, & même les distances, soient presque dérangées. La françoise étant loin d'avoir observé le même ordre, & d'avoir gardé le même ensemble, nous voyons combien sévèrement elle en doit être punie.

condé par celui de la mousqueterie, devient en ce moment, d'un grand effet.

A l'égard de celui des Français, comme le nombre de leur artillerie est inférieur; comme ils sont en pleine marche; comme ils ont contr'eux, l'avantage des hauteurs, ces deux feux ne peuvent soutenir aucune comparaison. L'avantage étant décidément du côté des Prussiens, pour se soustraire à ce feu meurtrier, le général Français, voulant arriver un peu en ordre, ne peut employer de moyen plus prompt que celui de faire 70 pas par minute. Ainsi, pendant les trois premières, depuis qu'il sera à 650 pas de l'ennemi, il aura fait 210 pas.

Pendant ces trois minutes, le feu de la mousqueterie qu'il en essuiera sera donc, d'après le tableau ci-dessus, de 216,000 coups de fusil.

Les plus grands ennemis de l'effet

du feu l'ont réduit à ne compter qu'un ſeul coup portant, ſur 200. En nous en tenant à ce calcul ſi évidemment réduit au plus bas, nous trouverons que pendant ces trois premières minntes, il y a eu 1080 hommes mis hors de combat.

Alors ſi cette perte, à laquelle il faut joindre celle cauſée par le canon chargé à cartouche, engage les généraux Français à faire prendre le pas de manœuvre, il leur faudra encore trois autres minutes pour faire 360 pas, & ſe trouver à 80 pas de la droite pruſſienne. Alors les attaquans ayant encore perdu au moins 1036 hommes, arriveront à peu près dans le déſordre indiqué (L H). Comme la gauche pruſſienne a exécuté un mouuement de charge, pour être en état de ſe porter ſur le flanc droit des Français, elle ſe trouve avoir été de (A en J).

C'eſt alors que les bataillons des

aîles droite & gauche de la ſeconde & troiſième brigade, ayant mis en potence deux de leurs diviſions, les cinq eſcadrons, placés en pelotons derrière la ſeconde & la troiſième brigade, ſe réuniſſant à celui placé derrière l'aîle droite de la ſeconde, débouchent par [ZZ]. Trois d'entr'eux attaquent les bataillons [VV], en {T}, pendant que les deux autres forment leur ſeconde ligne.

Le ſixième eſcadron derrière le dernier bataillon, fermant la gauche de la ſeconde brigade, ſe porte, avec dix des eſcadrons [E,S,L,r,R], derrière ceux de l'aîle gauche, & forme avec eux les lignes [lr].

Les deux brigades d'artillerie à cheval ſe ſont portées, l'une en [M], à la gauche de la cavalerie, & l'autre en [D].

Leur feu ayant achevé de mettre le déſordre dans les deux lignes françaiſes, leur déroute eſt achevée

par la charge en flanc, & à dos des escadrons [P], & par celles des autres [L], soutenus par les lignes [RR].

Pendant ce temps, l'attaque des cinq escadrons désignés par des [T], a roulé les deux bataillons [V u]; alors le reste de la droite française, ne pouvant être secouru efficacement par sa seconde ligne, dont l'aile a été battue, & qui ne peut s'occuper que de pourvoir à sa sûreté, doit perdre six à sept de ses bataillons, avant d'avoir pu trouver quelque remède.

A l'égard de la cavalerie, les deux escadrons de la première ligne de la gauche doivent être également écrasés, & les neuf de la seconde ne peuvent éviter d'être encore très-maltraités.

Le reste de la première ligne, obligé de s'en retourner au plus vite, trouvera la ressource de faire protéger sa retraite au-delà du ruisseau,

ſeau, par les bataillons & les eſcadrons de ſes deux lignes, reſtés endeçà. Comme le fort de l'attaque ne ſera pas de ce côté, leur perte principale ne ſera que celle cauſée par le feu (1).

En vain les ſix eſcadrons de la réſerve s'avanceront-ils pour ſecourir cette aîle gauche ſi maltraitée;

(1) Ceux qui ont vu & étudié la conſtitution de l'armée pruſſienne, ſe rappelleront, en nous liſant, combien la cavalerie eſt ſupérieurement exercée à pénétrer dans les endroits les plus difficiles; combien elle met d'ordre & d'enſemble dans ſes mouvemens en ligne comme elle ſait ſe mettre en galop le plus déterminé, ſans ceſſer d'obſerver toujours une ligne régulière; combien, par exemple, vingt-quatre eſcadrons dont je l'ai vu ſouvent compoſée, ſe trouvoient parfaitement alignés au commandement halte, comme s'ils n'avoient pas couru quatre ou cinq cents pas. Nous avons encore vu par nous-mêmes la promptitude avec laquelle une troupe de cette cavalerie eparpillée, par une de ces raiſons qui ſont ſi fréquentes à la guerre, ſe met dans l'ordre le plus exact au ſon de la trompette qui ordonne le ralliement. Tous les officiers de cavalerie, inſtruits, ſavent combien il eſt à déſirer qu'on ſupplée enfin au ſilence de l'ordonnance françoiſe ſur ce point, aſſurément fort important. Mais il auroit été trop long de développer tous ces objets, comme ils pourroient & devroient l'être. La nature de cet ouvrage ne comportant que des vues générales, nous avons dû nous abſtenir des ſimples détails, quelqu'intéreſſans qu'ils puſſent être.

les mêmes moyens d'artillerie à cheval; de charge fur les flancs en même temps que fur le front, détruiront ou repoufferont au plutôt, ces nouveaux combattans.

L'aîle françaife (G) n'ayant rien à oppofer au feu de cette artillerie à cheval, en effuiera le feu le plus tranquillement ajufté. Ayant été battue par des décharges à cartouches, dirigées obliquement fur fes efcadrons, elle fe trouvera hors d'état de s'oppofer à des manœuvres, dont l'objet fera de l'attaquer fur fon flanc, & même fur fes derrières, au même moment qu'elle le fera de front.

L'infanterie ne trouve d'autre reffource, dans fon ordonnance de manœuvres, que celle de former fa première ligne, en colonnes de bataillon, *fur un front de peloton*, pour que la feconde puiffe faire paffer par les intervalles ces batail-

lons également formés en colonnes, ſur le même front.

Ainſi cet enſemble de colonnes, préſentera des maſſes ſi conſidérables, que le canon de ſes ennemis ne peut manquer d'y faire le plus grand ravage. Dans ce moment déciſif, cette infanterie, dont tant de files seront emportées, ſe pelotonnera, & ſi elle avance, ce ne ſera que très-lentement; ainſi elle donnera beau jeu à cette cavalerie pruſſienne qui a battu l'aîle gauche, pour entrer dans ſa ligne, & pour la rouler. C'eſt alors que toute cette armée n'aura plus que la reſſource de ſe rejetter comme elle pourra, au-delà du ruiſſeau, en laiſſant des grenadiers aux poſtes (E, m, N), pour arrêter l'ennemi.

Quelle différence entre les moyens dont les Pruſſiens sauroient ſe ſervir, s'ils ſe trouvoient dans pareille poſition?

Leur première ligne, faiſant ouvrir ſix de ſes bataillons par la formation, en potence, de deux de leurs diviſions, protégeroit ce mouvement, par le feu nourri de ſes pièces de régiment.

Sans doute qu'alors le canon françois chercheroit à s'exercer ſur les potences & ſur les bataillons de la ſeconde ligne, avançant en colonne ſur un front d'une, ou même de deux diviſions.

Comme le nombre de bouches à feu eſt très-inférieur, en France, à celui des étrangers, le canon des Pruſſiens occuperoit trop celui des François, pour lui laiſſer la liberté de leur nuire beaucoup. La forme des potences & celle des colonnes, ſur un front de diviſion, ne préſentant pas une maſſe telle que celle de colonnes formées ſur un front de peloton, diminueroit encore l'effet du canon françois, en lui préſen-

tant des masses moins considérables.

Aussi-tôt que les colonnes de la seconde ligne auroient porté leurs têtes sur l'alignement de la première, les bataillons, dont deux divisions seroient déjà en potence, marcheroient en obliquant, après un *à droite*, pour laisser le terrein qu'ils occupoient aux bataillons de la seconde ligne : peut-être encore qu'au lieu de faire retirer leur ligne entière, les Prussiens préféroient de la faire retirer par échiquier. Ainsi, par exemple, une ligne de vingt bataillons feroit retirer les dix impairs, dans la forme connue en France par la cavalerie, sous le même nom. Cette retraite paroît & plus honorable & plus sûre que celle de faire retirer toute une ligne en même temps.

Ainsi, l'armée prussienne paroît donc avoir non-seulement un avantage décidé sur l'armée françoise, dans les premiers momens d'une af-

faire; mais elle a encore plus que cette dernière, celui de ſavoir employer des moyens certains de ſe faire reſpecter, lorſqu'elle eſt obligée de faire retraite.

La conſtitution de l'armée autrichienne ſe rapproche beaucoup de la pruſſienne. Son infanterie n'étoit pas encore armée auſſi bien que ſa rivale, en 1784; mais elle devoit l'être différemment. L'on croyoit qu'alors ſon feu deviendroit plus vif, & ſeroit par conſéquent ſupérieur à celui de l'armée françoiſe.

L'infanterie autrichienne marche plus vîte que celle de Pruſſe, & plus promptement même que la nôtre; mais ſa marche eſt ſujette à mettre beaucoup d'incorrection dans l'alignement, & par conſéquent dans l'enſemble de ſa ligne. Elle eſt preſque toujours ſpirale au lieu d'être droite, lorſqu'elle a marché en bataille cinq à ſix cens pas; ainſi elle

ſe trouve alors dans un état décidé d'infériorité vis-à-vis d'une ligne pruſſienne, ou d'une françoiſe.

La charge de l'infanterie autrichienne eſt bien autrement vive que celle de la pruſſienne; elle s'exécute également par pelotons, impair & pair; mais au lieu de ce pas de charge de dix pouces des Pruſſiens, qui fait avancer en maſſe tout un peloton, tout un bataillon, & toute une ligne, chacun des pelotons autrichiens fait cinq pas ordinaires en avant, à la meſure de 90 à la minute. Après avoir fait ces cinq pas, le premier rang met un genouil en terre, & les trois rangs tirent enſemble. De cette manière, le temps que cette infanterie emploie à faire ces cinq pas, étant nul pour le feu, leurs armes les obligeant d'amorcer, d'abattre le baſſinet, de le fermer, de retourner leur baguette, &c. &c. il s'enſuit que leur feu eſt néceſſai-

rement inférieur comme le nôtre, de près de moitié. A l'égard de ses déploiemens, ils se font d'une manière lente, puisque j'en ai vu un entr'autres de dix bataillons, qui s'exécutant par le moyen d'obliquer à droite & à gauche, dura environ 25 minutes. Comme il paroît difficile d'exécuter un pareil mouvement si l'on est exposé au feu de l'ennemi, ou si l'on peut craindre une attaque de cavalerie, il faut croire qu'il est rarement exécuté à la guerre, quoiqu'il le soit d'ordinaire dans les camps d'instruction. C'est-là, sans doute, qu'ils emploient d'ordinaire celle de déployer, en faisant faire halte au premier peloton ou à la première division, supposés se diriger sur le prolongement de l'alignement de leur colonne; ensuite lui faire exécuter le mouvement de conversion à gauche, si l'on est à droite; & *vice versâ*. Pendant ce temps, les

autres pelotons ont fait à gauche & ont marché quarrément devant eux. Lorſque le ſecond a le dernier homme de ſa droite démaſqué par le premier peloton, il fait halte, front, converſe, fait halte, alignement, & oblique enſuite à gauche juſqu'à ce que ſa droite ſoit tout-à-fait démaſquée du peloton qui la drécede à cette même droite. Lorſque le démaſquement a eu lieu, le commandant porte ſa troupe quarrément devant elle, juſqu'à ce qu'elle ſoit alignée au peloton de ſa droite : toute la colonne en fait autant. Ce déploiement, ſe faiſant au pas de manœuvre, eſt pourtant moins prompt que celui des Pruſſiens & que le nôtre, par le grand terrein que les diviſions de la queue de la colonne ont à parcourir ; il leur eſt de plus abſolument indiſpenſable de trouver une plaine aſſez ouverte, pour que les diviſions puiſſent s'écarter à rai-

ſon de près de moitié du front de chacun des bataillons, dont la colonne eſt compoſée.

A l'égard des mouvemens de leur cavalerie, elle manœuvre à trois rangs réguliers, comme la Saxonne. Cette méthode rend leurs eſcadrons un peu lourds, & difficiles à manier.

Leur manière de charger s'en reſſent; elle eſt loin d'être auſſi décidée que la pruſſienne & que la françoiſe. Dans les charges, il eſt rare qu'il ne tombe des cavaliers, lorſqu'ils rompent une ligne ou qu'ils la déploient.

Elle n'a pu mettre entre ſes mouvemens & ceux de ſon infanterie, le même accord que celui qu'on remarque dans l'armée pruſſienne. A en juger par des manœuvres, où nous avons vu des *ponts & des défilés gardés par des dragons à cheval*, forcés par d'autres *dragons à cheval*, dans leſquelles la tête d'une colonne

composée de cavalerie, passoit ce pont, & s'enfournoit dans le défilé d'une lisière de bois, pendant qu'il y avoit à la queue de cette même colonne des bataillons. Nous n'avons pu regarder ces manœuvres comme propres à donner une grande idée des mouvemens en ligne de cette armée, & du bon emploi qu'elle faisoit de ses différentes armes.

Cette cavalerie ne connoît guères l'usage des petites colonnes de hussards, placées entre ses deux lignes; elle emploie cependant un moyen pour gagner le flanc de l'ennemi, qui est d'exécuter un demi-à droite par la compagnie de droite, mais ce moyen, qui pourroit avoir son effet contre de la cavalerie qui auroit négligé de multiplier ses mouvemens, n'en auroit aucun vis-à-vis de ces escadrons de hussards prussiens, qui, joints aux troisièmes rangs placés derrière les première & troi-

sième sections, investissent si rapidement le flanc des escadrons auxquels leur ligne a affaire.

Ainsi l'on voit que cette dernière armée paroît aussi peu redoutable pour celle de la France, que celle de la France, que celle de Prusse l'est réellement pour toutes les deux.

Nous avions encore consacré un chapitre à traiter des objets essentiels à changer dans l'armée de France, pour l'approcher de celle de Prusse, & l'élever par conséquent au-dessus de l'autrichienne; mais l'établissement du Conseil de la guerre, s'étant formé suivant les vœux de tous ceux qui ont été si tourmentés par les mouvemens irréguliers & injustes de l'arbitraire, nous avoit donné lieu de croire qu'il sauroit parfaitement les changemens utiles qu'il est à propos de faire dans notre constitution militaire. Depuis un an, cette constitution, ainsi que celle de la Mo-

narchie, eſt devenue ſi précaire! La diſcipline intérieure, cette baſe ſans laquelle on croyoit qu'il ne pouvoit exiſter de militaire, eſt ſi généralement abolie dans l'armée françoiſe! L'obéiſſance à ſes officiers eſt ſi rarement pratiquée dans une armée, dont les ſoldats ont pris l'habitude de chaſſer, & même de maltraiter ceux auquels leur ſerment les obligeoit d'obéir! Ces comités militaires, ſi ſemblables à ceux des agitateurs qui causèrent tant de déſordres dans l'armée anglaiſe, du temps de Cromwel, juſqu'à ce que cet habile & brave tyran eût trouvé le moyen de les détruire; produiſent encore de plus ſiniſtres effets. Tout ſemble ſe réunir pour faire attendre avec la plus vive impatience, ces nouvelles loix qui doivent rendre un ſoldat citoyen & un citoyen ſoldat, ſans faire perdre à chacun d'eux l'eſprit qui, juſqu'à ce jour, a caracté-

risé ces deux états. Sans doute que cette grande découverte étoit réservée à des législateurs, dont le mérite étoit encore peu connu en militaire. Sans doute qu'elle couronnera dignement tous les autres avantages dont nous sentons de plus en plus tout le prix. A la vue de tant de merveilles, pénétrés plus que jamais de notre insuffisance, nous n'hésitons pas à convenir que nos foibles efforts n'avoient pour but que de démontrer à une armée, dont le courage étoit aussi connu que son indiscipline; les moyens par lesquels des armées étrangeres, avec une bravoure égale à la sienne, en avoient si souvent triomphé.

Sans doute que nous n'avions pas apprécié les inépuisables ressources de ce bouillant patriotisme qui doit rendre invincibles nos innombrables légions patriotiques (1). Tout ce

(1) Ce qui se passe présentement en Brabant, pourroit

que nous désirons du plus profond de notre cœur, c'est qu'elles ne se trouvent pas de si-tôt dans le cas de se mesurer avec ces armées dont nous venons d'esquisser la redoutable constitution; car malgré la juste confiance que nous avons dans la future organisation de l'armée française, sur-tout dans la bravoure individuelle de ceux dont elle est composée, nous ne pourrions nous empêcher de craindre pour elle ces revers & ces disgraces qui ont été, de tous les temps, le partage des armées où

---

donner quelque poids à l'opinion de quelques militaires, qui ont la mauvaise habitude de penser que des troupes, bien disciplinées, doivent, à l'exemple de celles d'Alexandre, d'Annibal, de Cœsar, & comme nous venons de le prouver par les succès de Frédéric, battre aisément des armées supérieures à celles *de plus du double*.

Ces mêmes officiers ont encore la manie de penser que des citoyens soldats aient trop de droits à la liberté, pour être assujettis à une discipline vraiment militaire, ne pourront jamais manœuvrer avec assez d'ensemble & de capacité pour pouvoir résister à des esclaves et angers, dressés de longue main à obéir sans doute d'une manière un peu opposée à la liberté, mais de manière à produire ces prodiges militaires qui donnent ou ôtent les empires.

la ſubordination la plus ſtricte entre le ſoldat & l'officier, celle de l'officier particulier au commandant de ſon corps, ainſi que celle de ce dernier à ſon général, ont ceſſé d'exiſter.

Fin du Tome III.



TABLE
DES CHAPITRES
DU TROISIEME VOLUME.

Fin de la Table.

ERRATA assez essentiel.

PREMIER VOLUME.

PAGE 2, lig. 4, lis. adoptée,
Pag. 13, lig. 14, lis. sagacité.
Pag. 14, lig. 12, lis. plan.
Ibid. lig. 17, lis. *familiere.*
Pag. 15, ligne première, lis. chez,
Ibid & *ibid*, lis. travail.
Pag. 16, lig. 7, lis. mere,
Pag. 43, lig. 14, lis. Alexandre.
Pag. 72, lig. 23, lis. *terrible.*
Pag. 84, lig. 11, lis. *à* sabrer.
Pag. 158, lig. 18, lis. *tymbrée.*
Pag. 251, lig. 9, lis. monter,
Ibid. & *ibid.* lis. derriere,
Pag. 254, lig. 3, lis. *les.*

Pag. 340, lign. 4, lif. paraît *pas*
Pag. 348, lig. 20, lif. *y*
Ibid. & *ibid.* lif. ter*miné*

SECOND VOLUME.

Pag. 17, lig. 17, lif. Hollande.
Pag. 56, lig. 10, lif. *alors.*
Page 68, lig. 7 de la note, lif. cava*l*erie.
Pag. 168, lig. 18 de la note, lif. extrême.
Ibid. lig. 20, fupprimez *faits qui.*
Ibid. lig. 21, lif. pour *ne pas*
Pag. 165, lig. 20, lif. *in*attentions
Pag. 176, lig. 5, lif. *fur*
Ibid. lig. 5, lif. pre*n*dre

TROISIEME VOLUME.

Pag. 3, lig. 3, lif. motif,
Pag. 4, lig. 14, lif. emp*loyé*
Pag. 6, lig. 14, lif. *trois* mille
Pag. 16, lig. 16, lif. réferve
Pag. 19, lig. 6, lif. *ou*
Ibid. lig. dern. lig. *r'*ouvrir.
Pag. 26, lig. 12, lif. *fcrivia*
Ibid. lig. 13, lif. *San-Juliano.*
Pag. 50, lig. 16, lif. naiffance,
Pag. 42, lig. 23, lif. étoit *plus*
Pag. 44, lig. 16, lif. n'*influât*
Pag. 65, lig. 3, lif. *P*yrna
Pag. 66, lig. 3, lif. & *à*
Pag. 67, lig. 11, lif. *Manf*dorff
Pag. 70, lig. 5, lif. moins,
Pag. 71, lig. premiere, lif. *leut*
Pag. 55, lig. 3 de la note 2, lif. *était*
Ibid. *ibid.* lif. *fut*
Pag. 59, lig. 13, lif. *rencontra.*
Pag. 130, lig. 7, lif. *Klein.*
Pag. 142, lig. 3, lif. Haft*en*beck
Pag. 146, lig. 5, lif. *pres*
Pag. 149, lig. 18, lif. Ei*fenach*

Pag. 166, lig. derniere, lis. *volontaires*
Pag. 147, ligne 1, lis. *on*
Pag. 174, lig. 2, lis. *chose*,
Pag. 217, lig. 10, lis. *avait*
Pag. 271, lig. 18, lis. *grenadiers.*
Pag. 275, lig. 5, lis. troit.
Pag. 288, lig. 21, lis. *embrassée.*
Pag. 293, lig. 4 de la note, lis. hussards duquel,
Pag. 300, lig. 11, lis. furent *obligées*
Ibid. lig. 12, lis. *de* venir
Pag. 304, lig. derniere, lis. *virent*
Pag. 320, lig. dernière, lisez *dès* le
Pag. 321, lig. premiere, supprimez le *lendemain.*
Pag. 328, lig. 11, supprimez *mais*
Page 332; lig. première, lis. & cette
Pag. 333, lig. 4, lis. & de
Ibid. lig. 21, lis. Messen
Pag. 344, lis. 334.
Ibid. lis. Freyberg.
Ibid. lig. 19, lis. *celui* de
Pag. 336, lig. 3 de la note, lis. défen*due*

La planche XII a été gravée avec si peu d'exactitude, que le nombre des escadrons françois, qui auroit dû être de douze à la chaque aîle de la première ligne, se trouve réduit mal à propos à huit. Ceux de la seconde ligne doivent être de neuf à chaque aîle. Celui des bataillons de la réserve françoise doit être de quatre, & celui des escadrons, de trois sur chaque aîle.

Au lieu d'imprimer (*N*) pour désigner un des postes d'avertissement, l'imprimeur s'est servi d'une (n). Il en est de même pour les (*L*), les (*R*), les (*V*), rendus par des (l, r, v). Les circonstances n'ayant pas per-a l'auteur de surveiller la gravure de ses plans, la plupart renferment des incorrections pour lesquelles il sollicite l'indulgence de ses lecteurs. S'ils ont jamais des plans à faire graver, ils sauront quelles peines & quels soins il faut prendre, pour parvenir à le faire exécuter un peu passablement.

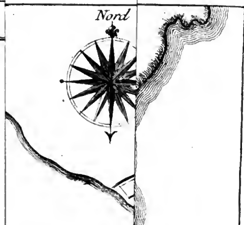
par la Legion

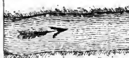
planche 1.re

2.de Cohorte d'hastats

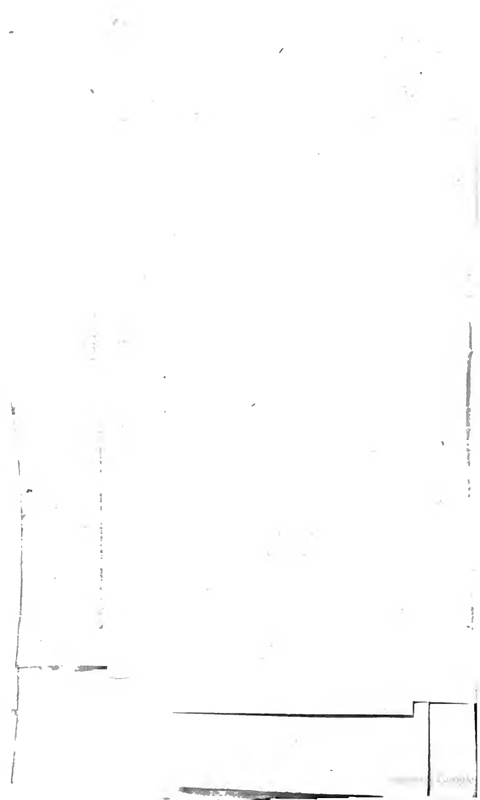


Pl. II.









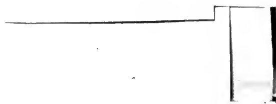
PLAN

de la Bataille

DE LUTZEN.

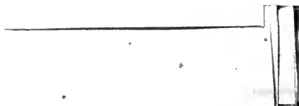
entre l'Ordre. Suedois de Gustave et l'Ordre Impérial de Walstain le 5. 9bre 1632.





PLAN
de la Bataille
DE LUTZEN.
entre l'Ordre Suedois de Gustave
et l'Ordre Impérial de Walstain
le 5. 9.bre 1632.





Pl. IV.

2000

sur l'Armée des Alliés



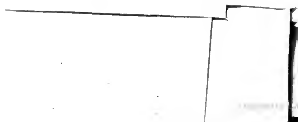
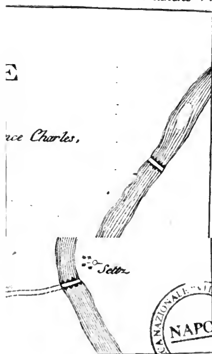


Planche V.


ace Charles,
Seltz


BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI



BATAILLE DE KOLIN

Gagnée par le M.al Dedawn.

Sur le Roi de Prusse,

le 18 juin 1757.

Imperiaux

Prussiens



Pl. VII.

Mars chwitz

ou de

LEUTHEN

Du 5 Decembre 1757

entre le Roy de Prusse

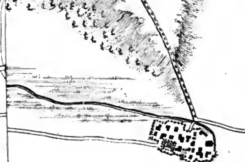
et le Prince Charles

de Lorraine

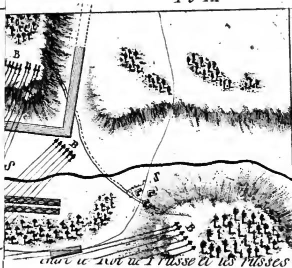
BATAILLE
de Bergen

deux lieues de Francfort

gagnée par M. le Duc de







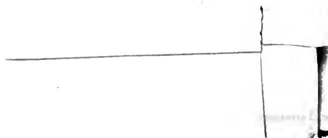
[...]entre le Roi de Prusse et les Russes

et les imperiaux

le 12 Aoust 1759



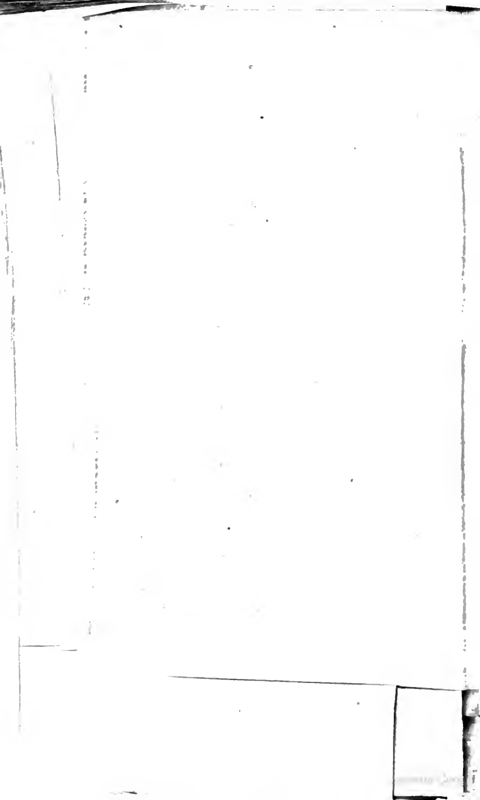
[...]ses.



Pl. X.







Plan de la Bataille de Freyberg.

Entre le Prince Henri Général des Prussiens et le Prince de Stolberg. General des Autrichiens.













3,20



